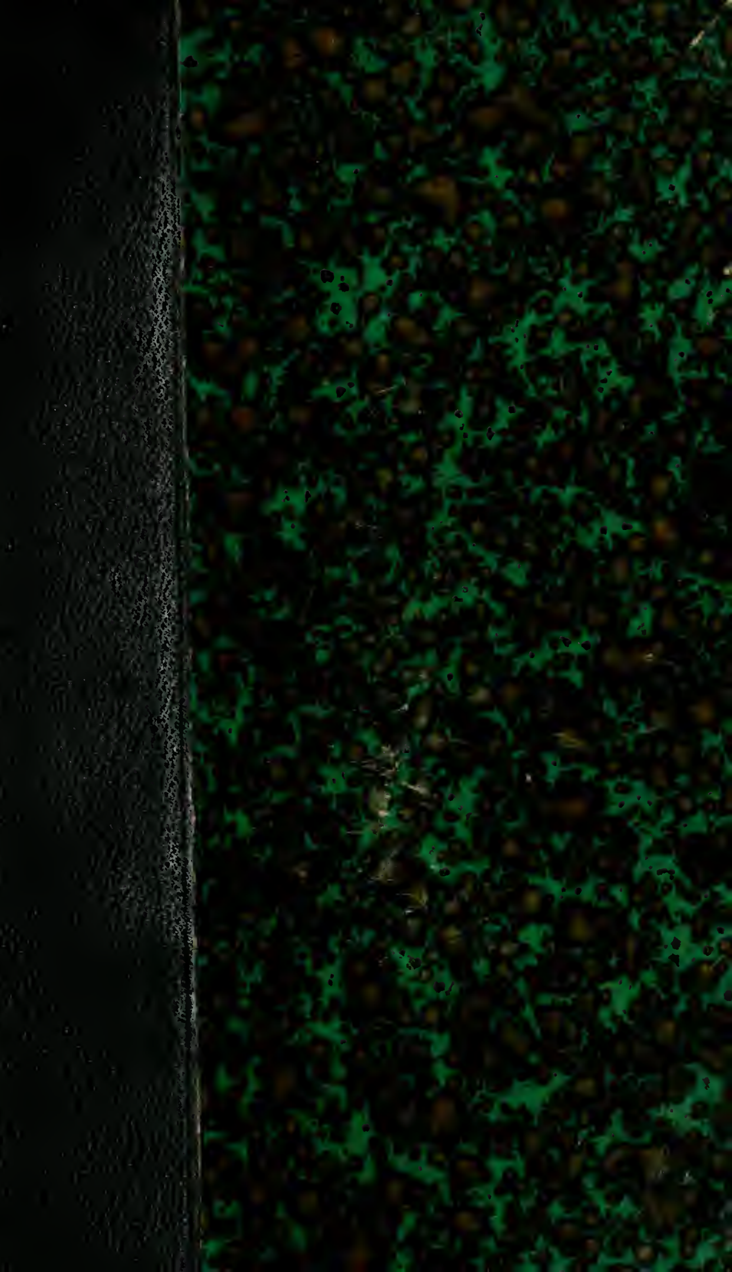
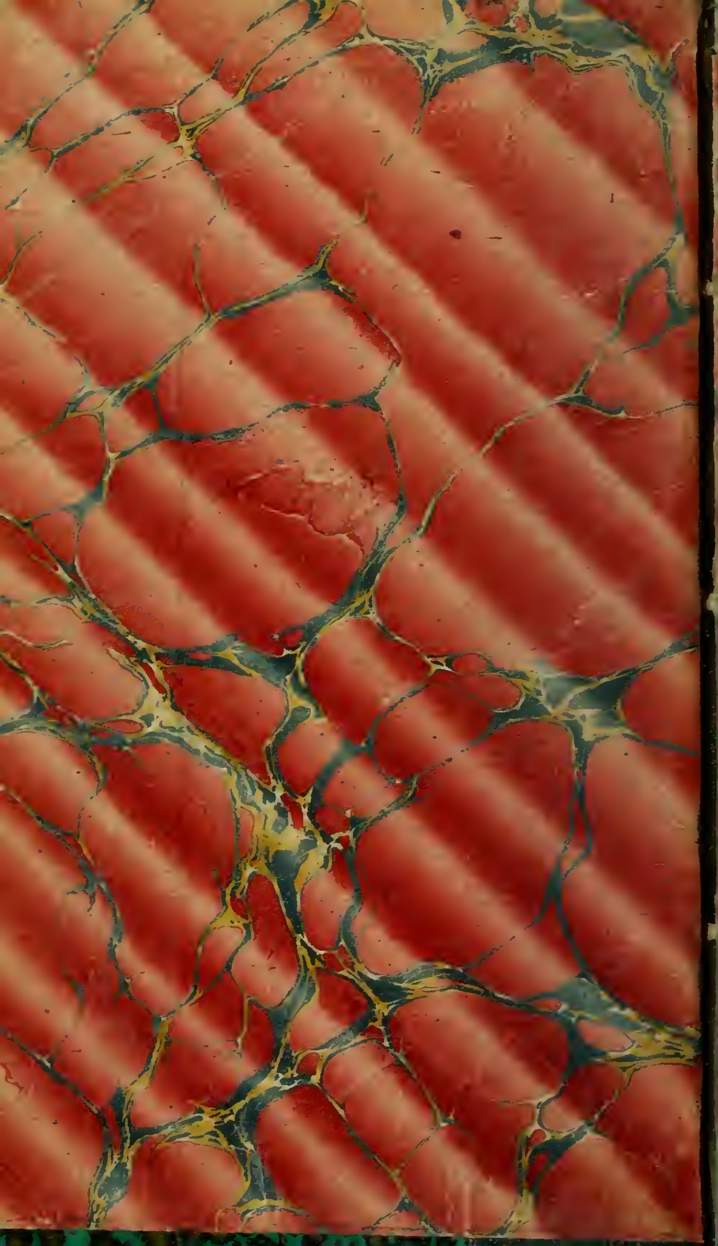
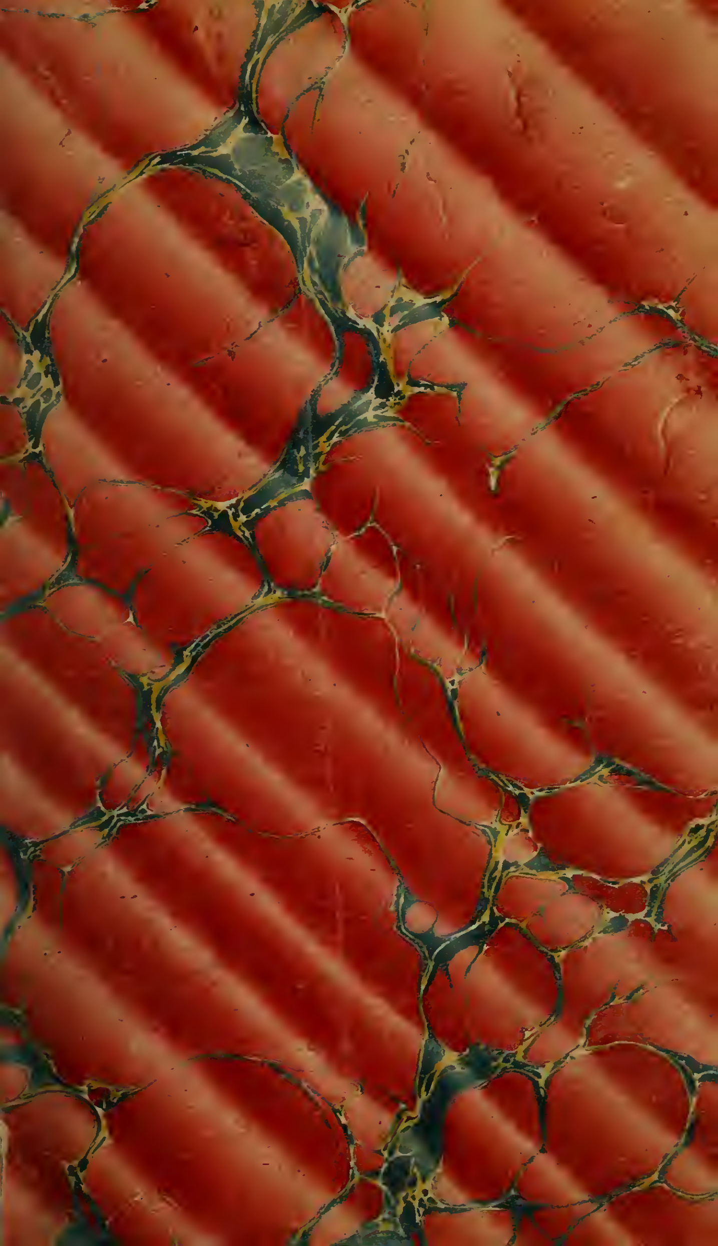






ŒUVRES DIVERSES

DE

PAUL DE MOLÈNES

II

VOYAGES ET PENSÉES

MILITAIRES

Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300 exemplaires sur papier de Hollande (nos 51 à 350).
25 — sur papier de Chine (nos 1 à 25).
25 — sur papier Whatman (nos 26 à 50).

350 exemplaires, numérotés.

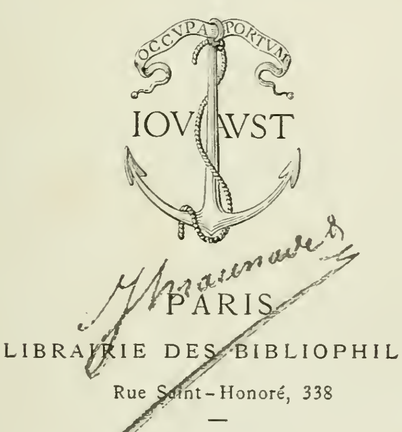
Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'une Gravure a l'eau-forte de M. Armand-Dumarescq.

PAUL DE MOLÈNES

VOYAGES

ET PENSÉES

MILITAIRES



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338
—
M DCCC LXXXV



VOYAGES ET PENSÉES

MILITAIRES

Sous l'impression d'une lutte qui durait encore, j'écrivais, il y a quelques années, des pages qui ont été accueillies avec bonté [1]. C'était le plus sinistre épisode de nos guerres civiles que je cherchais à peindre, et presque à mon insu, entre les fantômes sanglants qu'évoquait mon souvenir, je ne m'attachais qu'à une seule image : j'essayais de montrer dans sa force que rien n'abat, dans son éclat que rien n'altère, le génie guerrier de notre pays. Je venais d'assister à un des plus étranges miracles de cette invincible puissance. Une troupe

---

1. Voyez la *Garde mobile*, dans *Histoires et Récits militaires.*

formée d'éléments tumultueux que le souffle des révolutions avait au hasard amoncelés était devenue en quelques jours l'armée des lois, de l'ordre, de la société. L'esprit militaire avait changé en ardents et ingénieux ennemis de la révolte les fils les plus turbulents de l'insurrection. Le corps dont j'ai raconté l'histoire si courte et si remplie a maintenant cessé d'exister; mais l'armée a reçu dans ses rangs plus d'un de ceux qui en faisaient partie : c'est aujourd'hui du sein de cette grande famille que je poursuis des tableaux devenus également chers à mes yeux et à mon cœur.

Je sais qu'on ne me demandera point la perfection de la peinture. Je n'ai fait et n'ai pu faire que des ébauches où j'ai essayé seulement de fixer un peu de la vie, tantôt imposante, tantôt passionnée, dont étaient remplis les multiples objets que je me proposais tour à tour d'esquisser. Quand je parlerai de moi, qu'on me le pardonne, ce ne sera qu'une nécessité de mon récit. J'ai compris depuis plusieurs années, mieux qu'en aucun temps, ce que le moi a d'importun et de malsonnant. Mais les choses qui nous ont vraiment touchés nous reviennent, quand nous cherchons à nous les rappeler, tout imprégnées de la vie qu'elles ont tirée de notre âme, et peut-être serait-ce un tort de leur ôter cette irrécusable trace

de nos émotions. On s'indignerait contre qui voudrait faire disparaître des taches de sang d'une lame suspendue dans un musée. Je n'essuierai donc nulle part la place où une larme, soit d'enthousiasme, soit de tristesse, a pu tomber.

Ce fut un dimanche d'avril qu'à midi j'aperçus, entre un ciel sans nuages et une mer sans rides, l'amphithéâtre où s'étalent au soleil, blanches comme des burnous de fête, les riantes maisons d'Alger. Je venais à peine de faire quelques pas sur le port, quand je vis, à l'entrée d'une rue inondée de lumière et âpre à monter comme un rocher, une compagnie de voltigeurs précédée par un clairon qui sonnait de tous ses poumons la marche. J'oubliai sur-le-champ tous les spectacles nouveaux, tous les personnages insolites dont mes regards venaient d'être frappés, ce tumulte de Maures et de Maltais qui vous arrachent votre valise, ces femmes vêtues comme des spectres, mais dont les suaires laissent voir un bout de jasmin et deux yeux noirs. J'étais tombé du premier coup sur les gens que je cherchais. J'avais devant moi ceux dont j'avais tant de fois désiré partager le pain et les cartouches. C'étaient bien eux. Je reconnaissais ces figures, que d'habiles pinceaux ont déjà rendues populaires, car l'armée d'Afrique a maintenant ses types comme la vieille

garde. J'éprouvais cette émotion dont nous remplit toujours la vue des êtres attendus. Voilà donc comme ils sont vêtus, comme ils marchent! Cette capote grise, humble et généreux vêtement qui brave la poussière et la bise, qui rit avec la pauvreté et se présente fièrement devant la gloire, ces guêtres blanches qui ont marché dans tant de chemins, et ces épaulettes de laine, ces épaulettes qui sont de saintes choses, tout dans cette troupe me parlait et me remuait. Que ceux qui riront songent à la tendresse de Werther pour son habit bleu et sa veste jaune. Il est vrai que cette veste et cet habit lui rappelaient Charlotte; mais cette capote et ces guêtres me rappelaient la France.

Comme tous ceux qui ont vécu en Afrique, je me suis bien vite familiarisé avec les pics sombres, les plaines brûlées, et ce ciel mobile où l'on dirait tantôt que l'on célèbre les noces du soleil, tantôt que l'on pleure la mort du Sauveur. Cependant, aux premiers jours de ma vie dans des régions toutes nouvelles, l'image de la patrie me traversait souvent le cerveau. Je me rappelle une matinée entre autres, où, au pied d'un de ces aloès que je ne sais quel régiment de ligne prit pour de gigantesques asperges, je sentis sous mon front, tout rempli de maladive tendresse, ce regard du pays qui me semblait rayonner d'une

prunelle bleu pâle comme le ciel de la Champagne ou de la Brie. J'avais devant moi les collines de Mustapha. J'étais dans ces environs d'Alger où je comprends que se soit amollie la race mauresque. Ces mystérieuses maisons de l'Orient, qui ont toutes l'air de cacher un paradis, me souriaient à travers des arbres dont je ne savais point les noms. Toutes ces grâces de la nature et des hommes étaient pour moi choses perdues. J'étais envahi par cette tristesse des contrées étrangères qu'on sent courir à certaines heures sur les terres les plus parées comme le vent sur les bruyères. Heureusement, ce qui m'avait soutenu était toujours là. Ce fut dans ce paysage aux chagrines rêveries que je vis passer pour la première fois un cavalier du régiment où j'allais entrer. Un mois après mon arrivée à Alger, j'étais brigadier de spahis, et j'espère n'avoir pas donné au ciel d'Afrique ce spectacle, insolite pour tous les cieux, d'un mélancolique brigadier.

J'ai promis de laisser de côté tout ce qui n'avait trait qu'à mon cœur; j'ai donc beaucoup à laisser. Les plus récents de mes souvenirs sont ceux sur lesquels j'insisterai le plus. Je ne raconterai point les courses en pays connus que j'ai faites dans la province d'Alger et dans celle de Constantine. Constantine, cependant, quoiqu'on

l'ait peinte mainte fois, est un bien attrayant sujet de tableau. De ses rochers où elle est assise comme une forteresse féodale, elle frappe au loin l'imagination des voyageurs. Il semble que derrière ses murailles il y ait quelque *emprinse* à accomplir, comme on disait aux temps chevaleresques. L'armée française l'a faite du reste, la tâche héroïque à laquelle Constantine nous conviait. Devant la porte Vallée, à l'entrée d'un ravin, quatre murs de briques, dépassés, je crois, par quelques têtes de figuier, enferment de modestes tombes. Là reposent ceux qui donnèrent, il y a quelques années, une ville de plus à la France. Le sol de Constantine me semble devoir particulièrement convenir au sommeil des morts. Il y a quelque chose de solennel dans cette terre ; c'est par excellence la région biblique.

Je me rappelle un âne gravissant à quatre heures un petit sentier, le long d'une côte pierreuse, non loin d'un de ces abîmes où les eaux du Rummel coulent sous des arbres désordonnés qui se penchent vers elles comme pris de vertige. L'âne était suivi par un homme vêtu à la manière de Jacob et d'Abraham. Je croyais que ce rêve fait si souvent par chacun de nous, d'être transporté au sein d'une de ces époques où vit continuellement notre pensée, venait de s'accomplir pour moi. Je respi-

rais le parfum des œuvres sacrées, remplissant toute l'étendue d'une vaste contrée et non plus les pages d'un livre. Constantine m'a toujours paru une ville sainte, en comparaison surtout d'Alger, où l'on sentira éternellement comme le souvenir d'une volupté de pirate. Constantine se tient, comme un anachorète, sur un de ces rochers dont l'idée se lie, je ne sais trop pourquoi, à celle de la prière. Les souffles des mers ne font point circuler dans ces campagnes les molles langueurs. Le sol dépouillé qui l'entoure ne doit sa splendeur qu'à la pourpre dont il se revêt chaque soir et à la majesté de ses lignes. Mais tout récemment notre conquête s'est accrue d'une ville entourée d'un pays plus austère encore et moins souvent exploré que les campagnes de Constantine. J'ai hâte d'arriver à Lagouath.

La première pensée dont on est agité, quand on met le pied sur le sol d'Afrique, c'est la pensée du désert. Peu de gens meurent sans avoir contemplé la mer ou les montagnes, mais il n'est donné qu'à un petit nombre d'aller saluer le désert, et il n'est pas d'imagination qui ne soit tourmentée par ce suprême mystère de la création. Notre esprit n'admet point de vastes espaces où rien ne se meut. Dans ces solitudes apparentes qui semblent repousser notre vie, où l'on dirait que

l'homme et la terre ont divorcé, notre âme cherche une vie surhumaine. On se représente le désert comme le palais d'un hôte invisible, comme une région qui nous prépare aux pays où la mort doit nous conduire. C'était ainsi du moins que je voyais, avec le regard du rêve, la contrée que mes yeux ont entrevue, et j'ai trouvé que mes songes ne m'avaient point trompé.

L'automne dernier, une colonne commandée dans le sud par le général Yusuf eut de brillants combats qui l'amenèrent jusque sous les murs de Lagouath. Là nos soldats s'arrêtèrent. Toute une population fanatique était enfermée dans des murailles entourées, presque sur tous les points, de palmiers. Un siège était devenu nécessaire, et l'exemple encore récent de Zaatcha montrait ce qu'à de certaines heures les milices musulmanes, défendues par les pierres de leurs maisons et par les arbres de leurs jardins, exaltées par le cri du sol, inspirées par le démon du foyer, peuvent opposer de résistance désespérée à la valeur même de nos soldats. Un corps d'armée conduit par le général Pélissier venait rejoindre la colonne du général Yusuf. Le gouverneur de l'Algérie, le général Randon, voulut ôter à une victoire dont il ne doutait point toute possibilité d'être achetée par une de ces luttes qui sont pour nos ennemis

de sanglantes consolations, et, en apprenant que Lagouath était assiégée, lui-même se mit en route. J'avais l'honneur de l'accompagner.

I

Vers les derniers jours du mois de novembre, je fis mes adieux à Alger; je montai à cheval et partis joyeux, comme ces pèlerins armés qui s'acheminaient vers Jérusalem. Les cœurs tressaillent des mêmes allégresses sous le spencer que sous la cuirasse. Chaque génération éprouve à son tour les mêmes attractions pour les horizons lointains, les cités inconnues, et ce jardin idéal, aux fruits étincelants, que crée la toute-puissante magie du danger.

La réalité cependant nous éprouva cruellement à nos débuts. Il y a des jours où ce ciel d'Afrique, d'ordinaire si éblouissant, se couvre d'une lugubre obscurité. Cette immense coupole d'azur se change en une voûte sombre et basse, ce réservoir de lumière devient un réceptacle d'ondes torrentueuses dont la terre est inondée. On craint, en dépit de l'arc-en-ciel, que la pensée du déluge n'ait traversé de nouveau l'esprit de Dieu, et l'on se mettrait volontiers à construire une arche. Le lende-

main même du jour où nous avions quitté Alger, le ciel fit fondre sur nous une de ces pluies incessantes qui semblent à la fois les traits d'une inépuisable colère et les larmes d'une intarissable douleur.

Ce fut dans les gorges de la Chiffa, où je me trouvais avec un détachement peu nombreux, que cet orage d'hiver me parut se montrer dans toute sa désolation et atteindre toute sa force. Ce paysage, qui, par des journées de printemps, rappelle les beaux sites de la Suisse, dont la verdure éclatante et les eaux diamantées invitent l'âme aux rêveries radieuses, paraissait en ce moment possédé par toutes les puissances du désespoir. Le torrent avait l'air de s'enfuir en hurlant, les arbres secouaient leurs chevelures éplorées; quant aux montagnes, elles semblaient des murailles d'enfer. Un bruit sinistre sortait de leurs entrailles, et par instants, comme s'ils eussent été lancés par quelque puissance malfaisante, on voyait des quartiers de roche rouler sur leurs flancs, où se tordaient les arbustes fracassés. Encore si nous en avions été quittes pour ces affligeantes images; mais un fléau qui s'adressait à la vie même du corps, non plus à celle de la pensée, vint à se déchaîner sur nous.

Un vent glacé courut tout à coup dans un ciel morne d'où jusqu'alors la pluie seule était tombée,

et quelques flocons de neige s'accrochèrent à la crinière de nos chevaux. Au bout de quelques heures, le paysage avait changé d'aspect. La nature ressemblait à ces cadavres récemment abandonnés à la mort, dont les formes ne se trahissent plus que sous les plis du suaire : un même linceul recouvrait montagnes et vallées. Les voiles gris du ciel s'abaissaient sur ce drap mortuaire et nous enserraient dans une région de monotone horreur. Soudain je vis, avec une surprise dont je garde encore l'impression, quelques hommes du détachement que je commandais pencher leurs têtes sur leurs poitrines. Je leur parlai. Les mots tremblaient sur leurs lèvres, et le délire mettait ses clartés agonisantes dans leurs yeux. Je fus quelque temps avant de comprendre que c'étaient des gens qui peut-être allaient mourir. La plupart des catastrophes humaines sont des apparitions qui, au moment même où elles se montrent, nous trouvent incrédules. « Mon lieutenant, me dit en son langage un soldat qui me semblait particulièrement frappé, je suis *empoigné* par *la* froid. » Ce mot me fut répété par plusieurs bouches. Le froid était comme ce roi des aulnes que chante la ballade, un ennemi occulte, un invisible démon qui tirait à lui l'âme de ces malheureux.

Eh bien! j'en demande pardon à Dieu, car

c'était, je le crains, un mouvement d'orgueil, ce spectacle douloureux me donna presque un élan de joie. Je pensai que notre armée d'Afrique était heureuse des épreuves de toute sorte qu'elle est appelée à subir. Aujourd'hui c'est le soleil, demain c'est la neige, qui luttent contre elle. Il faut qu'elle triomphe à la fois d'une race énergique et d'une nature passionnée, violente, qui semble avoir pris à tâche de secouer la domination des hommes. Je sais certainement, on nous l'a répété assez, que nous ne tombons pas sous les coups de la mort comme nos devanciers de la république et de l'empire : le soir, un seul de mes compagnons avait expiré sur la route, et nul de nous ne croyait avoir fait la campagne de Moscou; mais on nous apprend que le denier du pauvre a sa place dans les coffres-forts de Dieu; quelques souffrances obscures avaient fait tomber une obole dans le trésor de la patrie.

J'étais parti de Blidah avant le lever du soleil. La nuit régnait depuis longtemps quand j'arrivai à Médéah. Des troupes nombreuses faisaient de cette petite ville une véritable place de guerre : toutes les maisons regorgeaient de soldats. Je me couchai sur le plancher d'une salle d'auberge, devant un foyer où un grand chien allongeait vers des cendres brûlantes sa tête assoupie, et je

m'endormis d'un de ces sommeils qui sont des trêves entre nous et les épreuves de cette vie.

Le lendemain, j'eus besoin de tout mon courage, car je pressentis un événement dont je ne pouvais pas avoir l'héroïsme de me réjouir : Lagouath allait être prise sans nous. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus du gouverneur, le général Pélissier avait opéré sa jonction avec le général Yusuf, et commandait maintenant toutes les troupes campées devant Lagouath. Dès le jour de son arrivée, il avait vigoureusement conduit une reconnaissance jusque sous les murs de la ville. Une hauteur où l'on devait établir la batterie de brèche avait été enlevée. Cette action nous avait coûté quelques braves soldats, entre autres le capitaine Franz, qui fut tué d'une balle au front, et le capitaine Bessière, officier intrépide qui s'efforçait chaque jour, par son intelligente et enthousiaste valeur, de jeter sur un nom illustre un nouvel éclat. La lettre qui nous annonçait nos pertes et notre succès nous apprenait que le général Pélissier était décidé à donner l'assaut. L'issue de cette entreprise ne pouvait pas être douteuse. Il y a des buts qu'on ne montre pas vainement à des troupes comme les nôtres. Je commençai à prendre le deuil de la fête dont j'avais cru avoir ma part.

La colonne qui se rassemblait à Médéah allait toutefois se mettre en route, quand un soir, — je vois encore le courrier qui apporta cette nouvelle, — un Arabe arrive essoufflé et nous apprend que Lagouath appartient aux Français. Des officiers entouraient ce cavalier en haillons, qui, des plis de son burnous usé, jetait sur nous une nouvelle victoire. Pour indiquer le sort de la ville assiégée et de ses défenseurs, il étendait sur le sol sa longue main aux doigts noircis, et il répétait de sa voix gutturale : *Morto!* Ce geste et cette parole lugubre évoquaient pour moi une ville détruite, ensevelissant sous ses décombres une population vaincue et le chœur tout entier de mes espérances.

Je devais voir Lagouath cependant; *c'était écrit chez Dieu,* comme disent les Arabes. Le gouverneur décida que deux de ses officiers accompagneraient le général Rivet, qui partait avec un escadron de chasseurs pour le théâtre de l'action. On tira au sort, et je fus désigné pour cette course. Certes, le même but ne rayonnait point au bout du lointain voyage que j'avais entrepris avec tant de plaisir et que j'avais cru interrompre pour toujours; mais pour qui n'est étranger, comme dit Térence, à rien de ce qui est humain, chacun des grands spectacles de la vie a sa valeur et son

attrait. J'allais voir un lendemain de combat, c'est-à-dire l'heure philosophique de la guerre, le moment où ceux qui survivent se jugent eux-mêmes et jugent les morts; puis j'allais visiter une de ces contrées où l'on est heureux d'avoir conduit son odyssée, parce qu'on voit apparaître sans cesse ensuite, parés d'une lumière chère à l'esprit et douce au cœur, les fantômes des jours qu'on y a laissés.

A notre départ de Médéah, ce ciel qui venait de nous traiter avec tant d'inclémence avait repris sa sérénité. Rien de plus charmant que la soirée de notre premier bivouac. Nous avions placé nos tentes au milieu d'un bois de chênes et d'oliviers. Une véritable nuit africaine, une de ces nuits qui rappellent les mages, étendait au-dessus de nous des ombres bleues que des étoiles doucement curieuses semblaient chercher à percer avec le long regard de leurs yeux d'or. De loin en loin, des voix d'Arabes s'appelaient avec cet accent prolongé; particulier aux nomades du Sud, qui semble chercher à se modeler sur l'étendue des longues plaines. Notre camp fut bientôt éclairé de feux pétillants et clairs, rappelant dans cette solitude les joies babillardes du foyer. Cette soirée, qu'aucun événement n'a marquée, gardera pourtant une place dans mes souvenirs. Il y a des

heures qui ressemblent à ces amis que nous chérissons entre tous les autres, quoiqu'ils ne nous aient rendu aucun service : elles nous ont conquis d'un sourire, et, quel que soit le souci qui nous occupe, quand elles se présentent à notre pensée, elles trouvent toujours leur bienvenue.

C'était la route de Boghar que le général Rivet avait choisie pour nous conduire à Lagouath. Boghar est sur la frontière du Tell : du rocher où il s'élève, le regard embrasse tout le désert des Angades. Ce fut à quatre heures que j'abordai cette région nouvelle, qui n'est pas encore le vrai désert, mais qui porte déjà un autre caractère que le pays où jaunissent les épis. Je commençai à apercevoir ces grandes flaques de sable qui semblent pleurer l'Océan, ces fragments de rochers répandus au hasard, comme les débris d'une gigantesque bataille, et ces mornes espaces couverts d'une herbe rare et brûlée d'où ne s'élève aucun chant d'oiseau. Cette contrée, hostile à toute existence terrestre, est comme une lice où la lumière se livre avec emportement à ses ébats. On dirait, pour employer une comparaison classique, que là bondissent à leur gré, en faisant tomber des étincelles de leurs chevelures, tous les coursiers du Soleil. Rien de plus favorable d'ailleurs à ce pays que l'heure à laquelle il m'apparaissait. Quelque

immense et mystérieuse ville, une Thèbes, une Babylone, une Palmyre, semblait brûler à l'horizon, où un éblouissant amas de formes confuses nageait dans des clartés d'incendie. Le sol uni et lumineux me faisait songer aux miroirs magiques. Nos ombres et celles de nos chevaux prenaient quelque chose de cabalistique en s'y projetant. De grands troupeaux d'êtres bizarres, dessinant leurs étranges silhouettes sur le fond de cet éclatant tableau, s'offrirent à nos yeux : c'étaient des chameaux destinés aux besoins de notre convoi. Notre bivouac au désert des Angades ne rappela guère notre bivouac de la forêt. Nous avions franchi, en quelques heures, les limites de deux mondes; nous avions quitté le Tell pour le désert.

Je suis étonné que les anciens, qui taillaient dans l'univers entier des fiefs pour leurs dieux, n'aient placé sous aucune royauté ces solitudes où aurait pu errer un souverain plus formidable encore que l'Océan. Peut-être avaient-ils réservé le désert à ce Dieu inconnu qui, du fond de la conscience humaine, soulevait alors la surface du vieux monde comme le couvercle d'un sépulcre. Le fait est que le désert est chrétien. L'esprit y triomphe comme la lumière. Il y opprime la matière, dépouillée et stérile. Ariel s'y joue de Caliban. Il force le

monstre vaincu à écouter, dans un silence humilié, le concert incessant des célestes harmonies.

Le désert, tel que je l'ai vu du moins, n'est pas cependant livré partout à une implacable aridité. Sans parler de ces oasis qui sont toujours pour l'âme et pour le regard de nouvelles surprises, on rencontre quelquefois de vastes plaines couvertes d'une délicate verdure où se joue un air parfumé; ce sont des champs de térébinthe et de thym. Que font là ces immenses parterres? Je n'en sais rien; mais on ne peut s'empêcher de croire que le vent qui les traverse doit aller porter leur encens dans quelque invisible palais. J'ai passé dans ces libres espaces d'heureux moments. Je me rappelle certaines matinées où, en dépit du mois de décembre, un véritable ciel de printemps, pur, léger, transparent, nous enfermait dans une demeure de fée, en faisant descendre sur tous les points de l'horizon ses voiles d'un azur vif et doux. Je songeais à cette expression germanique : *voyager dans le bleu;* et quand, en poussant mon cheval au loin, sur le flanc de la colonne, je me trouvais perdu dans un lumineux isolement, je croyais avoir fait le rêve de Virgile, dans la divine églogue de ce berger emporté sous l'onde des fontaines. Je sentais mon âme comme envahie peu à peu par une surhumaine sérénité.

Quoique je sois bien près du temps dont je cherche à me souvenir, nombre d'images se sont déjà confondues dans mon esprit. Maintes lignes se mêlent, maints détails disparaissent dans cet éblouissement d'une constante lumière enveloppant de changeants paysages. Deux sites entre tous se sont gravés dans mon esprit. Un matin, on nous avertit que nous étions à quelques pas d'un phénomène, d'une montagne de sel ; c'était là que devait avoir lieu la grande halte. Jamais je n'ai vu montagne aux contours plus arrêtés, à la cime plus aiguë, aux flancs mieux ombrés, que cette singulière hauteur. Elle s'élevait seule, comme un spectre gigantesque, sous un ciel où rayonnait un soleil que semblait braver son blanc linceul. Cette étrange apparition fut une joie pour toute la colonne. Nos chasseurs mettent pied à terre, s'arment de leurs haches et courent à l'envi sur ce roc, dont chacun essaye de détacher un morceau. Les fragments que l'on parvenait à arracher avaient le goût d'un sel excellent. Cette merveille me ramenait à la fois dans les régions de mon enfance, dans ces contes de fée où l'on trouve des villes construites en substances appétissantes, et dans des régions plus élevées; je pensais aux miracles dont parle la Genèse, à cette chair réprouvée, qui, sous la colère de Dieu, devint sel comme ce

rocher. Le désert est un continuel commentaire de la Bible. C'est là que sont entassées ses splendeurs et ses épouvantes. Quelques Arabes aussi avaient gravi la montagne de sel, mais ils n'imitaient pas le travail de nos chasseurs. Assis ou debout sur les escarpements les plus élevés, ils se tenaient dans cette immobilité solennelle qui imprime à cette race tout entière un caractère si mystérieux. On est toujours tenté de prendre ces hommes pour les témoins des âges que leurs costumes et leurs attitudes rappellent. Seuls entre tous les peuples, ils semblent s'être éternellement passé, sans jamais le laisser éteindre, ce flambeau dont parle Lucrèce. La tradition est restée chez eux sacrée comme la lampe d'un temple. Rien n'a altéré la clarté séculaire qu'elle projette tour à tour sur chaque génération.

L'autre site qui est resté dans mon esprit, en traits d'un énergique dessin et d'un ardent coloris, est un paysage que je désespère de rendre. Sur un monticule rocailleux comme celui où put s'asseoir le Christ, quand il fit le miracle des pains, s'élevait un marabout qu'on appelait, je crois, le marabout de Sidi-Maclouf. Autour de ce monument funéraire régnait partout une solitude infinie, mais qui n'avait rien de désolé. Quoique nous fussions à l'heure du jour qui est en Afrique la

moins favorable à l'illusion, c'est-à-dire à midi, toute cette étendue de terres arides était enveloppée d'une sorte de charme. Cet immense horizon, au lieu de décourager la pensée, avait pour l'âme un religieux attrait, et de ces pierres ardentes, de cette terre brûlée, de ces sables où les rayons du soleil s'ensevelissaient comme au sein des mers, il sortait un parfum de recueillement. Je crus respirer la vie des anachorètes, et je songeai sans effroi à une existence qui s'écoulerait tout entière dans ces lieux, roulant, comme un fleuve, ses ondes profondes, dans un cours lent et monotone, jusqu'à l'Océan, où tout s'abîme. La trompette m'arracha à ces rêveries. Nous n'étions plus qu'à quelques lieues de Lagouath.

Je crois que mon cheval était un enfant de cette oasis. Je le vis, quand nos yeux ne pouvaient pas distinguer encore le terme de notre voyage, pris d'une joie singulière qui s'exprimait par de longs hennissements. Ses naseaux semblaient s'ouvrir à des souffles retrouvés, à des émanations aimées et connues. Quoiqu'il eût fait en huit heures près de vingt lieues, il paraissait avoir jeté au vent la fatigue et ne demandait qu'à s'élancer sur la trace de fantômes visibles pour ses yeux. Je suis de ceux qui croient au cœur et à l'esprit des

bêtes; le chien de Jocelyn est, de tous les personnages de M. de Lamartine, celui qui me touche le plus. Je savais gré à mon cheval de son allégresse. Moi aussi, je sentais des tressaillements de joie, une attente émue de la patrie. J'allais voir une ville que le sang de nos soldats avait baptisée française. A une journée de Lagouath, notre voyage avait été marqué par un incident touchant. Nous avions distingué tout à coup, au milieu d'un groupe de cavaliers, l'uniforme de notre pays. Bientôt nous avions reconnu un des officiers qui venaient de contribuer le plus brillamment à notre récente victoire, le commandant Renson, que le général Pélissier envoyait porter au gouverneur les drapeaux pris à l'ennemi. On avait mis pied à terre, on s'était embrassé, et chacun avait respiré l'ardente senteur de cet instant rapide. Ce royaume des apparitions bibliques était traversé par nos visions les plus chères; ce qui passait devant nous à travers ces plaines de sable, c'était l'ombre de la France et l'image de l'armée.

Lagouath est bâtie sur deux hauteurs unies entre elles comme les collines de Rome. Des jardins peuplés de palmiers s'étendent devant ses murs. Une seule de ses entrées est découverte, c'est celle qui regarde le mamelon où s'établit notre batterie. Sur ce mamelon s'élève un mara-

bout que les boulets ont rudement traité, mais qui cependant portera longtemps encore le témoignage de sa pieuse origine et de ses orageuses destinées. Certes, si on applique à Lagouath les règles d'une science européenne, ce n'est qu'un amas de constructions misérables. La plupart de ses maisons ne sont que des huttes presque aussi sauvages que les *gourbis* des Kabyles, ses murs sont des monceaux de terre usés par le soleil, qui les bat éternellement de ses rayons, comme la mer bat nos falaises de ses vagues. Eh bien ! est-ce l'effet d'un mirage? est-ce l'effet de multiples harmonies qui se combinent merveilleusement? tout cela est une féerie. Lagouath, à certaines heures, semble une apparition de ville antique. Ses murs dentelés, ses toits étagés, projetant sur le fond d'un ciel oriental un net et vigoureux dessin, lui donnent un aspect de cité judaïque. On se demande si, derrière ses remparts, on ne retrouvera point les Machabées. Une tour que nos boulets ont détruite augmentait la magie de cet aspect. « Quand nous avons vu Lagouath le matin de l'assaut, m'a dit un officier, élevant, dans un ciel où le soleil se montrait déjà, ses murs garnis de défenseurs, nous avons tous senti une profonde émotion. Il nous semblait que nous allions enlever la capitale d'un pays inconnu. » Certes, le théâtre d'un fait d'armes est pour beau-

coup dans le souvenir qu'en gardent les troupes. Toutes les circonstances où le siège de Lagouath s'est accompli, les séduisantes et formidables nouveautés que rencontraient à chaque instant les yeux, avaient produit sur l'esprit de l'armée une légitime exaltation. Toutefois il y avait dans cette action guerrière autre chose que de l'héroïque poésie : le siège de Lagouath est destiné à marquer dans l'histoire militaire de l'Algérie.

Ma première soirée à Lagouath ne se passa point dans la ville même : les blessés seuls occupaient les demeures que leur sang nous avait données. Le camp existait comme avant le siège. Seulement, devant la tente du général Pélissier, on voyait une pièce d'artillerie d'une forme bizarre : c'était un canon hollandais d'une époque déjà ancienne, qui, par je ne sais quel étrange destin, était venu des Pays-Bas défendre les remparts de Lagouath contre notre armée. Deux palmes, cueillies sur le théâtre même de notre victoire, dans les jardins de la ville assiégée, ornaient cette pièce, devenue entre nos mains un trophée. Tout près de ce signe triomphal brûlait un vaste feu de bivouac. Là, sous un ciel où les étoiles se pressaient comme un immense peuple dans une cité en fête, quelques officiers devisaient sur leurs récents combats. Un des aides de camp du général

Pélissier, le commandant Cassaigne, dont toute l'armée d'Afrique apprécie la belle intelligence et le noble cœur, me racontait les épisodes de l'assaut. Ce que je ne me lassais point de me faire redire, c'était tout ce qui touche un homme dont il ne reste plus que le souvenir aujourd'hui, le général Bouscaren.

J'ai servi sous les ordres du général Bouscaren, lorsqu'il commandait le 3e spahis, et j'ai conservé pour sa mémoire la respectueuse affection que sa personne avait le don d'inspirer. Ceux qui ne croient plus aux âmes chevaleresques ne l'ont point connu. La bravoure et la bonté marchaient enlacées dans sa vie comme deux sœurs. Quoique plus d'un genre de poignante tristesse ne lui fût point étranger, son visage avait toujours un sourire pour fêter la bienvenue de ceux qui le visitaient. On le trouvait gai; je lui trouvais, moi, une de ces gaietés qui attendrissent, où l'on sent une nature dure à elle-même et douce envers le destin. Quand il reçut, devant Lagouath, la balle qui lui fracassa le genou, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas monter à l'assaut avec vous. » On l'appuya contre le marabout qui était derrière notre batterie de brèche; on l'assit sur un amas de gargousses dont se servait notre artillerie. Alors, avec un sourire :

« J'aimerais, fit-il, à fumer ma vieille chibouque; mais ce n'est pas le moment d'imiter Jean Bart : je ne veux pas mettre le feu aux poudres. » Plus tard, lorsqu'on le transporta devant le front des troupes, sur une litière improvisée, des bataillons tout entiers, saisis par un de ces mouvements d'enthousiasme qu'éveillent au cœur des soldats les puissants spectacles de la guerre, présentèrent spontanément les armes en s'écriant : « Vive le général Bouscaren! » Lui, se soulevant sur sa couche ambulante : « Mes amis, dit-il, ce qu'il faut crier, c'est vive la France ! » Malheur à qui verrait dans ces paroles matière aux sarcasmes usés, à la raillerie vulgaire dont certains esprits poursuivent le sentiment national! Qu'on se reporte d'ailleurs à l'instant, au lieu où fut prononcée la phrase que nous écrivons aujourd'hui. On sentira tout simplement ce que sentirent les braves gens à qui le général Bouscaren s'adressait; on éprouvera une des émotions qui étaient toute la vie du cœur d'où ce cri est parti.

Bien des noms, qui sans doute ne seront pas environnés de gloire, mais qui brilleront d'un éclat sacré au fond de mémoires amies, revenaient sur la bouche du commandant Cassaigne. J'apprenais comment Morand, Bessière, Staël, Costa, avaient reçu les blessures dont ils sont

morts. Le commandant Morand fut frappé dans les rues de Lagouath; il avait pris un clairon, et sonnait lui-même la charge aux zouaves, que sa bravoure entraînait. Il était enseveli déjà. Le capitaine de Staël était encore sur son lit de douleur. Sa blessure, à lui, rappelait d'autres souvenirs que ceux de l'assaut. Il avait eu l'épaule brisée dans une des brillantes actions de cavalerie que dirigea le général Yusuf quelques jours avant le siège. C'était un de ces soldats qui pratiquent la religion du devoir avec une rigoureuse exactitude et une enthousiaste ferveur. Une maladie, dont l'air natal aurait pu seul le guérir, l'avait atteint depuis quelques mois, quand survint l'expédition de Lagouath. Il venait d'obtenir un congé, lorsque son escadron se mit en marche. On le pressa en vain de partir pour la France. Il était de ceux qui refusent à la vie le nécessaire pour accorder le luxe à l'honneur. Il se mit en route pour Lagouath ; au premier combat que livra le général Yusuf, il fut atteint d'un coup de feu en chargeant à la tête de cet escadron qu'il n'avait point voulu quitter. Toute blessure devait être mortelle pour un corps affaibli comme le sien. Aussi vit-il tout de suite l'issue de la lutte qu'il avait à soutenir contre la douleur. La mort du capitaine de Staël a eu un caractère doublement religieux; c'est en

même temps la mort du champ de bataille et cet autre trépas, si commun en Afrique, qui, au lieu d'être radieux comme la gloire, est humble comme le dévouement et ignoré comme la vertu.

Je me couchai, l'âme toute remplie des héroïques récits que j'avais recueillis d'une bouche complaisante. Ce qui devait me parler le lendemain, c'était le sol, c'étaient les pierres, c'était la chair encore vivante où la mort allait pénétrer.

II

Ce fut par une admirable journée de novembre, vers deux heures, que je pénétrai pour la première fois dans l'enceinte même de Lagouath. Le général Pélissier était monté à cheval pour aller visiter les ambulances, et il m'avait permis de me joindre à son cortège. Je passai devant le marabout qui dominait la colline où l'action s'était si vivement engagée. Je regardai, avec une curiosité pieuse, ces murailles qui me semblaient devoir frémir encore de la vie passionnée que la guerre avait déchaînée autour d'elles. Un lourd soleil tombait sur ces pierres qui n'avaient gardé que l'inerte empreinte des balles. Parfois, à certaines heures, les objets inanimés se dressent impassibles

dans le tourbillon des existences humaines, et prennent alors une sorte de mystérieuse grandeur. Un officier m'a raconté une profonde et bien naturelle émotion qu'il avait eue dans ce marabout, devenu, en un instant, le théâtre de scènes dont on garde à jamais le souvenir. Ses yeux avaient rencontré, sur un de ces murs auxquels s'est adossé plus d'un mourant, une inscription musulmane rappelant aux hommes la vanité de leurs efforts et la brièveté de leurs jours. J'ai lu moi-même cette inscription, que je regrette de ne pouvoir transcrire; elle s'est effacée de mon esprit comme bien d'autres leçons du destin.

Devant le marabout s'étendait la brèche, vaste plaie encore béante, voie où l'on avait effacé le sang, mais qui avait gardé l'empreinte de la mort. Au milieu de ces débris faits par le canon se montrait une ouverture fermée par une grosse pierre, où tombait une lumière ardente. Dans ce trou étaient ensevelis quatre de nos morts. L'armée avait assisté tout entière à l'héroïque sépulture pratiquée sur cette route lugubre et triomphale. Jamais tombe ne m'a plus ému que ce sépulcre guerrier perdu sous le ciel du désert. J'ai presque envié ceux qui gisaient dans cette fosse si humble et si glorieuse, si touchante et si grossière. J'ai souvent revu, dans ma pensée, ce tombeau de la

brèche, toujours en joignant son image à des idées de calme intrépide et de paix bienheureuse.

Mais bientôt la brèche est franchie, nous voici dans la ville même. Nous pénétrons dans des rues étroites, bordées de maisons qui ont toutes souffert. Parfois, sur des seuils dévastés, nous apercevons de vrais fantômes. Ce sont des femmes qui lancent sur nous, de leurs yeux où l'épouvante a tari les larmes, des regards maintenant sans espoir comme sans terreur; ce sont quelques enfants étonnés qui se croient peut-être les jouets de songes funestes; ce sont des vieillards qui, suivant l'expression judaïque, ont l'air de chercher leurs tombes; ce sont enfin, çà et là, quelques hommes accroupis, couverts de sordides haillons, qui paraissent avoir abdiqué en même temps leur raison et leur énergie. C'est bien là un peuple vaincu aux premiers jours de sa défaite. On sent des gens que vient de frapper le glaive des colères divines. Ils n'appartiennent plus à cette terre d'où la moitié de leurs frères a disparu, où leurs foyers se sont écroulés, où la place manquera peut-être pour leurs os; ils appartiennent déjà au monde où nous devons tous entrer. Là, comme dans ces étranges régions où Gœthe a promené son Faust, les vivants se mêlent aux morts. A travers ces ombres

apparaissent, dans leur gaieté inaltérable et dans leur perpétuelle activité, toutes les variétés du soldat français. Chasseurs, zouaves, voltigeurs, grenadiers, se coudoient, se reconnaissent, s'interpellent. Nous apercevons un endroit surtout où la foule des uniformes est pressée : c'est l'espace étroit où s'élève la demeure naguère habitée par les anciens chefs de Lagouath ; cette demeure est devenue un hôpital.

C'est une de ces maisons arabes dont on retrouve le modèle sur presque tous les points de l'Afrique. Autour d'une cour claustrale s'étendent de longues galeries d'où l'on pénètre dans des chambres étroites et sombres. Ces chambres sont encombrées de blessés. On s'avance avec précaution à travers des salles pleines d'ombre où l'on sent que la douleur réside ; on craint de heurter un membre saignant, de frôler la plaie d'un amputé. Côte à côte gisent des hommes dont les traits expriment tous la souffrance, mais une souffrance qui se révèle, chez chacun, par différentes expressions d'énergie. Quelques têtes jeunes appartiennent à la région de l'idéal : çà et là une bouche, un front, un regard, expriment les tristesses immortelles, les hautes et mystérieuses mélancolies. Nombre de visages portent l'empreinte d'une réalité qui en ce moment et en ce lieu a aussi son

côté touchant. Ainsi un vieux zouave aspire encore, d'une bouche mourante, les dernières bouffées d'une pipe que serrent ses dents crispées. Cette pipe courte, usée, noircie, qui a quelque chose de guerrier et de populaire, qui fait songer du cabaret et du camp, de la bouteille et du tambour, me cause un genre singulier d'émotion. Près de ce fumeur agonisant, un tirailleur indigène montre des dents blanches qui rappellent les dents de la panthère, et nous regarde avec des yeux où l'on sent le silencieux courage de la bête mortellement frappée. Du reste, on comprend que l'on est bien au milieu de soldats : point de cris, point de soupirs. La mort commencera son appel quand elle voudra dans ce lugubre dortoir; tous lui répondront avec le même calme. Aussi cette ambulance ne m'a-t-elle pas inspiré les pensées qu'une gémissante philosophie exprime souvent à propos des champs de bataille. Je n'ai vu là qu'un grand spectacle après tout, celui d'âmes fort tranquillement assises sur les débris de leurs corps.

Je devais voir un spectacle encore plus grand. En sortant de cet hospice improvisé, je montai sur une terrasse qui conduisait à des chambres où pénétrait un peu de l'air et de la lumière du désert. Une de ces chambres était occupée par le

général Bouscaren. C'était, comme tous les appartements mauresques, une pièce étroite et longue. Un rideau la séparait en deux parties. Derrière ce rideau, entr'ouvert au moment où j'entrai, était un lit large et carré, recouvert de tapis orientaux, qui ressemblait aux lits du moyen âge. Sur cette couche se tenait, tel que l'avaient fait déjà les approches de la mort, celui que j'allais visiter. Le général Bouscaren était enveloppé dans un caban rouge, à broderies d'or, souvenir de l'époque où il commandait ce régiment qu'il aimait comme le prince de Ligne aimait ses trabans : le 3e spahis. Ses lèvres pressaient le bout d'une pipe turque, qui l'avait accompagné dans bien des expéditions. Son regard, qui était fixé droit devant lui, comme s'il eût aperçu déjà le but inconnu vers lequel allait se diriger son âme intrépide, s'anima d'un éclair de joie lorsque je parus. Tous ceux que nous voyons arriver tout à coup à des heures suprêmes semblent avoir reçu une mission particulière de la Providence auprès de nous. « Soyez le bienvenu », me dit-il en me tendant la main, et je m'assis au pied de son lit. Je craignais la fatigue que causent aux blessés tous les épanchements du cœur, et je désirais pourtant l'entendre parler. Je le laissai me raconter lui-même ce qu'on m'avait raconté la

veille, la manière dont il avait été frappé, ses héroïques regrets en tombant au début de l'assaut, l'élan de religieux enthousiasme qui avait saisi la troupe à l'aspect de sa civière, le cri qui l'avait salué et la parole toute rayonnante d'un patriotisme ardent comme la poudre, sacré comme la mort et le sang, que cette acclamation lui avait arrachée. Il repassa dans sa mémoire tous les hommages qui depuis quelques jours s'adressaient à son lit de douleur comme à un trône, toutes les marques de chaude et vraie sympathie que chacun donnait à une carrière où la vertu militaire avait eu constamment un de ses plus purs, un de ses plus éclatants foyers ; puis d'une voix émue : « Je payerai bien peu, me dit-il, de pareilles joies en les payant de ma vie. »

Il avait parlé longtemps, il s'arrêta. Sa pipe était éteinte, il en demanda une autre et voulut me faire fumer aussi. Quand nous fûmes enveloppés tous deux dans la tiède fumée des chibouques, il se rappela son salon de Constantine, où souvent j'étais allé deviser avec lui. Il reprit en souriant quelques-uns des propos qui nous étaient le plus familiers; il me nomma des gens que nous aimions et des lieux qui nous étaient chers. Il me fit un éloge passionné de cette Afrique où il allait mourir. Cette terre, où il avait toujours suivi le

drapeau de la France, était devenue pour lui une véritable patrie. Il l'aimait de toute la chaleur du sang qu'il avait versé. « Si je dois rester en ce monde », dit-il, — c'est le seul mouvement d'espoir que j'aie entrevu dans son esprit, — « je veux revoir les eaux de Mamescoutin. » Puis, comme s'il eût regretté ce fugitif élan de désir terrestre, après un instant de silence, il reprit d'une voix ferme : « Mais ma vie a été tout ce qu'elle devait être, et je suis prêt à mourir ici. »

Au bout de sa chambre était pratiquée une fenêtre d'où l'œil découvrait un paysage qui est lié pour moi intimement aux derniers souvenirs de cette vie. Je me rappelle surtout un palmier qui se dessinait sur le ciel, mystérieux, solitaire, semblable à un arbre sauvé de la ruine du paradis terrestre. L'horizon de l'étrange tableau que cette étroite fenêtre encadrait m'apparaissait dans un lointain infini; il se perdait dans cette partie du désert qui à certaines heures prend l'aspect d'une mer aux ondes dorées. Depuis quelques instants, pendant que le général me parlait, mes regards étaient attirés par ces éblouissantes images, et j'étais saisi d'une émotion que je n'ai pas l'espoir d'exprimer, mais que je suis sûr de faire comprendre. Je cherchais à recueillir pour toujours dans ma pensée tous les détails de cette

scène, cette chambre bizarre ayant à ses deux extrémités les deux plus grands spectacles du monde : ce lit où mourait un héros, et cette fenêtre où se montrait l'apparition lumineuse d'une nature inconnue. Jamais je n'avais senti plus vivement, à une même heure, la double présence sur cette terre de l'âme divine et de l'âme humaine. Je quittai le général Bouscaren avec un sentiment de tristesse profonde, mais mêlée cependant de consolation puissante et sereine. Ce mystère de la mort, que si souvent j'ai vu environné d'ombres sinistres, me paraissait transparent cette fois comme le ciel sous lequel il s'accomplissait.

Je revins seul au camp, et je m'engageai, en sortant de Lagouath, dans les jardins qui environnent la ville. On sentait que la guerre avait passé dans ces verdoyantes enceintes. De temps en temps, mon cheval était obligé de franchir le tronc d'un palmier gisant sur le sol comme la colonne d'un temple abattu. Cependant ces lieux avaient gardé quelque chose de frais, de doux, de paré, une secrète magie d'oasis qui se mêlait étrangement au deuil dont ils étaient voilés. Quelques cadavres qui n'avaient point pu être ensevelis encore reposaient sur une herbe brillante, parmi des plantes en fleur. Parfois, dans ces instants où l'on demande à son âme un redou-

blement d'attention, à ses sens un redoublement d'énergie, comme si l'on espérait percevoir quelque forme ou quelque son du monde invisible, j'entendais dans un coin obscur le monotone murmure d'une source. Jamais je n'ai connu de jardins plus propices à la rêverie que les jardins de Lagouath, surtout au moment où je les ai visités. J'aurais voulu y rester de longues heures, car il me semblait toujours que j'allais y apprendre quelque secret. Tant de puissances étaient réunies là : les enchantements de la nature, les formidables souvenirs de la guerre, l'attrait du gazon et des arbres, la pensée des morts! Près de cette solitude si peuplée, une autre solitude allait m'apporter une nouvelle sorte d'émotions.

Les jardins de Lagouath étaient séparés de notre camp par les sables du désert. En les quittant, on pouvait, grâce aux inégalités du sol, pour peu qu'on s'écartât de sa route, se placer de manière à ce que nos tentes disparussent derrière des mamelons. C'est ce que je me complus à faire. Après quelques instants de galop, je me trouvai en pleine aridité, en plein silence, seul entre un ciel et une terre qui luttaient de morne étendue. Je sentis au cœur des frémissements de joie, car évidemment cette terre est une geôle, nous som-

mes les fils des libres espaces, et les océans d'eau ou de sable nous attendrissent, parce qu'ils nous rappellent notre patrie.

Quelques jours après cette visite aux blessés de Lagouath, j'étais de nouveau en route. Un matin, avant la première halte, au moment où, le corps affaissé sur son cheval, on poursuit les songes de la nuit, un courrier vint à nous et tira un billet de son burnous. On nous apprenait que le général Bouscaren était mort. Pendant une opération chirurgicale, son âme avait quitté l'asile de douleur où Dieu ne voulait plus la faire vivre. Notre route fut interrompue, et puis silencieusement reprise. Je repassais dans ma mémoire les paroles que j'ai répétées, bien d'autres qui resteront enfouies au fond de moi, et tant de choses qui n'appartiennent qu'à la pensée, qui défient le plus subtil langage, un regard, un son de voix, ces jeux de la lumière spirituelle sur nos traits qu'on appelle les expressions du visage. Je me disais en contemplant, avec un esprit en même temps ému et apaisé, les magnificences dont j'étais alors environné : « Il voit celui dont il nous est permis uniquement en ce monde de baiser le glorieux manteau. »

L'épisode le plus intéressant de notre retour fut notre visite à Aïn-Maïdi. A sept ou huit lieues

de Lagouath, en s'enfonçant dans le désert, vers l'ouest, on rencontre une ville entourée d'une muraille dentelée comme les murailles du moyen âge : c'est Aïn-Maïdi. Aucun jardin n'environne cet amas de maisons. Sous ces pierres sont blottis des hommes qui vivent comme des lézards, sans végétation, sans eau, se baignant dans l'éternelle lumière du soleil. Il pouvait être onze heures quand la petite colonne dont je faisais partie arriva aux portes de cette étrange cité. Nous n'étions pas encore descendus de cheval qu'une longue procession de personnages en burnous blanc accourait à notre rencontre. C'étaient les notables du lieu qui venaient nous saluer, ayant à leur tête leur chef, le marabout Tagini. Aujourd'hui Tagini est mort ; le tribunal mystérieux de l'autre monde avait porté contre lui un décret qui a eu son exécution. C'était alors un être plein de vie. Je ne saurais mieux le comparer qu'à un de ces moines qui allumèrent les implacables colères des réformateurs du XVIe siècle. Seulement c'était un moine comme ceux dont parle Mme de Sévigné, qui pouvaient se passer de soutane pour dire la messe. Il était à peu près nègre. Du reste, il ne lui manquait aucun des traits que Walter Scott a illustrés dans sa création de frère Tuck. Il avait le ventre rebondi, les lèvres sensuelles ; il

semblait ne connaître qu'un seul souci, celui des joies terrestres. Tagini était cependant un homme renommé par sa piété. Ses richesses, que maintenant des héritiers se sont partagées, étaient dues aux continuelles offrandes qu'il recevait de tous les croyants du désert. Je ne sais trop par quel moyen il était parvenu à maintenir sa productive popularité. Ce n'était point, à coup sûr, par des prédications belliqueuses. Il ne jugeait point la guerre comme Mahomet : il la considérait comme un jeu dangereux, dont on ne saurait trop s'abstenir. Les cris d'enthousiasme et de désespoir poussés récemment encore si près de lui n'avaient éveillé dans son âme aucun écho. C'était le sourire sur les lèvres qu'il s'offrait aux vainqueurs de Lagouath. Il avait seul profité de sa prudence. Son peuple était dans le plus misérable état; sa maison élégante et spacieuse dominait des huttes délabrées où notre intelligence se refusait à placer des existences humaines. Assurément il y avait là quelque secret d'iniquité. Je dois rendre cependant cette justice à Tagini, qu'il nous donna le plus succulent des déjeuners.

J'étais resté un peu en arrière pour m'occuper de mes chevaux; le général que j'accompagnais et tout son état-major étaient entrés déjà dans Aïn-Maïdi. Je pénètre à mon tour dans la ville,

et l'on m'indique la demeure du marabout. Je m'engage dans des escaliers obscurs, aux lignes abruptes, et tout à coup je débouche dans une pièce qui était faite pour frapper la plus insensible des imaginations. C'était une sorte de galerie dont les ornements rappelaient tous les âges, tous les goûts et tous les pays. Quelques grandes armoires coloriées, ressemblant à des meubles du temps de Louis XV, garnissaient un côté de la pièce. De l'autre côté, c'était une pendule gigantesque qui me fit songer, par ses formes primitives, au présent que Charlemagne reçut d'Aroun-al-Raschid. Des armes curieuses, de volumineux manuscrits, se montraient çà et là; enfin, dans un coin de cette chambre, près d'un rideau à demi soulevé qui laissait entrevoir un immense lit, se dressait un petit meuble d'un exécrable style, appartenant aux créations les plus modernes et les plus vulgaires de l'ébénisterie parisienne. Cette réunion d'objets disparates était éclairée par une fenêtre donnant sur le désert. Jamais la vie ne m'avait semblé affecter davantage l'aspect des songes.

Le logis renfermait des hôtes tout à fait en rapport avec ses meubles. Sur un tapis paré de ces éclatantes couleurs qu'on ne trouve qu'au pays de la lumière, le général Rivet était couché

à côté de Tagini. Tout autour de l'appartement se tenaient assis, ou accroupis, pour mieux dire, des officiers français à qui des serviteurs arabes offraient d'innombrables tasses de thé et de café. C'est du thé surtout que j'ai conservé la mémoire. Une sorte d'échanson coiffé d'un turban blanc et vêtu d'une tunique rouge pâle me présentait à chaque instant une nouvelle coupe de ce breuvage, et semblait éprouver une indignation mêlée de tristesse si je me refusais à vider son calice. Je me résignais, et je crois pourtant qu'il me faisait avaler un philtre diabolique, car je n'ai jamais bu un thé qui m'ait paru d'une fabrication plus compliquée ; des plantes de toute nature confondaient leurs aromes dans cette bizarre décoction. Mais on devait bientôt nous servir une série de plats propres à faire disparaître de nos gosiers la plus violente espèce de goûts. La cuisine indienne ne peut pas renfermer plus d'éléments incendiaires que n'en avait entassé dans ses mets le maître d'hôtel du marabout. L'eau qu'on nous présentait dans des tasses d'argent à fleurs ciselées, ou dans des carafes de cristal au col élancé et délicat, ne suffisait pas à éteindre la soif inextinguible dont nous étions dévorés, et cependant nous ne pouvions nous rassasier de ces brûlants ragoûts. On aura beau faire, *Manon Lescaut* nous plaira tou-

jours mille fois plus que *Paul et Virginie.* Il y a dans les choses ardentes une attraction qu'il faut se résigner à subir. Il n'est pas un de nous que n'ait séduit la cuisine passionnée de Tagini.

Quand le repas fut fini, notre hôte se leva et se fit apporter de merveilleux tissus qu'il déroula complaisamment devant nous : c'étaient des tapis qu'il offrait au général Rivet. Il accompagna son présent de ces paroles où se déploie dans toute sa grâce la politesse arabe. Il parla de sa tendresse pour ses hôtes, de son amour pour la France, de son désir d'avoir encore un jour le bonheur de nous posséder dans son logis. Nous ne reverrons plus maintenant cette créature humaine avec qui nous avons échangé d'affectueux sourires, et je dois dire que cette pensée ne m'inspire pas une bien profonde mélancolie. J'aime assez à voir procéder la vie comme les drames de Shakespeare. A côté de ces personnages dont le rôle, si long qu'il soit, ne me lassera jamais, je ne hais point ces personnages épisodiques qui disent quelques mots et se retirent. Je suis fort content d'avoir vu et très résigné à ne plus revoir le marabout d'Aïn-Maïdi.

Malgré le soleil, qui dardait sur nos cervelles ses traits les plus enflammés, je voulus, avant de me mettre en route, visiter la ville où le hasard

des voyages m'avait conduit. Je me promenai dans des rues désertes, bordées de maisons presque aussi ruinées que celles de Lagouath. Aïn-Maïdi a été prise autrefois par Abd-el-Kader, et ne s'est pas relevée des coups que l'émir lui a portés. Cependant des hommes naissent et meurent dans ces trous embrasés où le ciel n'envoie pas assez d'air pour faire vivre un liseron ou une marguerite. A certaine heure, des fusils pourraient encore sortir de ces décombres; il y a des gens pour qui cet îlot de pierres blanches perdu dans un océan de sable est une patrie.

Douze jours après notre pèlerinage d'Aïn-Maïdi, nous rentrions dans le Tell. Nous retrouvions les rivières, les ombrages, le pays qu'habitent les esprits de la terre. Nos dernières journées de désert furent consacrées à la chasse aux gazelles. C'est un grand plaisir de lancer les chevaux dans des courses éperdues, à la poursuite de ces êtres aériens qui semblent possédés par des âmes de fées. La chair des gazelles est excellente, et les Arabes prétendent qu'elle fait rêver. Peut-être ont-ils raison; ces charmantes bêtes ont des yeux pleins de mystères comme les songes. Il est fâcheux qu'elles éveillent dans les cœurs le démon de la chasse, car il y a quelque chose qui s'afflige en nous, quand ces tendres regards s'éteignent,

quand le sang coule de ces corps gracieux et légers.

Dans le Tell, plus de gazelles, plus de chameaux, plus d'espaces démesurés et de courses sans frein ; on rentre dans le domaine ordinaire de la vie. Cependant, même après les enchantements du désert, je vis avec bonheur les attraits de certains paysages. Cette forêt de cèdres qui entoure Teniet-el-Had était parée, au moment où je la traversai, d'un charme incroyable de printemps. Nous étions aux derniers jours de décembre, et un ciel bleu, illuminé d'un sourire clément, se montrait à travers la chevelure des arbres. Je me rappelle l'ombre de mon cheval se projetant sur un sentier couvert d'un voluptueux gazon ; je songeais à ces scènes moscovites de notre campagne à son début, à cette neige meurtrière comme du plomb, à ces nuages lugubres comme des suaires, à ces vents furieux, à cette terre glacée, et je me sentais pénétré de reconnaissance pour celui qui nous avait rendu cette lumière, cette fraîcheur, toutes les douces merveilles de cet Éden.

Le 1er janvier commença pour nous au camp. Ce fut au bivouac que notre petite troupe fêta les premières heures de la nouvelle année. Le soir, après une longue journée de marche, nous sen-

tions la brise de la mer et nous apercevions une ville, une vraie ville, d'où sortait un bruit de voitures, où rayonnaient des lumières, où circulait la vie européenne : nous voyions apparaître Alger. Peut-être aurais-je mieux aimé une autre apparition en revenant de Lagouath; mais il ne faut pas médire d'Alger, dans l'armée d'Afrique, car ces lieux, où plusieurs générations françaises se sont déjà succédé, renferment pour nombre de gens aujourd'hui les souvenirs, les illusions, les tendresses, tout ce qui compose enfin le vrai trésor des grandes cités.

III

Je devais du reste revoir la France. Je retrouvai Paris dans sa floraison de tous les hivers. Je découvris à cette passion de ma jeunesse, à cette reine de mes souvenirs, mille charmes secrets et nouveaux : rien d'étonnant à cela. René lui-même eût déposé dans cette ville, qu'il a si durement traitée, l'éternel fardeau de son ennui, si, au lieu de ses courses désordonnées à travers ce monde, il eût fait quelques campagnes régulières dans les rangs d'un honnête régiment. Toutefois, après quelques semaines données au foyer, je repris

d'un cœur résigné le chemin de l'Afrique. Si Paris est le pays de l'hiver, l'Afrique est le pays du printemps. La guerre y renaît avec la verdure. « La riante aurore est déjà debout sur la cime des montagnes », dit Shakespeare dans son *Roméo*. Mettez la guerre à la place de l'aurore, et vous aurez une phrase que tous les printemps on peut répéter en Algérie. C'était bien dans les montagnes que nos armes devaient se porter ; seulement, au lieu de nous diriger vers ce qu'on appelle la Grande-Kabylie, nous allions chez des tribus qui, pour la plupart, n'avaient pas encore aperçu l'uniforme français. Peu m'importe, je l'avoue, l'endroit où l'on me conduit. Je me mis en route avec bonheur, persuadé qu'on ne peut faire qu'un noble et profitable voyage, quand on marche en compagnie de notre drapeau.

Ce fut le 1er mai que je m'acheminai vers Sétif, où le gouverneur avait fixé la réunion des troupes expéditionnaires. Le général Randon et une partie de son état-major devaient s'embarquer et gagner Sétif par Bougie. Quelques officiers, entre lesquels j'étais, avaient reçu l'ordre de prendre la route de terre avec les chevaux et les bagages. Je ne hais point ces sortes de corvées. Au début des expéditions surtout, il n'est pas de route qui ne soit joyeuse. Je partis donc, aussi content à peu

près qu'on puisse l'être en ce monde. J'avais d'aimables compagnons et un ciel propice, mes chevaux étaient en bonne santé. J'étais pénétré de cette pensée, que je savourais une heure agréable de ma vie. Dès le soir, nous couchions sous la tente. Quand on se met en route, il faut dire adieu aux toits le plus tôt possible; c'est, du reste, ce que l'on a hâte de faire. La tente est certainement un des asiles les plus commodes et les plus naturels de l'homme; elle n'insulte point par sa durée à la brièveté de nos jours; elle est en harmonie avec ce que nos destins ont d'errant et de passager; elle ne nous prêche pas, comme les lourdes demeures bâties à chaux et à mortier, une morale sédentaire. Libre, voyageuse, guerrière, elle nous dit : « Pars, je te suis. »

Notre premier bivouac fut à Larba, qui est un riant village européen construit au pied de hautes et graves montagnes. L'emplacement où s'élevèrent nos tentes est une sorte de prairie que parfumaient çà et là quelques bouquets de fleurs printanières. Le 1er mai était un dimanche. Des colons, vêtus de leurs plus beaux habits, passaient à quelques pas de nous sur la route. Des cris d'enfants et des chants de buveurs arrivaient à nos oreilles. Une journée qui avait été brûlante touchait à son terme. J'écoutais ces bruits, tout en

regardant un soleil qui se retira pour laisser régner à sa place une charmante nuit que, depuis la prairie jusqu'aux montagnes, toute la nature semblait saluer comme une aimable souveraine. Peut-être une légère mélancolie m'aurait-elle envahi sans l'heure du dîner, qui réunit autour d'une table d'auberge une des meilleures compagnies où je me sois jamais trouvé. Quelques-uns de ces officiers étrangers, qui viennent tous les ans nous demander l'hospitalité du bivouac, s'étaient joints à nous et mêlaient à notre gaieté l'enjouement plus contenu de leur pays. Notre repas se prolongea sans que l'ennui vînt un seul instant effaroucher les légères pensées qui voltigeaient à travers la fumée de nos pipes. Vers dix heures, nous rentrions sous la tente, et le lendemain, aux premières lueurs du jour, nous poursuivions notre route.

Jusqu'à Aumale, ce fut une série de gracieux paysages. Nous cheminions sur des crêtes d'où par moments nous apercevions Alger, qui semblait nous poursuivre de sa blanche apparition. A Aumale, nos plaisirs devaient changer de nature. La campagne dépouillée qui entoure cette ville aux maisons uniformes et correctement alignées rappelle certaines parties fort durement qualifiées de la Champagne bien plutôt que les

merveilles du Sahara. Elle ne dit rien à l'imagination ; mais là où se taisait le langage qui jusque alors nous avait charmés, nous allions entendre de nouveaux accents. Nous devions rencontrer à Aumale un de ces régiments que nous avions hâte de joindre. Depuis deux jours, le 11e léger, commandé par le colonel Thomas, était campé dans ces lieux, où notre course allait prendre, avec l'allure de l'expédition, son véritable caractère.

Je ne puis pas dire avec quel plaisir j'entendis la marche du 11e léger le jour où je quittai Aumale. On avait abattu les tentes à trois heures et demie du matin; on se mettait en route avant même que l'aurore eût achevé sa riante toilette. Un air un peu vif, un vent presque piquant, aiguillonnaient dans notre cervelle la troupe allègre des pensées matinales. Rien ne pouvait mieux répondre aux mouvements joyeux de nos cœurs que le bruit de fanfares et de tambours qui accompagnait notre départ. Puis je me sentais avec bonheur repris par le charme, je pourrais presque dire par l'empire de la musique militaire : ces instruments de cuivre et de peau, qui nous font éprouver en tout temps des frémissements si étranges, deviennent en campagne les régulateurs et comme les maîtres de notre vie. Le matin, c'est la diane qui fait entendre le déluge de ses

sons précipités; le soir, c'est la retraite qui nous annonce un repos dont la vigilance ne doit pas être bannie, par une cadence adoucie, mais toujours animée et fière. Ces voix semblent celles des génies mâles et bienfaisants du bivouac; elles ont des consolations toutes-puissantes sans pernicieux attendrissements; elles nous disposent aux devoirs qu'elles nous dictent; elles rendent attrayantes toutes les routes où elles nous poussent. Je saluai donc, d'une âme affectueuse, ces accents bien connus auxquels j'ai promis une obéissance qui, je l'espère, ne me coûtera jamais.

Notre marche se passa sans incidents; nous traversions un pays que nos colonnes avaient souvent sillonné. J'eus le regret d'apercevoir dans le lointain seulement le formidable passage des Portes de fer. J'aurais aimé m'engager dans ces défilés où notre armée se jeta hardiment aux premières années de notre conquête. Je m'arrêtai un instant sur une hauteur pour les contempler. Je me consolai en pensant que nous aussi nous allions, comme nos devanciers, parcourir des montagnes inconnues. Je songeais que j'étais encore entre les privilégiés, car dans peu il n'y aura pas d'espace blanc sur les cartes que nous traçons chaque année de nos possessions africaines. L'Algérie nous aura dit tous ses secrets. Malgré mon

horreur pour les itinéraires en pays connus, je ne veux point cependant passer sous silence, avant notre arrivée à Bordj-bou-Areridj, notre bivouac de Mansoura.

Je crois d'ailleurs que Mansoura peut avoir encore, pour nombre de gens, le mérite de la nouveauté. Il y a dans ce site un grand charme de fraîcheur et de verdure. L'emplacement de nos tentes était un véritable jardin qui semblait disposé pour une fête champêtre. Aussi le colonel du 11e léger eut-il la pensée toute française de donner dans ces lieux une soirée que peu de *raouts* militaires surpasseront certainement en piquante originalité. Des lanternes en papier de couleur, qui rappelaient les illuminations parisiennes, avaient été suspendues à des branches d'arbre dans une vaste clairière où des bols de punch flamboyaient au milieu d'un cercle d'officiers. Je crois qu'Hoffmann lui-même eût préféré notre punch à celui qu'il prenait tous les soirs en compagnie des frères Sérapion. Je ne veux médire de rien cependant; car c'est bien au domaine de la poésie qu'on peut appliquer les paroles du Christ à propos d'un autre domaine : « Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon père. » A coup sûr, toutefois, cette grande chambre que j'ai bien souvent entrevue dans ma pensée, où le

violon de maître Kreissler était suspendu entre une chauve-souris et une pipe, où dans un coin obscur quelque clavecin effleuré par des doigts distraits résonnait d'une mélodie de Palestrina, la chambre de *Don Juan,* du *Petit Zacharie* et du *Chat Murr,* n'était pas un meilleur théâtre pour les songeries que ce bosquet éclairé par les étoiles d'un ciel africain, où des hommes séparés de leur patrie buvaient aux belliqueuses aventures.

Un personnage, entre autres, donnait au punch de Mansoura un caractère tout particulier : c'était un caïd du voisinage que le colonel Thomas avait convié. Peu à peu ce magistrat kabyle s'était engagé dans les régions de l'ivresse. Il avait oublié le prophète, d'abord, en vidant un premier verre de punch, puis toute la race des croyants, en remplissant son verre de nouveau pour le vider encore. Il ne voyait plus que des Français dans l'univers; il l'affirmait à un capitaine de voltigeurs, en mettant sa main sur sa poitrine. Cette bizarre figure me rappela je ne sais quel opéra bouffe dont les notes moqueuses, et touchantes pourtant, se mirent à voltiger pour moi, entre les branches des arbres, sur le vent de la nuit.

Ce vent, je ne veux pas l'oublier du reste, puisqu'il vient de revenir à ma pensée. Des souffles qui d'abord avaient été caressants devinrent

violents et oppresseurs. Quand, la soirée finie, chacun se fut retiré sous sa tente, notre camp fut assailli par une vraie tempête. Les frêles abris dont je faisais tout à l'heure l'éloge furent renversés. Ma demeure, à laquelle je sus gré de ne pas être en pierre, s'abattit une des premières, et, pour me servir d'une bien simple expression qui m'a toujours semblé charmante, je me trouvai à la belle étoile. Ce fut le regard fixé sur cette belle étoile que je m'endormis, après avoir mis sous ma tête l'oreiller de Jacob, c'est-à-dire un énorme caillou. Je crois cet oreiller béni, car mon sommeil ne se dissipa qu'aux accents de la diane. Je me séparai de mon honnête couche avec une certaine mélancolie; je souhaite à d'autres d'y trouver la paix que Dieu m'y a accordée cette nuit-là.

En quittant Mansoura, nous nous engageons dans la Medjana, immense plaine que sillonnaient autrefois des partis nombreux de cavaliers. Un soir, vers trois heures, nous arrivons à Bordj-bou-Areridj. Là s'élèvent quelques maisons isolées qu'entourent de vastes horizons. Une sorte de forteresse rappelle les châteaux du moyen âge; c'est la demeure du colonel D'Argent. Voilà je ne sais combien d'années que cet intelligent et intrépide officier est confiné dans cette solitude. Il ne connaît pas l'ennui. Le mot de César aurait

fait fortune dans l'armée d'Afrique. On y aime avant tout le commandement, puis on y est subjugué, sans même s'en apercevoir, par le charme d'une vie mêlée d'un repos infini et d'une ardente activité. Dans une de ses poétiques comédies, Alfred de Musset parle d'une coupe avide que l'homme tend sans cesse à la nature, et que la nature, dit-il, ne parvient pas à remplir. Le ciel d'Afrique verse dans cette coupe le plus précieux des philtres, il y fait couler l'oubli. D'abord dans ces lumineux lointains qui charment et fatiguent la vue, on cherche l'image de la patrie, on croit voir des formes connues, des fantômes adorés; peu à peu on n'y voit plus rien que ces vagues attraits dont se revêt pour nous, à certaines heures, le ciel de tous les pays. On s'abandonne à une existence pleine en même temps de monotonie et d'imprévu. Quand tout à coup des cheveux blancs et des rides vous avertissent que dans ces lieux où vous ne vous êtes pas senti vivre, vous avez laissé nombre de vos jours, vous croyez avoir dormi d'un sommeil magique. Bordj-bou-Areridj a été un de ces points du sol africain d'où il m'a semblé que ma tente se détachait avec le plus de peine. J'ai été heureux cependant quand j'ai aperçu les murs de Sétif.

Toutes les troupes expéditionnaires y étaient

rassemblées. L'armée devait se diviser en deux corps conduits, sous les ordres du gouverneur, l'un par le général Bosquet, l'autre par le général Mac-Mahon. Ces deux corps étaient réunis devant Sétif; ils occupaient un camp rempli d'espace, où les bataillons pouvaient manœuvrer, et où les chevaux pouvaient fournir de longues courses. A une des extrémités de notre horizon, nous apercevions les montagnes que nous devions parcourir, ces sommets abrupts des Babors, qui semblaient des régions inhumaines où les aigles, les vents et les nuages pouvaient seuls errer. Sétif, qui longeait une des faces de notre camp, est une ville d'une construction toute moderne et toute française, mais où s'élèvent quelques ruines romaines d'une incontestable grandeur. Ainsi, près d'une porte, on aperçoit une de ces tours carrées qui font rêver des sièges antiques, des machines de guerre, des échelles pliant sous les soldats, de ces combats où les âmes et les corps faisaient, avant l'invention de la poudre, des efforts désespérés. Un jardin situé à l'entrée de la ville est devenu un véritable musée. On a disposé, entre des arbres, tous les objets que d'habitude nous voyons dans d'obscures galeries, ces pierres, ces bas-reliefs, ces colonnes dont les antiquaires se servent pour reconstruire, en leurs savantes rêveries, les mondes

disparus. Je n'ai aperçu du reste ce musée que de loin; je ne l'ai pas visité, quoique son aspect pittoresque, sa physionomie pensive, m'eussent prévenu en sa faveur; mais je ne sais pourquoi la science me glace. Dès que je découvre quelque part ses traces, je m'enfuis. Une étiquette me gâte la plus odorante et la plus éclatante des fleurs. Je ne défends pas cet instinct; je me contente de m'y livrer.

Je ne crois pas que Sétif soit d'habitude le séjour de la gaieté; mais le camp y faisait circuler une vie dont toutes ses rues, toutes ses maisons, étaient animées. Les cabarets y regorgaient de buveurs; les marchandes de tabac y débitaient, derrière leurs comptoirs, toutes leurs provisions d'œillades et de cigares. Les plus chétifs restaurants contenaient autant de tables que Véfour ou le Café de Paris. Au milieu de cette joyeuse agitation, de cette foule, de ce bruit, flottait je ne sais quoi qui sentait la guerre. Des soldats du train passaient, escortant des caisses à cartouches; des Arabes chevauchaient en attirail d'expédition, leurs fusils en travers de leurs selles. Il y eut une heure surtout où ce sentiment de la lutte prochaine me monta au cœur comme un parfum de printemps. Je songeai à d'autres combats que je ne pourrai jamais me résoudre à haïr, malgré ce

qu'ils avaient de douloureux et de sinistre, parce qu'ils resteront mêlés en définitive aux plus vifs souvenirs de ma jeunesse. J'ai respiré dans les rues de Paris, j'ai senti sur la dalle des quais, entre les arbres des boulevards, cette sorte d'émanation belliqueuse qui s'échappe des lieux où vont se déchaîner les énergiques instincts des âmes humaines. Je retrouvais cette odeur avec joie.

On s'amusait à Sétif comme s'amuse une armée qui entre en campagne. On n'y traitait avec superbe aucun plaisir, on y fêtait tout ce qui hâte la marche des heures. Outre les cigares, le vin et l'absinthe, Sétif nous offrit un théâtre, où, pour ma part, j'ai passé de gais et rapides moments. Les acteurs de ce théâtre étaient des *zéphyrs*. Je n'ai pas besoin, j'espère, de décrire l'espèce de gens que ce nom désigne. Je crois que les zéphyrs sont connus depuis longtemps en France. Ce sont des soldats dont on a peut-être un peu trop exalté l'humeur excentrique et les allures bohémiennes. Ces hommes, que la loi militaire a l'intention de punir, trouvent le moyen de transformer une vie d'expiation en vie d'une folle insouciance. On les appelle indifféremment les *zéphyrs* ou les *joyeux*. Ce dernier nom est même celui qui maintenant sert le plus souvent à les désigner. En dépit d'une

série tout entière de vieilles et banales maximes, qui attribuent une particulière énergie aux cœurs où le vice prend ses ébats, je préférerai toujours aux zéphyrs, quand il s'agira d'aller au feu, ceux de nos soldats que l'honneur n'a jamais rayés de sa noblesse; mais je ne puis nier qu'ils n'aient parfois une verve amusante et que leur entrain même ne rende des services : car, ainsi que je l'ai entendu répéter souvent à un des généraux les plus expérimentés de l'armée d'Afrique, la gaieté est un élément essentiel de l'existence militaire.

Quoi qu'il en soit, les zéphyrs donnaient la comédie à Sétif. Le théâtre n'avait pas trop un air de grange. C'était une pièce assez vaste, avec un parterre, une galerie et deux loges d'avant-scène. Toutes ces places étaient occupées d'habitude par des soldats et des officiers, excepté les loges, où je me rappelle avoir vu, un soir, deux femmes en toilette parisienne, qui un instant emportèrent ma pensée dans de bien lointains pays. Les pièces qu'on nous donna appartenaient pour la plupart au répertoire du Palais-Royal. Elles étaient vraiment jouées avec beaucoup d'entrain, de bonne humeur et de malicieux esprit. Le jeune premier, qui s'occupait, je crois, d'art culinaire pendant le jour, avait de la sensibilité, de la grâce, et portait fort bien la perruque poudrée. Les comiques

avaient toutes sortes d'expressions imprévues, de grimaces triomphantes, qui auraient été de l'effet le plus divertissant sur nos meilleures scènes. Les femmes n'étaient pas nombreuses. C'étaient deux aimables personnes, fort connues de l'armée d'Afrique, qu'elles avaient visitée dans ses postes les plus isolés. Une de ces méritantes *gitanas* avait de jolis yeux, une voix agréable, et, en dépit de l'ardente contrée où s'était promenée sa jeunesse, une apparence de fraîcheur. Toute cette troupe déployait un zèle dont il aurait été bien injuste de ne pas lui savoir gré. Puis, ce qui devait nous rendre indulgents pour ce théâtre, c'est qu'il nous rappelait la patrie. Ces airs de vaudeville étaient écoutés par le public de Sétif avec le cœur bien plus qu'avec les oreilles. De là le plaisir qu'ils m'ont causé, de là le souvenir que je leur consacrerais même dans des pages qui n'auraient pas la familiarité de ce récit; car, suivant moi, tout ce que n'a point dédaigné le cœur a le droit de dire à la pensée : « Cherche à me sauver de l'oubli. »

Il y avait huit jours à peine que le camp de Sétif était formé quand le gouverneur vint prendre le commandement des troupes. Le général Randon arriva par une radieuse matinée, et je crois vraiment pouvoir dire, sans tomber dans un style officiel qui ne serait guère à sa place ici, que soldats

et colons lui firent un accueil dont il dut être profondément touché. Il y a des popularités semblables au trésor que Dieu permet quelquefois à l'honnête homme d'amasser : elles ont été lentes à se construire, mais il arrive une heure où elles se montrent dans un éclat qui est salué de tous, parce que chacun sait de quels éléments elles sont composées. Le général Randon jouit en Afrique d'une popularité de cette nature. Le hasard n'a point dirigé l'affection qui s'est attachée à lui. Le pays qu'il gouverne maintenant l'a vu suivre une loi invariable dans des situations qui ont changé. Cette vie consacrée au devoir a éveillé, dans l'âme des populations de l'Algérie, un sentiment de sérieuse sympathie dont le gouverneur trouvait l'expression sur tous les visages qu'il rencontrait.

Avant son entrée à Sétif, sa venue avait été célébrée par une des plus éclatantes *fantasias* que j'aie encore vues. J'ai assisté à un bien grand nombre de ces fêtes sans en être fatigué, car on ne se fatigue pas de la poudre et des chevaux, mais je puis dire que j'ai perdu depuis longtemps l'habitude d'en être ému : eh bien! je me sentis remué par la *fantasia* de Sétif. Tout ce que la province de Constantine renferme de plus hardis et de plus brillants cavaliers était là. Cette race guer-

rière des Mokrani, à qui les traditions assignent une héroïque et romanesque origine, avait voulu se produire dans toute sa magnificence. On voyait, comme aux courses d'Alger, les selles étincelantes, les caparaçons aux riches couleurs, les splendides costumes faisant des apparitions subites sous les burnous qu'agite le vent; seulement, par un effet de l'imagination peut-être, tout cela avait, sur le plateau de Sétif, un aspect plus imposant que sur le terrain de Mustapha. On sentait un autre appareil que celui des carrousels; puis le théâtre de ces pompes n'était plus le même : il n'y avait là ni arène ni spectateurs, mais un pays sur lequel planait la guerre et des hommes prêts au combat.

Le gouverneur employa les rapides journées qu'il passa sous les murs de Sétif à préparer ses opérations militaires et à inspecter ses troupes. On peut dire que le camp offrait une admirable réunion de toutes les armes. Les trois régiments de zouaves avaient là leurs colonels et leurs drapeaux. A cette vaillante infanterie, où sont en vigueur toutes les traditions de la guerre africaine, se joignaient des régiments de ligne éprouvés déjà par plus d'un combat, par de rudes travaux, par de longues marches, et un bataillon de tirailleurs indigènes, le bataillon de Constantine, où l'on retrouvait, sous des traits étrangers d'une originalité

piquante et vive, le courage, l'entrain, la discipline de nos soldats. La cavalerie, moins nombreuse que les autres corps, parce que l'expédition devait se passer tout entière dans les montagnes, était représentée par deux escadrons de chasseurs d'Afrique et un escadron de spahis, sous les ordres du prince de la Moskowa. Le génie, appelé à jouer un rôle important dans un pays difficile, inconnu, où l'on allait marcher avec la sape et la mine, avait fourni un nombreux état-major que dirigeait le général de Chabaud-Latour. Rien n'avait été négligé de ce qui peut rendre d'avance une armée maîtresse de son champ de bataille et de ses ennemis.

Le gouverneur, avant de quitter Sétif, adressa aux troupes un ordre du jour qui traduisait les pensées dont tous étaient animés. Il montrait aux soldats ces montagnes qui se dressaient à l'horizon de notre camp; il leur disait que bientôt leurs cris de victoire retentiraient sur ces cimes sombres et muettes. Dans ce langage qui ne peut, je crois, s'adresser qu'à une armée française, il s'écriait : « Je ne vous retiens plus. » Le 17 mai, cet ordre du jour était lu dans chaque corps; le 18, le camp était levé.

A trois heures et demie, le canon, les tambours et les clairons sonnaient le réveil; à quatre heures,

toutes les tentes étaient abattues. Cette ville de toile avait quitté le sol et s'en allait sur le dos des mulets. Avant cinq heures, toutes les troupes étaient en mouvement. L'armée expéditionnaire se divisait en deux colonnes qui se séparaient immédiatement pour se rejoindre dans un prochain avenir, après avoir toutes deux combattu. Le gouverneur voulut voir défiler devant lui, tout entière, la colonne du général Mac-Mahon. Les officiers qui se quittaient se saluaient du sourire et du sabre; on entendait les mêmes mots de tous les côtés : « Adieu, et bonne chance! » C'était un de ces moments, comme en présente si souvent la vie militaire, où une petite pointe de mélancolie qui se produit presque insensiblement sous des pensées résolues, souriantes et calmes, procure à l'esprit un état des plus agréables. Quand les derniers bataillons du général Mac-Mahon se furent éloignés de nous, le gouverneur, par un temps de galop, rejoignit la tête de la colonne avec laquelle il marchait, et nous voilà en route à notre tour. Chacun allume son cigare, s'abandonne au mouvement de son cheval, et s'établit dans ses songeries.

Le soir, nous bivouaquions devant les montagnes où nous devions pénétrer le lendemain. Les cimes des Babors sont tellement abruptes qu'on

arrive à leur pied sans que rien s'évanouisse de leur grandeur. Elles s'élevaient devant nous dans un ciel pur, parées de mystères, attrayantes de péril. L'une d'elles, surtout, me plaisait dans sa formidable apparence : c'était une hauteur droite et sombre, découpée en trois grandes dents, qui avait vraiment quelque chose de cabalistique. Ainsi pouvait être la montagne où Faust et son infernal compagnon assistaient aux fêtes des ombres. « Vous n'avez plus qu'un jour, pensai-je en apostrophant au fond de moi-même ces sommets superbes et rêveurs, à garder le secret de vos arrogantes solitudes ; demain, nos chevaux et nos mulets passeront dans vos sentiers. Vos échos seront forcés de répéter le bruit de nos coups de fusil et de nos clairons. Les hommes que vous protégez, parce que leur esprit, comme le vôtre, est silencieux et farouche, vous demanderont vainement secours. Nos balles les atteindront sur les plus inaccessibles de vos pentes. Les aigles mêmes et les vautours vous maudiront pour ne leur avoir pas donné un sûr abri. Il n'est pas de lieu en ce monde où la France ne puisse pénétrer, et ce n'est pas la nuit qu'elle choisit pour accomplir ses entreprises : l'heure où elle est dans toute sa puissance est celle où le soleil est dans tout son éclat. Demain, au grand jour, nos soldats fouleront vos bruyères et

pendront à vos flancs leurs tentes : vous ne serez plus le royaume de l'inconnu, vous serez une partie du domaine de la France. »

Le 19 mai, nous entrions dans ce pays que nos regards cherchaient à pénétrer la veille. J'étais à l'arrière-garde; j'avais sous les yeux le spectacle de cette énergie quotidienne que déploie notre infanterie. Dès huit heures du matin, le ciel devint un brasier; quelques brises soufflaient sur les cimes, mais un air lourd et enflammé remplissait les ravins. Nos soldats poursuivaient gaiement leur âpre chemin; ils semblaient porter sans y songer le sac, le fusil, le bâton de tente, le bidon, la gamelle, tout le fardeau que les expéditions leur imposent. A chaque halte, on entendait de joyeux propos. Certainement je sais qu'on est disposé à une particulière indulgence pour la plaisanterie qui sort de la martiale et honnête bouche du troupier; toutefois je me rappelle bien des mots que n'auraient pas dédaignés les gens qu'on est convenu d'appeler les gens d'esprit. Voltigeurs, sapeurs, grenadiers, dans ces attitudes que nos peintres militaires ont rendues célèbres, lâchaient des lazzis consolateurs entre deux bouffées de pipe. Il y avait un contraste singulier entre la gaieté de nos hommes et la solennité des pays qu'ils parcouraient. Ainsi je me souviens d'une profonde

vallée où un ruisseau courait sur des pierres sombres, entre deux montagnes austères qui semblaient tout indignées de ce qu'on violait leurs secrets. Quelques-uns de ces chiens qui suivent les régiments, partageant le pain, la fatigue et le danger du soldat, se mirent à hurler en s'engageant dans ces lieux lugubres. « Eh bien ! *cadet,* dit un sapeur à son caniche, il paraît que le pays ne te convient pas ! » Pour moi, j'avoue que le pays me convenait. Ces sites à la Salvator Rosa, où toutes les montagnes semblaient faites pour cacher des nids de brigands, où tous les arbres affectaient, les uns une majesté de druide, les autres une superbe de gladiateur, cette campagne à la fois passionnée et grave me remplissait le cœur de joie. L'étape me parut courte. Quand l'arrière-garde arriva, le camp était déjà établi. Il s'élevait au milieu de champs assez vastes, dont la surface verte et unie interrompait les accidents de ce sol tourmenté. Il pouvait être deux heures quand je gagnai ma tente. On m'apprit qu'à trois heures le gouverneur montait à cheval pour faire une pointe en territoire ennemi.

A trois heures, tambours et clairons sonnent l'assemblée. Toutes les troupes destinées à sortir se réunissent. L'infanterie est fraîche et alerte. Les hommes ont laissé leurs sacs; ils n'ont que

leurs cartouches et leurs fusils. Les cavaliers se mettent en selle. L'aumônier arrive sur sa mule. Le train amène ces fauteuils de cuir et de bois si souvent ensanglantés, qui rappellent l'agonie de plus d'un brave : les cacolets. La guerre se montre dans son sérieux appareil, escortée par ses saintes et glorieuses souffrances, qui, au lieu de voiler son attrait, ne font que le rehausser. La colonne se forme sur une des faces du camp. C'est là que les bataillons sont massés. On ordonne à la troupe de charger les armes. Un petit bruit clair, net, distinct, qui court dans chaque rang, annonce qu'on flambe les fusils. En ce moment, un de ces brillants et aimables officiers dont la race ne se perdra jamais en France me jette un regard d'une amicale gaieté : « Voici, comme dit le *Cantique des Cantiques,* l'instant où va venir la fiancée. »

Enfin le signal est donné ; les fanfares résonnent, la troupe est en marche. Autour de nous voltigent des cavaliers arabes, tenant leurs fusils comme des lances : ce sont les cavaliers du *goum*. A leurs *haïcks* sont attachés des rameaux qui annoncent une journée de fête guerrière. On entend cette musique indigène, composée de flûtes et de tambours, dont les sons, tantôt aigus comme le sifflement des balles, tantôt pleins comme l'explosion de la poudre, s'allient si bien au bruit des

combats. A l'instant où notre marche commence, il est près de trois heures et demie; c'est une heure que j'aime partout, mais qui prend pour moi, en Afrique, un charme particulier. La chaleur du matin est tombée, l'air n'a plus rien d'oppresseur; la vie de l'âme peut librement y circuler. La lourde et uniforme lumière du jour fait place aux clartés légères et bigarrées du soir. Le pays que nous traversons est inconnu; nous ne savons pas quel accueil nous y est réservé : chaque rocher peut cacher des fusils. Nous apercevons çà et là, au flanc des hauteurs, quelques villages entourés d'arbres qui semblent plongés dans une paix champêtre; des coups de feu vont peut-être en partir. On attend.

D'abord nous croyons que nos espérances vont être trompées. Des premiers *gourbis* que nous rencontrons sortent des hommes et des femmes qui s'avancent jusqu'au cheval du gouverneur. Ce sont des suppliants : ils ont mis leurs habits de fête. Les femmes poussent ce long cri dont elles saluent ceux qu'elles veulent réjouir et honorer. Une d'elles, qui est d'une singulière beauté, tient à la main une branche fleurie. Dans la Kabylie, heureusement, l'harmonie n'a jamais régné. Auprès d'une tribu qui veut la paix vit une tribu qui veut la guerre. Un pâtre kabyle regarde brû-

ler, en faisant paître son troupeau, le champ et la maison de son voisin. A quelques pas de ces populations empressées, nous entrons dans un pays morne et désert; en face de nous, nous apercevons des villages muets d'où personne ne vient à notre rencontre. La colonne s'arrête; un coup va être frappé. On voit soudain les *goums* qui s'élancent, puis on entend, dans l'air sonore, le bruit attendu si impatiemment par toutes les oreilles. La fusillade a commencé.

Nos *goums* sont établis sur une hauteur; de là, ils dominent ces villages silencieux tout à l'heure, où maintenant retentissent les coups de feu. Ils ont mis pied à terre. Tandis que leurs chevaux broutent paisiblement, ils chargent et déchargent leurs armes; on voit se dessiner sur le ciel leurs silhouettes et celles de leurs fusils. Le gouverneur s'élance au galop jusqu'au lieu de l'action. Quand il est près des villages où l'on se bat, il fait avancer deux bataillons de zouaves et un bataillon du 20e de ligne. Nos fantassins se jouent de tous les obstacles du terrain; ils disparaissent dans un ravin profond et reparaissent sur une pente rapide qu'ils gravissent au milieu des balles et des pierres. Bientôt une épaisse fumée, suivie d'une lueur ardente, annonce le châtiment de nos ennemis. Pendant quelques heures, la fusillade con-

tinue. On entend le duo du fusil français et du fusil kabyle. L'un rend un bruit sec et vif, l'autre un son lourd et prolongé. Peu à peu le fusil kabyle parle moins souvent. Enfin le combat cesse tout à fait; le clairon sonne le ralliement des tirailleurs. Tandis que la colonne se reforme pour rentrer au camp, je promène mes regards sur le paysage où le hasard des guerres m'a conduit. C'est un lieu charmant, qui se laisse gracieusement envahir par la paix voluptueuse du soir. Un chêne est auprès de moi, qui étend sur un gazon dont mon cheval me semble tendrement épris une ombre protectrice du repos et amie de la rêverie. Un caprice de ma pensée me rappelle une célèbre élégie de M. de Lamartine en sa jeunesse, et j'adresse mentalement, sur un champ de bataille, à l'auteur du *Soir*, ces vers que, d'un autre endroit, Alfred de Musset adressait à l'auteur du *Lac* :

C'est là, le croirais-tu ? chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

Je crois qu'on peut toujours s'abandonner consciencieusement, en tout temps, en tout lieu, aux jouissances que veulent bien nous donner soit les génies impérieux de l'inspiration, soit les douces fées de la mémoire. L'action ne s'indigne pas de

ces plaisirs, qui ne la rendent ni moins obéie, ni moins aimée de ceux dont elle dirige la vie : si j'avais eu des doutes à ce sujet, notre armée me les aurait enlevés.

Dans l'état-major qui entourait le gouverneur, à cette journée du 19 mai, était le colonel de La Tour du Pin, venu tout exprès en Afrique, où le ramène régulièrement la saison des coups de fusil, pour occuper un esprit qu'envierait le plus goûté des écrivains et complaire à un cœur qui se fait aimer du plus obscur de nos soldats. M. le marquis de La Tour du Pin dira un jour, je l'espère, et dira mieux que moi, quelle union la vie pratique et une autre vie peuvent contracter dans une existence militaire; mais je reviens à mon récit.

Voici donc la colonne qui se dispose à regagner le camp. Cette fois nos cacolets ne sont plus vides. Quelques mulets portent des fardeaux sanglants. Un de nos blessés a voulu rester à cheval : c'est Wagner, un maréchal des logis de spahis, dont l'épaule vient d'être brisée par une balle. Il a le regard rempli de douceur et de calme. Dieu nous permet quelquefois d'acheter, avec un peu de sang, des instants d'une paix inconnue à ceux dont les veines ne se sont jamais ouvertes. Depuis que la croix s'est levée sur le monde, tout être

qui souffre, s'il supporte avec résignation sa douleur, sent qu'il marche dans une voie bénie. Il éprouve, dans toute son âme, un apaisement subit, un bien-être secret et profond. Je crois qu'il reçoit la visite de celui qui n'a oublié aucune des angoisses de la chair.

Notre retour nous fait traverser des sentiers que nous n'avions point parcourus ou que je n'avais pas remarqués. Un chemin où nos chevaux bondissent serpente entre des haies fleuries et de riants arbustes, comme une allée de parc anglais. C'est un de ces chemins que les Kabyles pratiquent dans leurs villages. Sur le seuil des *gourbis* à demi cachés par la verdure, quelques femmes nous regardent passer. La musique des *goums* fait retentir dans l'air du soir ses notes les plus vibrantes. Bientôt nos fanfares éclatent aussi; nous rentrons au camp. Les soldats qui n'ont point pris part à la sortie sont rangés sur les pas du gouverneur; ils saluent leurs camarades d'un cordial sourire; demain ils auront leur tour. On descend de cheval, on dîne, puis chacun va chercher sous sa tente un repos qui ne lui manquera pas. Si j'avais la folie de croire au bonheur, comme dit René, je le chercherais dans une vie où se succéderaient des journées semblables à celle-là.

IV

Le 20 mai, nous restons chez les Djermouna; ainsi s'appelaient les gens que nous avions châtiés la veille. Le général Bosquet dirige une sortie sur les villages que les approches de la nuit n'ont pas permis aux *goums* de visiter. Le 21, nous poursuivons notre route. Nous n'avions pas foulé encore un sol aussi accidenté. C'était une succession perpétuelle de ravins et de montagnes. A chaque instant, des arbres déracinés, des eaux torrentueuses, des blocs de granit, arrêtaient la marche de la colonne. Il fallait avoir recours au génie : sur-le-champ les sapeurs se mettaient à l'œuvre, et les obstacles disparaissaient sous leurs vigoureux efforts. On jetait aux torrents des pelletées de terre et des branches d'arbres; on brisait les angles des rochers. Chacun de nos pas était une conquête; mais rien de plus charmant que la nature qui nous obligeait à ces luttes. Je vois encore certains sites d'une fraîcheur que ne surpasse point à coup sûr le pays même où Obermann promena ses rêveries.

Ainsi, à notre gauche, au pied d'une montagne, un petit village était blotti entre des ruis-

seaux et des arbres, qui appelait à lui, du fond de notre âme, ces essaims de pensées que la verdure attire comme des bandes d'oiseaux. Les habitants de cette retraite avaient prudemment suspendu à leurs maisons des drapeaux et des branches garnies de feuillage, pour témoigner de leurs sentiments pacifiques. Le gouverneur craignit que ces signes ne fussent un langage méconnu des zouaves; il mit ces aimables lieux sous la protection de son porte-fanion. Je me suis arrêté là un instant, pendant que la sape et la pioche étaient aux prises avec les difficultés de la route. La demeure devant laquelle était planté le fanion du gouverneur ressemblait plutôt à une maison mauresque qu'à un *gourbi*. C'était une habitation blanche, recouverte en tuiles luisantes et soigneusement façonnées. Un mur qui offrait quelques vestiges de dessins coloriés semblait recevoir avec plaisir l'amoureuse caresse d'un rayon de soleil. Toute une famille était devant la porte. Un grand garçon de dix-huit ans cherchait à se faire comprendre de nos soldats, auxquels il offrait du lait; un vieillard attachait sur nous un regard qui n'était ni étonné ni triste, mais résigné et bienveillant; une femme tenait un enfant sur son sein. Ce coin du monde renfermait tout ce qui redouble l'indignation de cer-

taines âmes contre la guerre et ce qu'on nomme ses fléaux : pour moi, j'y voyais un tableau qui ne me troublait point dans l'ordre habituel de mes sentiments et de mes idées. Ces objets gracieux, ces êtres tranquilles, ne me rendaient que plus chère la région ardente où j'allais vivre dans quelques instants. Le Tasse a saisi une des lois les plus impérieuses de l'art en jetant au milieu de ses récits guerriers son épisode des pasteurs. Je sais toujours gré à la vie de ressembler aux œuvres des grands poètes.

C'est au milieu de ces pensées que vinrent me surprendre quelques coups de fusil tirés à l'avant-garde. Un combat commençait. L'ennemi nous avait attendus à un col que l'on appelle Tisi-Sekka. Un passage étroit conduit à un plateau entouré de cimes escarpées où le gouverneur avait résolu d'établir son camp. Les Kabyles étaient décidés à défendre ce passage ; ils s'étaient postés sur les hauteurs qui dominaient l'entrée et déterminaient l'enceinte de notre futur bivouac. La place qu'on m'avait assignée ce jour-là dans la marche m'éloignait du lieu où s'engageait l'action ; toutefois, malgré les difficultés du terrain et la longueur de la colonne, je pus, en éperonnant mon cheval, gagner rapidement l'endroit où retentissait la fusillade. et j'arrivai à temps pour

jouir d'un admirable spectacle. Nos ennemis abandonnaient les montagnes qu'escaladait notre infanterie. Un bataillon du 2e zouaves, commandé par le colonel Vinoy, avait enlevé la plus haute des cimes qui entouraient notre camp. Le colonel La Tour du Pin avait suivi ces intrépides fantassins dans cette ascension guerrière. La résistance, vaincue sur les montagnes, se réfugiait dans les ravins. A l'entrée du camp s'ouvrait une vallée profonde où retentissaient des coups de feu que multipliaient à l'infini des échos d'une prodigieuse sonorité. Une fumée épaisse flottait dans cette vallée, laissant voir nos soldats aûx prises avec des tirailleurs abrités par des arbres et des pierres. Cette sorte de gouffre, rempli de fracas et d'obscurité, où se passaient les péripéties d'un combat, offrait un aspect d'un farouche attrait. Tout à coup j'aperçus le gouverneur, qui, accompagné d'un seul officier, mon ami Fernand de Lagny, entrait dans cette gorge bruyante. Un temps de galop me porte auprès de lui, et me voici engagé sur ses traces dans des chemins où ma pensée avait devancé mes pas.

J'ai vu, dans nos guerres civiles, de longues rues au pavé désert qu'éclairait un soleil sinistre. Le souvenir de ces voies parisiennes m'est revenu au moment où je pénétrais dans le ravin kabyle, et

j'ai remercié Dieu d'avoir conduit ma vie dans des routes si dissemblables, où cependant j'ai senti passer les mêmes souffles. A l'entrée de la vallée était couché un spahi qui venait d'être traversé par une balle. Son corps avait, sous les plis de son burnous rouge, une de ces attitudes dont Géricault a dérobé à la mort elle-même la formidable grandeur. Près de ce spectacle qui avait quelque chose d'héroïque, une image d'une nature plus simplement, plus doucement triste, s'offrit à nos yeux. On asseyait sur un cacolet un chasseur à pied qui venait d'être blessé mortellement par une balle. Ce blessé était un de ces jeunes soldats qui payent avec probité leur dette à la patrie, qui *vont au feu comme les camarades*, suivant une touchante expression des camps. Il mourait honnêtement sans faire entendre une plainte; il avait enfoncé son képi sur ses yeux pour empêcher peut-être qu'on ne lût dans son regard une trop vive expression de souffrance. Le sang coulait sur son pantalon de couleur sombre, inondait ses guêtres, marquait au flanc le mulet qui le portait, et tombait enfin sur l'herbe que foulait le pas de nos chevaux. D'autres blessés étaient auprès de nous; mais, je ne sais pourquoi, celui-là attira particulièrement ma vue. Il y avait quelque chose d'une singulière mélancolie dans

ce sang qui venait se perdre au sein du gazon, en laissant une trace le long de ces pauvres habits. Le gouverneur dit quelques mots à ce brave homme, et cette figure, qui semblait ne devoir plus exprimer que les douleurs suprêmes de l'agonie, essaya encore de trouver une expression de reconnaissance.

Cependant la fusillade continuait, et notre course continuait aussi. La vallée nous découvrait à chaque instant de nouveaux trésors pour l'imagination et pour le regard. C'était une scène à mille jeux dramatiques et à mille effets pittoresques. Ainsi, au détour d'un âpre sentier, un torrent jaillissait d'une roche sombre et droite, pareille à ces fantômes alpestres qu'interrogeait l'âme désespérée de Manfred. Une onde sauvage, que semblaient faire bouillonner les génies de la violence et de l'inquiétude, venait couler à nos pieds et se mêler à l'écume qui baignait le poitrail de nos chevaux. Le gouverneur avançait toujours, suivi par des zouaves et par des voltigeurs du 68e qui avaient pris le pas de course. Il s'arrêta sur un petit plateau qui dominait une vallée nouvelle, mais une vallée verdoyante et fleurie, où étaient répandus des villages kabyles. Là, je compris ce qui se passait : une compagnie, entraînée par cet irrésistible élan que le péril

inspire à nos troupes, s'était jetée sous cette feuillée tout imprégnée de poudre et retentissante de coups de fusil. Il s'agissait de rallier nos hommes pour empêcher un de ces désastres isolés qui attristent trop souvent nos victoires africaines. Le gouverneur n'avait voulu confier ce soin à personne. Il venait remplir lui-même les fonctions d'un capitaine, mettant en pratique cette belle maxime du maréchal Marmont que, dans toute campagne, un général doit donner une heure de sa vie au péril du simple soldat. Un de ses officiers, le capitaine Galinier, qui l'avait aperçu du haut d'un rocher, le rejoignit là tout haletant d'une longue course pédestre. Au camp, on ne savait même point que le général en chef était dans le coin d'une vallée, s'acquittant, sans appareil, sans faste, pour obéir à une loi de sa conscience militaire, d'un devoir obscur et sacré.

Le gouverneur appela un clairon : il n'y avait pas de clairon auprès de lui ; il fit signe alors à un tambour appartenant à une des compagnies du 68e, que dirigeait le commandant Achinard, de se mettre auprès de son cheval. Là, le tambour battit le ralliement des tirailleurs. Bientôt un son partit de la vallée en réponse à cette batterie. Le clairon de la compagnie qui s'était aventurée nous avait entendus. Au bout de quelques

instants, les nôtres reviennent le visage animé, les fusils fumants, les cartouchières épuisées. Un soldat raconta au gouverneur qu'il avait failli tomber dans un groupe de Kabyles; une excavation du sol lui avait servi d'abri; il avait entendu les ennemis parler et charger leurs armes au-dessus de sa tête. Un sergent-major, qui avait une belle et martiale figure, offrit au général Randon un *flitta,* c'est-à-dire un long coutelas, qu'il venait de prendre à l'instant. « Je viens, dit-il, de l'arracher à un sauvage qui avait la vie dure; il a fallu deux coups de fusil pour tuer ce gredin-là. »

Quelques heures après cet épisode, le gouverneur était au camp, et nous déjeunions sous la tente. Après le repas, j'allai parcourir du regard les lieux que j'avais entrevus à travers les bruits et la fumée du combat. Un soleil de midi éclairait de son implacable lumière toutes les anfractuosités des montagnes, toutes les profondeurs des vallées, tous les replis du sol, que le mystère et le danger animaient le matin. Le paysage muet semblait avoir subi une funeste métamorphose. Je me rappelai ces salles de fête que leurs hôtes viennent de quitter : l'orchestre a disparu, les danseuses se sont envolées, la solitude a envahi l'espace où couraient les sons des instruments, le

babil des lèvres souriantes, les rêveries légères et les tendres pensées; les lustres seuls sont restés et versent une lumière devenue lugubre sur les banquettes inoccupées que recouvraient les robes de gaze. Toutefois ce site, dépouillé du charme que son premier aspect m'avait offert, me plaisait encore; j'y retrouvais plus d'un souvenir qui, malgré son aride éclat, ne l'avait pas abandonné. Je sentais d'ailleurs que Tisi-Sekka est un de ces lieux à la physionomie changeante comme celle des êtres humains, qu'il ne faut point juger en une heure.

A cette mobilité de tous les sites africains, où les jeux du soleil multiplient les phases les plus diverses, cette région de montagnes joint une mobilité particulière. Pendant les huit jours que j'y ai passés, j'y ai vu se succéder constamment une clarté offensante qui effarouchait les fantômes du cœur, et une lumière voilée qui ramenait la bande des rêves. Quelquefois les nuages s'amoncelaient sur ce plateau et semblaient en déborder comme d'une coupe. Jamais contrée n'a été hantée par de plus romantiques orages; le tonnerre, répété par d'innombrables échos, portait aux oreilles un bruit prolongé et mystérieux comme celui de quelque chute surhumaine d'un dieu précipité du ciel et roulant d'abîme en abîme jusqu'au fond

de la terre. Les éclairs, en déchirant les nuées, découvraient d'incroyables spectacles. Ce chaos de montagnes, un moment caché à notre vue, se remontrait au milieu de la pompe des tempêtes, dans une éclatante horreur; et, la nuit, quand par un ciel transparent la lune se levait sur cet amas de cimes désordonnées qui semblaient s'élancer vers elle, de quelle vie étrange et inconnue on sentait toute cette nature remplie! C'est sous de pareils cieux qu'on ne peut pas s'écrier : « Le monde est vide! » J'ai vu une fois, à minuit, entre des rochers, près d'une fontaine, mon cheval, qui avait senti la présence d'un lion, s'arrêter et me dire par tout le tremblement de son corps : « Il est là. » Ainsi fait notre âme à certaines heures, devant certains aspects; elle aussi suspend tout mouvement, et s'arrête haletante, éperdue. Ne lui dites point : « Il n'est pas là » ; elle vous répondra en aspirant le redoutable souffle de l'existence qu'elle vient de sentir.

Quoique à Tisi-Sekka je me sois complu dans bien des rêveries, je n'ai pas assurément consacré tout le temps que j'ai passé en ce lieu à la vie contemplative. Ainsi le 22 mai fut encore une journée de poudre. Le gouverneur me permit d'accompagner le général Bosquet, qui allait achever la soumission d'une grande tribu, les

Beni-Tisi, et me voilà pénétrant de nouveau dans la gorge où le jour de notre arrivée s'étaient lancés nos tirailleurs. Il s'agissait cette fois d'opérer méthodiquement dans le pays que nos soldats avaient envahi du premier coup. Le général Bosquet avait divisé ses troupes en deux colonnes, qui devaient, après avoir longé deux lignes parallèles de crêtes, se rejoindre à l'extrémité de la vallée, où les Beni-Tisi avaient la plus grande partie de leurs oliviers et de leurs maisons. A l'heure dite et au point désigné, les deux colonnes firent leur jonction. Cette journée m'a montré à quel degré de perfection des officiers intelligents peuvent amener une guerre qu'ils pratiquent depuis longtemps. Nos ennemis, toujours dominés, essayèrent en vain de se défendre. Nos balles les atteignaient de tous les côtés; s'ils essayaient de se porter en avant, leurs *gourbis* brûlaient derrière eux. Les accidents de leur terrain, éclairés par nos tirailleurs, ne leur offraient que des asiles funestes. Soixante Kabyles, embusqués dans un ravin, furent tués par les zouaves du colonel Vinoy. Les troupes étaient sorties du camp à midi; à cinq heures, le mouvement de retraite commença. Les sentiers que nous avions parcourus dans la matinée offraient le soir des traces irrécusables de notre passage. Aussi le lendemain les soumissions

arrivaient au camp, empressées et nombreuses. Les peuples primitifs disent à ceux qui veulent les soumettre : « Montrez-nous qui vous êtes. » Ils se prosternent avec une sorte de sentiment religieux devant la force qui s'est manifestée à eux par des signes certains. Je crois qu'en cela du reste ils ressemblent à la race humaine tout entière. Un Dieu seul peut fonder sa domination en refusant à ceux qui veulent le tenter toute marque visible de sa grandeur. Cette hauteur divine n'est point permise à la puissance terrestre.

Le 30 au matin, j'eus un des plaisirs les plus rares de ce monde, c'est-à-dire un réveil plein de charme. Nous étions arrivés la veille dans un lieu où l'on devait faire séjour; aussi j'avais laissé passer au-dessus de mon sommeil les allègres accents de la diane. Vers sept heures, mon spahi soulève un des pans de ma tente, et je vois, en ouvrant mes yeux au jour, un paysage paré d'un attrait de soudaineté, d'un éclat imprévu, comme la décoration que découvre brusquement le rideau d'un théâtre. Semblable au dormeur éveillé, je me trouve, sans quitter mon lit, sur une scène pleine de mouvement et de lumière : autour de moi, toute la vie du camp, — les cavaliers qui conversent avec leurs chevaux en les étrillant, les fantassins qui s'en vont, le bâton à la main, fureter

partout où l'on peut s'avancer sous la protection des grand'gardes, les officiers qui fument sur le seuil de leur logis, enfin l'activité et les loisirs d'une armée en campagne; à l'horizon, des montagnes qui portent encore les couleurs galantes de l'aurore, qui sont nuancées de rose, de lilas et de vert tendre. Je me rappelle, je ne sais trop pourquoi, Xavier de Maistre, car mon voyage ne ressemble guère au *Voyage autour de ma chambre*; mais j'éprouve une sorte de rêverie béate, et, avec une compassion mêlée d'une joie un peu égoïste, je plains tous ceux qui n'ont pas approché leurs lèvres de la coupe où je bois à longs traits.

Le pays où je suis, qui se nomme, je crois, Bou-Leaf, est rempli de discrets agréments. Il n'a pas la sombre majesté de Tisi-Sekka. Ce n'est pas une salle mystérieuse pour le sabbat des vents, de la foudre et des nuages; c'est une contrée humaine. On y voit çà et là quelques arbres d'une taille gracieuse et d'un feuillage arrondi qui lui donnent une fraîcheur normande, et, tout en retrouvant une lointaine image de la patrie, on peut se dire avec une volupté secrète qu'on est perdu au sein d'une solitude profonde. On sait que l'on n'entendra point parler de tout ce qui donne au cœur des émotions presque douloureuses, et à l'esprit d'indicibles irritations. Dans la vie des

courses au grand air, à travers les régions inconnues, l'intelligence se reprend aux choses simples. On s'entretient de la chasse, des chevaux, du temps que l'on désire ou que l'on redoute : quand par hasard la pensée veut s'élever de terre, elle gagne tout naturellement des régions hautes et sereines, où elle plane sans effort et d'où elle retombe sans douleur.

J'ai fait aux environs de Bou-Leaf une promenade dont je veux dire quelques mots. Il s'agissait d'aller reconnaître la route que nous devions parcourir le lendemain. Vers trois heures, nous montons à cheval et nous nous engageons dans une vallée d'un aspect plus sauvage que notre bivouac, mais où est répandu partout cependant un air de tristesse et de douceur. Une senteur enivrante nous arrive : c'est le parfum d'un bois d'orangers que l'on ne voit pas, et dont pourtant on ne peut nier la présence. Il semble que la nature, dont nous trahissons les secrets, dont nous violons l'asile, s'enfuie en nous jetant son bouquet. Un de mes compagnons me montre des rochers où Gélimer, dit-il, a cherché un refuge, après avoir été battu par les Romains. « C'est du reste, ajoute-t-il, un fait que tous les savants n'admettent pas. » Je sais à peine ce qu'était Gélimer ; je sais seulement que le pays qui est sous mes

yeux serait une merveilleuse retraite pour une irréparable infortune, et qu'il s'accommode on ne peut mieux d'un mélancolique souvenir. Si l'on ne m'avait point parlé de Gélimer, j'aurais songé au roi Lear. C'est bien en de semblables lieux qu'ont dû être versées ces larmes dont Shakespeare a fait des joyaux immortels. On dirait que là un cœur s'est brisé comme un vase d'encens, laissant à tout un paysage le parfun d'une impérissable douleur.

Le 31 mai, nous quittons Bou-Leaf. A l'entrée de la route que nous devions suivre s'élevait une montagne qu'il était impossible de tourner. Depuis vingt-quatre heures, le génie pratiquait un chemin qu'aucun effort humain ne pouvait empêcher d'être âpre, étroit et suspendu sur des abîmes. C'est ce sentier que prend notre armée. Le général Bosquet s'était établi au passage le plus difficile. Debout sur un quartier de rocher, il dirigeait le convoi, dont le défilé dura presque autant que le jour. « Va, Marie, s'écriait le soir un homme du train en s'adressant à sa mule, tu peux dire qu'il y a eu un bon Dieu pour toi aujourd'hui. » Il y a deux noms que portent invariablement toutes les mules, ce sont les noms de Marie et de Jeanne. Les soldats semblent prendre plaisir à prononcer ces mots qui leur rappellent sans doute la terre

natale et les tendresses du village. Le fait est que la Marie dont il est question avait couru de grands dangers : elle avait roulé quelques instants sur le flanc de la montagne: je ne sais quel accident de terrain l'avait retenue et lui avait permis de se relever. Elle avait repris sa marche adroite et patiente avec ce doux regard que j'ai rencontré chez toutes les mules africaines. Je ne vois point pourquoi la Providence ne se serait pas intéressée à cette humble et utile créature. Oui. Marie, je crois qu'il y a un bon Dieu pour toi : si tu te mettais à parler comme l'ânesse de la Bible, tu pourrais le dire suivant l'expression de ton guide, de ton guide qui te doit une profonde reconnaissance : car tu as mieux fait que de porter son bidon et sa gamelle, tu lui as inspiré une parole touchante et une bonne pensée.

Après cette difficile ascension, nous descendons une rampe boisée, qui côtoie des précipices verdoyants d'où s'échappe par instants un murmure de ruisseau. Tout à coup, à travers les arbres, nous sentons une brise singulière qui nous porte une fraîcheur dont nous sommes étonnés et ravis. J'entends à quelques pas de moi une voix qui crie : « C'est la mer ! » et bientôt j'aperçois de grands espaces d'un bleu changeant. La Méditerranée est devant nous. Je ne sais pas si la

France elle-même, s'offrant à moi tout à coup, m'aurait plus charmé que cette apparition. La mer est, comme le ciel, une patrie universelle où toutes les âmes aspirent des souffles qu'elles connaissent, où toutes les rêveries retrouvent des chemins qu'elles ont parcourus. Puis, au sortir des montagnes kabyles, cette région aimée des poètes semble nous rendre la grâce attique; elle nous rappelle mille tendres souvenirs, elle nous dit mille noms chéris. Notre bivouac est près de la plage; il s'appelle *Sidi-Rhean,* ce qui veut dire, je crois, « le seigneur des myrtes ». Ainsi s'appelait un marabout qui a son tombeau entre les montagnes et les vagues. Ce lieu est peuplé de myrtes, en effet, qui se mêlent à des lauriers-roses, à des orangers et à des grenadiers. Des eaux vives sillonnent cette terre ombragée. Quoique la nuit soit encore loin de nous, le ciel est voilé. Le paysage me semble gagner à la lumière attendrie où se noient tous ses contours; il a quelque chose en même temps de païen et de mystique. Presque toujours les lieux évoquent pour moi un souvenir humain. C'est à Fénelon que me fait songer cette belle et rêveuse campagne. — Ainsi se confondent les grâces de deux mondes dans les pages où ce divin esprit a laissé sa plus vive empreinte. Je croyais avoir trouvé à

Sidi-Rhean le pays que tous les voyageurs attendent, et attendent en vain bien souvent, pour dire : « Voilà ce que je cherchais! » Mais je devais voir l'Oued-Agrioun.

L'Oued-Agrioun est une sorte de fleuve qui se jette dans la Méditerranée. C'est sur ses rives que nous allons camper au sortir de Sidi-Rhean. On peut dire que notre nouveau bivouac nous offre tout ce que peuvent souhaiter les yeux. D'un côté la mer nous apparaît entre deux collines, de l'autre s'étend devant nous une vallée qui est une véritable Tempé. C'est bien un de ces paysages qu'évoquait Poussin dans les grandioses rêveries de son pinceau. A travers des prairies d'un vert sombre coule une onde que bordent des touffes de lauriers-roses, et qu'ombragent çà et là quelques bouquets d'arbres à l'opaque feuillée. Le sol présente partout des effets semblables à ceux que l'art produit à grand'peine dans nos parcs. Des rochers couverts d'une végétation épaisse forment des grottes où l'imagination place des scènes tendres et merveilleuses. Des orangers, des citronniers et des myrtes composent des bosquets où l'Albane pourrait loger tous ses Amours. De distance en distance, des chênes déploient la pompe de leur grande taille et de leur opulente chevelure. Parfois quelques trembles, qui res-

semblent à d'ascétiques rêveurs égarés dans des régions voluptueuses, élèvent au-dessus des plantes odorantes leur front pâle et élancé. Le regard va se perdre à l'horizon sur une chaîne de hauteurs boisées qui ont une douceur de colline et une majesté de montagne. Je ne sais pas comment est la véritable Grèce, mais ce pays-là est à coup sûr la Grèce de nos esprits, la Grèce des poètes. De pareils lieux inspirent, suivant moi, comme toutes les apparitions, dans notre vie, de la félicité humaine, une sorte de tristesse qui est bien loin d'être amère toutefois. S'ils ne ressemblent pas à la couche des déesses antiques, s'ils ne rendent pas immortel celui qui les a aimés, — qu'ils ont aimé, on pourrait presque le dire, tant ils exhalent de vivante tendresse, — ils lui permettent du moins de laisser à sa tombe cette épitaphe où les regrets terrestres ont trouvé la plus touchante de leurs expressions : « Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie. »

C'est au camp de l'Oued-Agrioun que nous rejoignirent deux visiteurs qui furent les bienvenus : le prieur de la Trappe, le révérend père Régis, et le peintre ordinaire de l'armée française, Horace Vernet. Le moine et l'artiste arrivaient de compagnie, couchant sous la même tente, ayant une mule et un cheval à deux. Je

vis avec plaisir ces hôtes nouveaux de notre bivouac. Le père Régis me rappelait ce couvent de Staouéli que j'ai voulu visiter aux premiers jours de mon arrivée en Afrique, ce mystérieux réservoir de pieuses tristesses dont je désirais sonder les profondeurs. Horace Vernet évoquait pour moi un ordre de souvenirs bien différents, mais qui me remuaient aussi : je songeais, en le voyant, qu'à cette heure même où nous cheminions dans la Kabylie, Paris goûtait ses jouissances intellectuelles de tous les ans, regardait, jugeait, louait, blâmait et oubliait les pensées humaines, devenues dessin et couleur, que lui offraient des artistes tremblants. Puis, qu'il vienne de Paris ou de Pékin, Horace Vernet est un hôte que je serai toujours heureux d'accueillir, surtout sous la tente, où depuis longtemps sa place est marquée. Lui aussi, il a fait de la peinture sacrée, car le souffle du drapeau a passé devant sa face. S'il n'a pas été soulevé du sol par la prière, il a été enlevé de terre plus d'une fois par la trompette et par le tambour. Il a peint des batteries prises, des villes forcées, des tirailleurs sabrés. Il a saisi la furie française et l'a jetée sur la toile. Ses tableaux attestent que de notre temps il existe, comme au temps de nos devanciers, une espèce de soldats leste, hardie, résolue, qui accomplit en se jouant les

plus austères devoirs du patriotisme et de l'honneur.

Vernet arriva au moment où s'opérait un mouvement qui fut pour chacun de nous une vraie fête : la jonction des deux corps d'armée qui s'étaient séparés aux débuts de l'expédition. Un soir, nous apprenons que le général Mac-Mahon est campé à quelques lieues de nous. Le gouverneur fait tirer un coup de canon, et nous entendons, à travers les montagnes, un canon ami qui nous répond. Le lendemain, c'était le 4 juin, le camp de Sétif était reformé sur l'Oued-Agrioun. Les troupes du général Mac-Mahon avaient, comme les nôtres, triomphé de tous les obstacles qu'elles avaient rencontrés ; elles avaient eu de vifs engagements et de pénibles marches. Officiers et soldats disaient qu'ils n'avaient jamais parcouru sentiers plus âpres, plus étroits, plus brisés par toutes les natures d'accidents. On peut s'imaginer l'effet que produisaient l'Oued-Agrioun et ses rives parfumées sur des gens qui sortaient de ce labyrinthe insensé de montagnes. Pendant quelques heures, ce ne fut au camp que réjouissances. Chaque soldat de notre colonne cherchait dans la colonne qui arrivait un hôte qu'il festoyait de son mieux. Un ravitaillement récent avait permis aux cantines de se garnir. Aussi aurait-on pu craindre

un moment que Bacchus ne se déchaînât dans ce beau paysage arcadien ; mais nous étions heureusement dans une nature en état de siège. La discipline, qui ne perd jamais ses droits là où nos soldats sont rassemblés, fit régner l'ordre sous l'ombrage des myrtes et des lauriers-roses. Le soir, après la retraite, aucun écho ne répétait les accents d'une voix avinée.

Le 5 juin, le gouverneur voulut que ce camp, où se trouvait réunie l'armée expéditionnaire, fût le théâtre d'une solennité qui devait terminer une partie de la campagne. Il fit venir devant sa tente les chefs de toutes les tribus des Babors ; là, après leur avoir adressé des paroles dignes, énergiques et simples, il leur donna le burnous d'investiture. Cette cérémonie eut un caractère d'une incontestable grandeur. Je ne suis certes pas porté à m'exagérer l'éclat des fêtes ; je crois que les hommes, lorsqu'ils veulent, par des cérémonies extérieures, glorifier eux-mêmes leurs œuvres, les fins humaines de leur vie, se trouvent réduits d'ordinaire à une visible impuissance, qui est le châtiment de leur orgueil ; mais cette fois maintes circonstances se réunissaient pour empêcher cet effet habituel de se produire. Un pays d'un aspect nouveau et d'une beauté incomparable, un ciel lumineux et doux, des hommes aux poses et aux

costumes exempts de toute apparence vulgaire, voilà ce qu'offrait le camp de l'Oued-Agrioun. Les chefs kabyles formaient un grand cercle autour du gouverneur, entre deux haies de soldats sous les armes. Chacun d'eux était appelé tour à tour et recevait le burnous, double signe de son autorité et de sa soumission. Il jurait fidélité à la France, puis retournait à sa place, paré de son manteau écarlate, avec cette dignité des sauvages que rien n'embarrasse, rien n'étonne, qui prennent tous les accidents de leur existence comme nous prenons les caprices du sommeil. Ces gens-là, je le veux bien, sont inférieurs aux habitants des villes ; mais on ne peut nier qu'ils ne participent à cette splendeur mystérieuse que Dieu donne aux arbres, aux plantes, à tout ce qui vit sous le regard du ciel.

Le 5 juin était un dimanche. Quand l'investiture fut terminée, le gouverneur, après avoir congédié les Arabes, se dirigea vers un endroit du camp où l'on avait élevé un autel. On célébra le sacrifice de la messe. Le père Régis officiait. Il avait placé derrière le tabernacle une croix dont toutes les imaginations furent frappées. C'étaient deux branches d'arbre à peine dépouillées de leurs feuilles, et noueuses, tordues, sauvages. Cette croix rappelait la Trappe, ses agrestes solitudes et

son âpre piété. Il y avait, dans ce bois étrangement contourné qui se détachait sur un ciel d'un bleu ardent, une sorte de violence mystique comme celle d'une âme qui se tord dans le brasier de la prière. Je ne suis pas très partisan des messes en plein air, d'abord parce que cela me fait involontairement penser à de fades descriptions dont mon enfance a été ennuyée, puis parce que j'ai en horreur cette opinion philosophique, que la nature est le seul temple qui convienne à l'Être suprême. Jamais la religion ne murmure à mes oreilles de plus frémissantes paroles que sous la voûte des églises ; le souffle divin, quand il s'enferme dans une habitation terrestre, y produit une atmosphère où les âmes se sentent soulevées. Toutefois j'assistai avec joie à la messe du père Régis ; j'étais heureux que la prière eût sa place dans une journée qui, sans elle, n'aurait été consacrée qu'à la gloire humaine : car « la gloire humaine, dit un saint livre, est toujours accompagnée de tristesse ».

Au sortir de l'Oued-Agrioun, nous allâmes passer huit jours dans un lieu qu'on appelle Ziama. C'est une région montagneuse qui s'étend au bord de la mer. Dans la partie la plus voisine de la grève, on retrouve les ruines fort apparentes d'une ville romaine. Si l'un des groupes de mai-

sons que nous répandons à travers l'Afrique venait à être détruit maintenant par quelque action violente soit de la nature, soit des hommes, il n'en resterait dans bien peu d'années que d'informes décombres, des tuiles, du bois, des plâtres; le souffle d'un seul siècle suffirait pour balayer cette poussière. Les Romains semblaient songer à autre chose qu'à se construire des abris. Comme toutes les nations antiques, ils voulaient laisser après eux, sur cette terre, l'unique domaine de leur vie, des fantômes de pierre et de marbre. La cité dont j'ai visité les débris était assurément une ville bien obscure, où ne vivaient que des Romains ignorés de Rome; eh bien! son existence est attestée par des portiques qui ont de la grâce et de la majesté. La nature en a pour longtemps encore avant de dévorer ces ruines avec lesquelles aujourd'hui elle semble prendre plaisir à se jouer. Des liserons s'enroulent autour de sombres arcades, et de pâles bluets se serrent contre des colonnes brisées. Je me suis arrêté près d'un sépulcre rempli d'une eau où des oiseaux se désaltéraient. J'ai retrouvé sur cette tombe des sculptures qui continuent, malgré les altérations qu'elles ont subies, à rendre la pensée qu'on leur a confiée autrefois : elles représentent un lit nuptial que la mort a rendu solitaire. D'un côté de cette couche

est un groupe de pleureuses, de l'autre une figure qui doit être celle d'un funèbre génie tenant un flambeau renversé. Pendant une bien longue suite d'années, ce langage séculaire d'une joie et d'une douleur d'un jour n'a été recueilli par personne. Je crois que les Kabyles ont peu de souci des ruines; toutefois ils ne les persécutent point : comme les liserons, ils se suspendent à leurs faîtes. J'ai vu accroupis sur une sorte d'aqueduc des pâtres long-vêtus qui tantôt abaissaient les yeux vers leurs troupeaux, tantôt dirigeaient devant eux à travers l'espace leur regard aux muettes et insondables profondeurs.

Le ciel, qui, au camp de l'Oued-Agrioun, avait un moment revêtu sa plus éclatante parure, se couvrit à Ziama d'une effroyable obscurité, et une de ces pluies africaines dont j'ai parlé déjà nous emprisonna dans nos tentes. Je me rappelle sans déplaisir ces instants de captivité. Tandis que les eaux du ciel martelaient la toile qui me servait d'abri, je m'abandonnais à ces complets loisirs, malheureusement trop rares dans notre vie, où se trouvent réunis tous les repos. Je vis presque avec chagrin la renaissance du beau temps; je me trouvais bien dans ma tombe; j'aurais dit volontiers avec un personnage de Shakespeare : « Par pitié, ne m'étendez pas de nouveau sur la roue de la vie. »

Pourtant notre départ de Ziama fut marqué, pour moi, par un spectacle d'une vive et originale beauté : ce fut un lever du soleil au bord de la mer, dans les plus étranges conditions. Tandis que la nature de droite était toute chrétienne, celle de gauche était toute païenne. A droite, ce sont des montagnes ascétiques, des profils de granit effilés, des élévations solitaires qui semblent attendre des demeures d'anachorète. Au-dessus d'une de ces hauteurs s'élevait en ligne directe, d'une correction inflexible, une étoile isolée qui rappelait l'hostie soulevée par un miracle au-dessus du calice. A gauche, c'est la Méditerranée qui regarde l'aurore de l'ancien monde, prête à jeter son sourire aux humains. On sent que l'aimable déesse est à demi sortie de la couche où dort son vieil époux. Comme des draperies qu'elle n'a pas fixées encore sur ses membres charmants, des voiles teints de rose, de safran et de pourpre, flottent à l'horizon. Tout à fait au-dessus des flots, dans une région qu'envahit déjà la lumière, tremblent des étoiles prêtes à s'évanouir, qui ressemblent à des danseuses surprises dans une salle de fête par la clarté du jour. D'un côté je lis l'Évangile, et de l'autre je lis Homère.

Du reste, l'Afrique nous offre les beautés de toutes les contrées et de tous les livres. Ainsi, le

11 juin, nous traversons une forêt où auraient pu se perdre Chactas et Atala. J'aperçois ces lianes mystérieuses qui éveillent, en se pendant aux rameaux vigoureux des chênes dont elles semblent aspirer la vie, des idées d'impérieuses et sensuelles amours. Nous pénétrons dans un vrai chaos de verdure. Tout à coup le sol se rétrécit sous nos pieds; peu à peu il devient un sentier qui, d'un côté, est dominé par des rochers couverts d'une inextricable végétation, et qui, de l'autre, domine un ravin où les eaux d'un torrent coulent entre des troncs d'arbres et des bruyères.

C'est à travers ces aspects changeants que nous arrivons aux lieux où l'expédition doit finir, dans le pays des deux tribus qui ne sont point venues se soumettre encore, les Beni-Affeur et les Beni-Zdeur. Nous avions rêvé dans ces contrées des combats que nous ne trouvons point. La décision de notre marche, la promptitude de nos succès, ont jeté le découragement chez les Kabyles. Beni-Affeur et Beni-Zdeur accourent à notre camp; tous ont compris qu'il n'y avait pas à lutter contre des gens qui tombaient sur eux des sommets mêmes de leurs montagnes. On reçoit leurs moutons, leurs bœufs, leurs poules, et on leur accorde l'*aman*; mais on veut que leur pays conserve une trace ineffaçable de notre passage. Sur un ordre du gou-

verneur, nos bataillons quittent le fusil, prennent la pioche et entreprennent avec un incroyable élan une œuvre immense, qui est accomplie en quelques jours. A travers une véritable confusion de bois, de rochers et de montagnes, ils pratiquent une route où des voitures pourraient s'engager. Je n'oublierai jamais ce qu'ont été nos soldats dans cette tâche, qui exigeait d'eux la plus difficile espèce de dévouement. Je ne veux insulter à aucun temps, à aucune pensée, à aucun homme, car je désire qu'on respire dans ces pages une seule passion; mais je n'ai pu m'empêcher pourtant, à l'aspect de ces travailleurs, de songer aux travailleurs d'une si différente espèce que j'ai vus à une époque récente. Ce travail qui mérite vraiment d'être glorifié, ce travail que depuis bien longtemps la religion elle-même a élevé à la dignité de la prière, je l'avais enfin sous les yeux : il m'apparaissait avec ses purifiantes ardeurs, avec son courage sacré, avec sa patience bénie.

Le jour où la route qui relie maintenant Constantine à Djigelli fut praticable, le gouverneur voulut juger par lui-même de cette voie presque en même temps ébauchée et finie. Zouaves, chasseurs à pied, soldats de tous les régiments, se tenaient sur son passage, la pioche à la main, la tête découverte, offrant avec insouciance au soleil

leurs fronts où ruisselait la sueur. Sur cette longue ligne où résonnait l'accent du clairon, on rencontrait un même entrain, une même gaieté, un même sourire. Pas un visage où ne fût empreinte une joyeuse résignation. Il y avait dans cette singulière revue d'une armée victorieuse du sol, tenant à ses pieds, sous les instruments de son travail, son ennemi dompté et transfiguré, un entraînement qu'il était impossible de ne pas subir. A l'entrée d'un pont élégant et hardi qui faisait passer la route au-dessus d'un torrent, le gouverneur tendit tout à coup la main aux deux officiers du génie qui avaient eu dans ces travaux la plus grande part. Toute une chaîne humaine sentit l'émotion électrique de ce mouvement.

Quelques jours après cet épisode, nous nous embarquions à Djigelli. Le 1er juillet, nous entrions dans le port d'Alger. Heureusement nous n'avons pas dit de longs adieux aux bois, aux rochers, aux montagnes, au sommeil de la tente, au réveil des clairons, à la recherche des coups de fusil. Quand on a connu la vie de l'expédition, c'est avec une étrange tristesse qu'on la quitte. On se demande comment on pourra remplacer tant de biens dont on aurait cru la réunion impossible : — une activité sans inquiétude, une oisiveté sans remords, des élans passionnés, des espérances

placides, de pieux souvenirs et de philosophiques oublis. On rentre avec angoisse dans un monde qu'on n'était pas sûr de n'avoir point abandonné pour toujours. N'exagérons rien cependant, car si la vérité doit être quelque part, c'est ici. Il y a des jouissances qu'au sortir de toute campagne on retrouve avec une profonde émotion. La tente ne fait pas oublier le foyer, la nature ne fait pas oublier la patrie, et tous les cœurs où se glisse encore, suivant l'expression d'un grand poète, *le seul rayon dont s'illumine la vie,* savent ce que ne fait pas oublier le danger.





LES SOLITUDES

DE SIDI-PONTRAILLES

I

Pourquoi ne le dirais-je pas après tout, puisque c'est le fond de ma pensée? Je ne crois point que la chevalerie soit morte. *Don Quichotte* assurément ne l'a pas tuée. Le glorieux soldat qui a écrit ce livre immortel serait mort de douleur, si le fils de sa généreuse ironie eût commis une semblable action. Cervantes a tout simplement dépeint, avec une altière et moqueuse tristesse, la révolution qui de son temps commençait à s'accomplir. Il est bien certain que la chevalerie a eu à souffrir une passion, qui n'est point terminée, de la part de ces éternels bourreaux qu'une loi mystérieuse suscite ici-bas à toute chose et à tout être empreints d'un caractère divin. Ces impitoya-

bles hôteliers, ces exécrables maritornes, ces muletiers de malheur qui ont conduit, sous une grêle de coups et de lardons, le héros de la Manche au tombeau, n'ont ni expié ni reconnu leur crime. Bien loin de là : ils ont maintes fois dirigé contre d'autres victimes leur infatigable persécution ; mais, malgré leur triomphe apparent, l'ennemi qu'ils poursuivent leur échappe. L'objet de leur haine ne peut pas être anéanti. Ce n'est pas un homme, c'est un sentiment qui vivra tant que Dieu n'aura pas dépouillé du plus précieux de ses éléments la mystérieuse matière dont il nous pétrit.

« Ah ! vous croyez, dit un soir Mme de Bresmes, qu'il n'y a plus de chevaliers à présent ? Eh bien ! il y en a : j'en connais. Oui, moi qui vous parle, j'en ai vu. »

Et tout à coup elle s'interrompit ; sans songer à ceux qui l'entouraient, elle laissa tomber la discussion qu'elle soutenait depuis quelques instants : bulle de savon colorée de son aimable souffle, qui s'évanouit en touchant la terre. Elle se mit à songer à Sidi-Pontrailles.

Vous voyez que j'entre en plein dans mon sujet. Je dirai tout à l'heure, pour ceux qui connaissent à peine l'Afrique, ce qu'est Sidi-Pontrailles. Je vais dire tout de suite, pour ceux qui n'ont jamais connu Paris, ce qu'est Mme de Bresmes.

Anne de Bresmes est la fille de ce vieux marquis de Bresmes qui se faisait pardonner une fortune comme celle de Fouquet par un incomparable cœur et un esprit comme celui d'Hamilton. M. de Bresmes mourut en 1830. Il avait été mortellement atteint par le malheur d'un roi dont il était l'ami. Anne, qui était alors un enfant, fut élevée par sa tante, la princesse de Cerney.

Je ne voudrais point médire de la princesse de Cerney ; elle est morte récemment comme une sainte, on me l'a affirmé, et je le crois. Seulement je ne puis pas m'empêcher de remarquer qu'à l'opposé de la plupart des élus, elle est arrivée par les plus riantes voies au paradis. Elle avait reçu en partage une merveilleuse beauté, qu'elle avait administrée, c'est bien le mot, comme les gens qui recueillent des éloges ici-bas administrent leur fortune, avec une prudente libéralité. Elle traitait les grandes passions comme les courants d'air ; elle prétendait qu'on ne pouvait mettre trop de soin à s'en garantir. Ce qu'elle protégeait, ce qu'elle recherchait, c'était un amour sociable, modéré, enclin à l'enjouement, ami de la paix, qui, semblable à l'ombre de Ninus, dans la *Sémiramis* de Voltaire, entre et disparaît sans inspirer de terreur à personne. Jusqu'à son dernier jour, on l'avait vue entourée d'une troupe disciplinée

d'adorateurs qui échangeaient entre eux les plus bienveillants sourires. On a dit bien souvent de sa maison : « C'est le dernier salon où l'on cause encore » ; mot que, pour ma part, j'ai entendu appliquer déjà, tantôt à un salon, tantôt à un autre. Le fait est qu'on trouvait chez elle tous les soirs cette conversation destinée à vivre aussi longtemps que le monde, cet invariable, ce traditionnel menuet qu'exécutent entre eux certain nombre d'esprits persuadés, pour leur bonheur, qu'à chaque instant ils inventent des figures imprévues.

Vous comprenez, n'est-ce pas, l'atmosphère où Anne grandit et se développa ? Anne était faite pour vivre dans cette région, comme Mignon pour respirer l'air de l'Allemagne. Puisque j'ai nommé cette adorable création de Gœthe, je dirai que Mlle de Bresmes lui ressemblait. Elle avait des formes délicates et grêles ; son abondante chevelure, aux ondes noires baignées de lumineux reflets, avait l'air d'être trop pesante pour sa petite taille. Ses grands yeux sombres, aux teintes azurées, faisaient rêver des pays ardents. Son âme était bien celle qu'annonçait sa gracieuse enveloppe. Il y avait, dans ce joli corps, une vie passionnée qui pendant longtemps s'était révélée à chaque heure ; mais, grâce aux leçons, aux con-

seils, à la continuelle direction de sa tante, Anne, il y a quelques années, avait fini par se cacher sous un masque plus épais que celui des dames de Venise, et ce masque s'était tellement collé à ses traits qu'elle-même le prenait pour son visage. Les plus mondains entre les mondains en étaient venus à lui reprocher la rayonnante et glaciale indifférence qu'exprimait constamment son sourire. On ne lui connaissait ni une affection, ni un enthousiasme. Elle prenait part à toute chose pourtant, mais dans une mesure que d'avance on aurait pu déterminer. On prétendait que, formée par Mme de Cerney, elle exagérait la manière du maître, et cependant elle était recherchée, fêtée, adulée, car elle était en définitive destinée à devenir une providence pour tous les oisifs des salons. Depuis qu'elle avait épousé son cousin, le comte Gérard de Bresmes, elle avait ouvert une de ces maisons dont peu à peu le monde s'empare, et qu'il finit par regarder comme une partie inaliénable de son domaine.

Ce n'était pas le comte de Bresmes, à coup sûr, qui eût pu tirer sa femme de la véritable léthargie où elle était plongée. Gérard était un de ces hommes dont nous connaissons tous un si grand nombre, que le plus fugitif rayon d'enthousiasme n'a jamais animés. Les mots de foi, de dévoue-

ment, de sacrifice, lui semblaient appartenir à une langue poétique morte depuis longues années, qu'on apprenait comme le latin et le grec, avec la certitude de ne jamais en user. Scipion de Bresmes, son père, avait été un intrépide Vendéen, émule des Bonchamp et des Charette : Gérard avait fait représenter à Mme la duchesse de Berry, lorsqu'elle était venue en Vendée, combien une insurrection royaliste était une chose insensée. Il se prétendait cependant attaché à la cause qu'avaient défendue tous les siens; mais cette cause, disait-il, on ne pouvait honorablement et utilement la servir qu'en s'abstenant de prendre part à tout gouvernement révolutionnaire; aussi restait-il dans la plus consciencieuse et la plus complète oisiveté. Toutefois il se mêlait à la politique des salons et des clubs; entre deux parties de whist, il prononçait des axiomes, car il était écouté d'habitude avec attention et bienveillance. Personne ne représentait mieux que lui l'élégante vulgarité; ce qu'il était en politique, il l'était partout. La religion ne lui avait point fait comprendre la prière, les femmes ne lui avaient rien fait deviner de l'amour; il avait, sur ce dernier point, une manière d'être que j'ai rencontrée assez souvent; il se dédoublait. Ainsi cette vieille lady Bagot, qui emportera dans l'autre monde

les commérages de toutes les chancelleries européennes entassés depuis trente ans dans sa mémoire, c'était son esprit; cette Pepita, maintenant en Russie, qui un soir dans un souper exécuta une danse aérienne sur des bouteilles qu'elle venait de vider, c'était son cœur.

Quant à sa femme, il n'avait jamais éprouvé pour elle qu'un sentiment de froide estime : il se le reprochait, disait-il; elle se serait bien gardée de le lui reprocher. Tous deux avaient reconnu, dès les premiers jours de leur mariage, que Dieu évidemment ne les avait point créés l'un pour l'autre. Ils ne s'inspiraient aucune aversion, mais ressentaient la plus profonde, la plus incurable indifférence. Il y avait entre eux cette invisible séparation qui s'établit entre certains époux sans violence, sans douleur, sans un échange de paroles blessantes, même amères. Ils ne s'étaient pas aimés, voilà tout, et l'avaient compris sans se le dire.

Ils vivaient ainsi quand arriva l'événement, fort peu important en apparence, qui devait changer Mme de Bresmes pour toujours peut-être dans son cœur, et pour quelque temps, à coup sûr, dans sa vie. Un vieux baron de Bresmes, très connu dans une assez mauvaise compagnie, s'avisa de mourir en laissant à Gérard, son neveu, un héritage

grevé de rentes destinées à l'entretien des roses dont il avait couronné ses cheveux blancs. Ce baron de Bresmes, qui était un spéculateur, avait acquis, je ne sais trop comment, de vastes possessions en Algérie. Une après-midi, il y a de cela seulement deux années, Gérard entra chez sa femme qui jouait en ce moment une mélodie de Chopin. « Si vous voulez, lui dit-il, nous irons cette année faire un voyage en Algérie. Je ne crois pas assurément que ce soit un pays bien curieux, la domination française a dû y faire disparaître déjà toute originalité de mœurs; mais nous y avons quelques intérêts, et cela nous fera sortir un peu de la routine des touristes.

— Nous irons, répondit-elle, où vous voudrez. Je n'aime ni ne hais d'avance aucun pays. »

Et ses doigts se remirent à errer sur le piano, tandis que le comte de Bresmes saisissait d'une main distraite un journal; puis elle s'interrompit, et, dirigeant vers son mari le plus nonchalant des regards :

« Mais n'avez-vous pas là, fit-elle, un parent?

— Certainement; nous avons dans je ne sais quel régiment de cavalerie notre cousin Guillaume de Pontrailles, qui s'est engagé il y a une dizaine d'années. J'ai récemment entendu parler de lui je

ne sais trop par qui. On m'a assuré qu'il s'était distingué dans la guerre aux bœufs et aux moutons qui se fait par là. »

Et tout fut dit entre les deux époux sur l'Afrique et sur Pontrailles.

II

Ceci n'est ni un conte, ni un roman, un de ces romans du moins que font les hommes, car c'est un de ces romans que fait Dieu. Ce sont ceux-là tout simplement que je tâche d'écrire. Aussi ai-je toujours peur de les gâter par tout ce qui ressemblerait à de l'art, de l'invention, des effets combinés, des contrastes préparés. Il faut pourtant que maintenant on se transporte dans une région qui ne ressemble guère à celle où cette histoire a commencé : c'est sur les cimes de l'Atlas que Mme de Bresmes devait aimer.

Je ne sais pas si l'Atlas porte toujours le monde : il s'est accompli tant de révolutions ! mais c'est à coup sûr une merveilleuse chaîne de montagnes. Quelques-uns de ses sommets font resplendir, dans le ciel éblouissant de l'Afrique, une neige sans tache comme la virginale couronne de la Yung-Frau. Ses flancs ont des teintes charmantes,

rouges, orangées, lilas, toutes les teintes des soleils couchants. Ils sont entr'ouverts par des vallées où des bois d'oliviers et de lièges déploient leur métallique verdure. Toutes ces beautés sont animées par une âme plus orgueilleuse et plus sauvage que celle des Pyrénées et des Alpes. Les voyageurs n'ont pas joué encore avec la mystérieuse grandeur du Jurjura.

A trente lieues d'Alger, à peu près en face de cette montagne où il faudra qu'un de ces printemps nous fassions tonner une bonne fois nos obusiers, il y a un vieux *bordj* qui date des beaux jours du Turc. C'est une sorte de château fort composé de quatre grands murs crénelés et bordés de terrasses. A l'extrémité d'un de ces murs s'élève, dans un singulier isolement, un marabout dont le faîte sert presque toujours de perchoir à une cigogne. Ce mélancolique édifice est construit sur une hauteur qui domine une profonde vallée ensanglantée déjà par maints combats et conduisant à des pays inconnus encore, où restera plus d'un d'entre nous. On a de là une de ces vues chères à certains esprits, parce qu'elles éveillent en eux des idées d'aventures et de dangers. Aussi était-ce le séjour favori de Sidi-Pontrailles : car le héros de cette histoire avait reçu, lui aussi, ce surnom dont l'Espagne a fait le plus glorieux de

ses noms chevaleresques. Il avait été appelé *Sidi* comme Rodrigue. C'était un de ces officiers français que les Arabes révèrent presque à l'égal de leurs chérifs. Pontrailles était célèbre dans tout le pays kabyle par sa justice. Le fait est que c'était un grand justicier à la façon de quelques seigneurs du moyen âge. Sa parole était, disait-on, l'éclair de son sabre. Les Arabes ont le culte de la justice prompte et porte-glaive; les peuples de l'Orient seront toujours ces peuples que Dieu, quand il les gouvernait lui-même, menait avec des anges exterminateurs. Les gens dont Pontrailles avait brûlé les *gourbis,* coupé les oliviers, pris les moutons, avaient pour lui une déférence presque sympathique. Ils lui auraient même pardonné d'abattre de temps en temps une de leurs têtes. Peut-être était-ce, du reste, ce qu'il faisait; mais ce sont des secrets d'administration dont il est inutile de s'occuper; chacun remplit de son mieux la tâche qui lui est confiée. Ce qui est certain, c'est que Pontrailles était un chef vénéré et redouté.

Si d'après cela on allait se le figurer sous des traits d'une majesté épique, marchant dans la vie d'un pas solennel entre le silence et l'austérité, on se tromperait bien complètement. Pontrailles s'était engagé dans les hussards, et il était de-

meuré un hussard parfait. Si la sabretache ne pendait plus à ses talons, elle était restée dans son cœur. Quiconque a porté la sabretache comprendra ce que je veux dire. Loin de prétendre à la dignité arabe, il était, dans son spencer de spahi, comme Lasalle et Montbrun, dans leurs dolmans, une saisissante image de l'audace, de la pétulance et de la légèreté françaises. Pontrailles, dans son *bordj*, c'était l'alouette gauloise ayant suspendu son nid à une des cimes de l'Atlas. Maintenant cela veut-il dire qu'il fût étranger à toute méditation de l'esprit, à tout attendrissement du cœur? Non, assurément; il le prouvera bientôt.

Il avait un de ces caractères qui sont la grâce et l'originalité de notre nation. Il croyait à cette gaieté qui ne chasse du regard ni le feu de l'héroïsme, ni même les nuages de la rêverie; il tendait sa coupe à cette Hébé qui n'a tué ni le goût de la gloire chez les compagnons de François Ier et de Henri IV, ni l'intelligence de l'amour chez La Fontaine et chez Marot.

Au moment où commence ce récit, il y avait déjà près de deux années que le capitaine Pontrailles vivait dans son *bordj* avec une cinquantaine de spahis et ces cavaliers dès *goums* dont le nombre s'accroît et diminue suivant les vicissi-

tudes des guerres. Dans tout cet espace de temps, il n'avait été en contact avec la civilisation européenne que par quelques rares visites à Alger. Malgré la joyeuse résignation qui faisait le fond de son humeur, il était donc, le matin du jour qui devait donner un tour nouveau à toute sa vie, dans une disposition assez mélancolique. Il fumait une longue pipe sur la terrasse à l'entrée du marabout, assis sur un vieux canon où les armes d'Espagne à moitié effacées rappelaient les luttes des Turcs et de Charles-Quint. Tout à coup il aperçut du côté opposé au pays kabyle, à l'entrée du Tell, un groupe où il crut distinguer deux costumes d'un aspect insolite dans le Jurjura. Il lui sembla qu'il voyait une amazone et un cavalier qui n'avait rien ni du guerrier arabe, ni du soldat français. En quelques instants, il était descendu dans son écurie, s'était jeté sur celui de ses chevaux qu'il aimait le mieux, un alezan doré marqué au front du signe qui porte bonheur, et avait abordé au galop les hôtes inattendus de ces montagnes. L'amazone et le cavalier que Pontrailles avait aperçus, c'étaient le comte et la comtesse de Bresmes.

Les touristes ont vraiment bien tort de ne pas affluer en Afrique, car ils reçoivent dans ce beau pays une hospitalité qu'on ne trouve nulle part

ailleurs. L'Algérie est tellement habituée à être délaissée et méconnue, à se voir préférer cette Italie que les Anglais ont imprégnée de leur spleen, cette Suisse froide et indigeste comme ses fromages, qu'elle accueille ses rares visiteurs avec une reconnaissance passionnée. On avait mis au service de M. et de Mme de Bresmes des tentes, des mulets, des cantines et une bonne escorte composée de cavaliers intelligents montés sur de vigoureux chevaux. Malgré ces excellentes conditions de voyage, Gérard regrettait un peu de s'être jeté dans de lointaines excursions, et il trouvait fort mal situé le *bordj* de son cousin Pontrailles.

« Certes, disait-il à sa femme, s'il en était encore temps, je n'irais point faire à mon cher parent une visite qui nous a déjà forcés à passer trois nuits sous la tente dans une insupportable lutte contre toute sorte d'odieux insectes. Rien de ce que j'ai vu de l'Afrique ne me séduit jusqu'à présent. On n'y dort pas, on y mange incommodément, on y est tantôt mordu par le soleil, tantôt étouffé par le vent, et tantôt noyé par la pluie. Au prix de tout cela, qu'achète-t-on? La vue de grandes plaines qui ressemblent aux Landes, et de montagnes qui ne valent ni les Pyrénées ni les Alpes. Ne pensez-vous point comme moi? »

Anne ne pensait pas tout à fait ainsi. Il lui

semblait depuis un mois que les pensées se renouvelaient dans son cerveau, le sang dans ses veines. Mignon avait touché le sol où fleurit l'oranger, la Belle au bois dormant se réveillait. Mme de Bresmes comprenait ce qui échappait à son mari, cette beauté de l'Afrique qui ne réside point ici ni là, mais partout, qui est un secret de la couleur, un arcane de la lumière, comme le charme des tableaux immortels. Puis elle jouissait d'un don que Dieu ne permet pas à tous d'apprécier, de la vie. Elle sentait son âme, tenue en captivité si longtemps, entrer en relation avec ces puissances du ciel, avec ces énergies de la nature que tant de mondains sont destinés à ne connaître qu'à l'heure où leurs yeux se fermeront pour toujours à la clarté des lustres. Cependant elle avait encore un pied dans la région où elle avait vécu. Cette poussière que le monde entasse dans le cœur se soulevait souvent en elle et étouffait un élan prêt à faire monter des larmes d'enthousiasme dans ses yeux.

Il n'y a pour mettre fin aux enchantements funestes qu'un seul pouvoir après tout. Ce sont toujours les princes amoureux qui arrachent les princesses persécutées aux mauvaises fées, aux détestables génies. Anne laissait donc l'Afrique sans défense contre les attaques de son mari,

quand elle vit venir à elle Sidi-Pontrailles. *Embarek,* — ainsi s'appelait le cheval de l'officier, c'est un nom qui veut dire *heureux,* et qu'un grand marabout a porté, — *Embarek,* en abordant le groupe sur lequel on l'avait lancé, fit de lui-même une gracieuse courbette qui ressemblait à un salut. Pontrailles se montrait sous son meilleur jour. Le regard de Mme de Bresmes le lui apprit. Je ne dirai point pourtant que ce regard fut un coup de foudre jetant dans un cœur la flamme d'un autre cœur. Le soir du jour où ils s'étaient rencontrés, Pontrailles et sa cousine auraient juré qu'il y avait encore entre eux tous les espaces et tous les abîmes de la Méditerranée.

III

Elle l'accusait d'être un soudard, il l'accusait d'être une précieuse. Tous deux se trompaient beaucoup, et pourtant n'avaient pas tout à fait tort. On ne peut pas dire que le baron Guillaume de Pontrailles, quoiqu'il appartînt à une des meilleures familles de la Normandie, fût un modèle de belles, surtout de discrètes manières. Depuis dix ans qu'il menait la vie militaire, il avait

eu fort peu de relations avec le monde. Quand il s'était engagé, c'était un mince et blond jeune homme, n'ayant connu que son précepteur et sa mère. Ainsi que cela arrive d'ordinaire dans les régiments, le fils de famille en avait remontré à tous les enfants de la misère et de l'aventure : l'élève de l'abbé Triconnet avait, dès le lendemain de son arrivée, abattu d'un coup de sabre le nez et la moustache d'un ancien. Tout le reste de sa vie avait rapidement répondu à cet heureux et brillant début. Montaigne lui-même a prétendu que le jeune homme bien élevé devait au besoin supporter l'ivresse avec son prince. Pontrailles montra qu'il avait reçu une parfaite éducation ; seulement ce ne fut point avec son prince, ce fut avec les camarades de sa chambrée qu'il défia toutes les bouteilles de l'étourdir. En même temps qu'il pratiquait les préceptes de Montaigne, il se livrait aux penchants de Mathurin Regnier :

J'aime un amour facile et de peu de défense :
Si je vois qu'on me rit, c'est là que je m'avance.

Pontrailles, quand il fut sous-officier, devint un véritable don Juan de garnison. On lui riait à Tours, où était alors le 4e hussards, de toutes ces fenêtres garnies de capucines que George Sand a

célébrées dans *André*. Il eut le bonheur de ne se prendre d'aucun romanesque attachement pour toutes les aimables desservantes de Vénus illettrée. Là, le souvenir de l'abbé Triconnet lui fut utile. Un culte secret pour l'orthographe arrêtait les égarements de son cœur; puis, soyons juste, un sentiment d'une plus noble nature le retenait aussi. Pontrailles avait conservé pour sa mère une sorte de piété pleine de tendre et passionné respect, comme celle des chevaliers pour Notre-Dame, et sa mère était une de ces femmes qui parfument de la plus exquise des grâces mondaines une vie de solitude et d'austérité. Il ne s'était donc jamais créé ni des Manon ni des Geneviève. Le regard sous lequel son âme s'était épanouie l'avait sauvé et le préservait de ces fantômes funestes. Lorsque son régiment partait des lieux où il avait trouvé les plus doux sourires, il s'en allait avec toute sa gaieté. Le boute-selle mettait fin pour lui à toute une série d'aventures; c'était un glas qui sonnait joyeusement l'enterrement de ses amours. De là, un instinct qui n'était point mort dans ce sein comprimé par le dolman. Si Pontrailles n'avait point fait fructifier ce don de l'idéale tendresse qui est la pièce d'or de l'Évangile, le talent donné par le maître à chacun de ses serviteurs, il n'avait point, comme tant d'autres,

laissé tomber son trésor dans la poussière des chemins.

L'Afrique lui avait été salutaire. Le grand air et le commandement avaient exercé une puissante action sur cette nature. Cette vie des postes périlleux et isolés, qui a créé dans notre armée de si énergiques caractères, lui convenait merveilleusement. Toutefois, dans le capitaine de spahis, on retrouvait à chaque instant l'ancien sous-officier de hussards. Mme de Bresmes éprouva donc d'abord quelque peine à se familiariser avec son cousin. Il avait été convenu que l'on coucherait au *bordj*. Vers six heures, Pontrailles servit à ses hôtes un dîner des plus somptueux pour un dîner du Jurjura. La cuisine arabe et la cuisine française s'étaient ingénieusement combinées. Quelques mets d'une apparence presque parisienne se montraient entre le *couscoussou* et la *tourta*. Ces ustensiles inconnus aux Arabes, les couteaux et les fourchettes, étaient en abondance sur la table. Chaque convive avait son verre, et, à côté de la gargoulette où repose l'austère breuvage des musulmans, un vaste flacon était rougi par l'ardente liqueur des chrétiens. Mais le comte de Bresmes professait en matière gastronomique les doctrines les plus absolues et les plus intolérantes. C'était le seul point sur lequel il fît trêve à son habituel

scepticisme. Il se mit donc à frapper la cuisine arabe d'une énergique réprobation, puis ses attaques passèrent à tout ce que renferme l'Afrique et à l'Afrique elle-même. Alors Pontrailles s'éveilla : ce fut sur les chevaux que s'engagea la plus vive et la plus opiniâtre discussion. M. de Bresmes appartenait à cette école de *sportsmen* qui semble s'être identifiée avec les chevaux anglais, et regarder comme un outrage personnel l'hommage rendu à tout animal qui n'a pas du sang britannique dans les veines. Il affirma que le meilleur cheval de Pontrailles ne valait pas le dernier coureur du Champ-de-Mars, que les chevaux arabes étaient disgracieux, tarés, sans allure, propres à porter du reste le soldat français, qui est le plus ignorant des cavaliers, mais indignes d'être montés par des *gentlemen* et des jockeys.

Cette loi de l'hospitalité, sacrée partout et particulièrement dans un *bordj,* empêcha seule Pontrailles de faire voler une assiette à la tête de son adversaire. Il rappela le pacha d'Égypte défiant vainement le Jockey-Club de Londres, les courses d'automne en Algérie, et surtout ces courses de chaque jour, à travers d'exécrables terrains, où nos soldats ont la misère en croupe et le péril pour but. Il prétendit qu'avec *Embarek* il forcerait *Miss Annette* et *Prédestiné* à se casser les

reins, et, du cheval arrivant au cavalier, il soutint que chasseur d'Afrique ou spahi passerait par plaisir, par devoir, tout simplement même par insouciance, où aucun pari ne pourrait envoyer ni un gentleman ni un jockey. Tout cela fut dit, il faut en convenir, d'un ton assez emporté, et dans un langage qui n'était pas des plus choisis. Mme de Bresmes pensait, en regardant tour à tour les deux interlocuteurs, que l'un était une fourchette et l'autre un sabre. Elle ne croyait pas être si près d'un cœur.

Une nouvelle discussion qu'elle souleva, pour mettre fin à celle des chevaux, sembla l'éloigner encore de Sidi-Pontrailles. Elle avait entendu parler, dit-elle, d'officiers qui prenaient pour compagnes des femmes indigènes, et faisaient de ces créatures les maîtresses de leur foyer; elle trouvait là une grossièreté d'esprit, une indélicatesse de mœurs, qui l'affligeaient pour notre armée. Quel échange de pensées pouvait-on avoir avec une Mauresque ou une Kabyle? Et que devenait la vie intérieure, quand tout commerce intellectuel en était proscrit? Irritée par les allures un peu rudes de son cousin, la nièce de Mme de Cerney fit cette dernière réflexion avec une sorte de pédante mignardise dont Pontrailles se sentit froissé à son tour. Aussi, laissant parler une humeur pas-

sagère, non point ses vrais et habituels instincts, il traita de besoins factices, dont nous délivrait une existence virile, les plus touchantes, les meilleures exigences de l'esprit. Il glorifia, dans la femme orientale, la matière heureuse de sa paix ; il vanta cet amour dont le sommeil n'a jamais été troublé par des larmes brûlantes tombées des yeux de Psyché. Les trois convives se retirèrent de table fort mécontents les uns des autres, et cependant l'heure s'était déjà levée où deux âmes de plus devaient s'unir en ce monde.

On alla prendre le café sur la terrasse. Quoiqu'on fût alors en octobre, le ciel était d'une douceur merveilleuse. En Afrique, le ciel est comme la mer animé d'une vie passionnée ; après ses orageux caprices, il a des instants de calme radieux, il a l'air de vouloir faire oublier, à force de paix et de clémence, ce qu'il a eu d'impétueux, de sinistre et de tourmenté. C'était donc une admirable nuit. Les montagnes dessinaient leurs sombres profils dans une atmosphère transparente ; les étoiles se montraient jusqu'en de fabuleuses profondeurs, et l'on sentait sur le paysage tout entier ce charme féerique qui, sans le secours du sommeil, pénètre à certaines heures et notre regard et notre âme de la lumière enchantée des songes.

Malgré sa grande habitude du spectacle qu'il

avait sous les yeux, Pontrailles se sentit ému, et il s'aperçut que Mme de Bresmes partageait son émotion. Après s'être accoudée un instant sur le petit mur percé de meurtrières qui bordait la terrasse, Anne se redressa et tourna tout à coup vers son cousin un regard animé d'une splendeur mystérieuse comme le ciel qu'elle venait de contempler. Avec un entraînement subit, Pontrailles effleura de sa bouche l'oreille de la charmante voyageuse, et, se rappelant un passage de Gœthe : « Ne serait-ce point, fit-il, le moment de s'écrier : « Klopstock ? » Elle tressaillit, puis lui dit tout haut, mais avec un sourire qui avait une sorte de tendresse :

« Vous avez donc lu *Werther ?*

— Ah ! répondit Pontrailles, vous croyez que nous autres militaires nous n'avons lu que notre *théorie ?* Vous dites : Ce sont de pauvres brutes ; ils boivent, ils mangent, ils se battent ; mais il y a une région tout entière où ils n'ont pénétré jamais ; ils ne vont dans le monde invisible que le jour où une balle leur brise le crâne. Eh bien ! vous vous trompez. Tel que vous me voyez, moi, j'ai lu Gœthe, Byron et Shakespeare. J'ai, comme un autre, mes heures d'étude, de recueillement et même de rêverie ; seulement, quand je sens mes songeries devenir maladives, quand je tourne au

René, je vais dans mon écurie, je m'assure qu'*Embarek, Ali* et *Sélim* ne manquent de rien, qu'ils ont mangé l'orge avec appétit, qu'on leur a fait une bonne litière; puis je regarde ces trois pauvres animaux avec leur honnête physionomie, et je sens leur calme qui me gagne. Je soupçonne lord Byron de n'avoir jamais aimé les chevaux qu'en poète pour s'élancer sur leur dos à travers l'espace. Ceux qui les aiment de cette façon ne savent point en tirer un vrai profit. Il faut aller trouver les bêtes à côté de leur mangeoire. Si Notre-Seigneur est né dans une étable, c'est parce qu'il a voulu, croyez-le bien, glorifier ce qu'un pareil séjour a de merveilleusement sain pour l'âme. Je mène une vie qui, je l'espère, au lieu de tuer mon esprit, lui fera une plus longue jeunesse que celle de mon corps; seulement, fit-il brusquement après un moment de silence, de cette jeunesse-là, que ferai-je ? »

Un séducteur de profession n'eût pas mieux amené la réponse qui sortit fatalement des lèvres de Mme de Bresmes.

« Elle vous servira, cette jeunesse, à aimer.

— Aimer ! s'écria Pontrailles, comme s'il répétait quelque mot étrange. Et qui donc voulez-vous que j'aime ? »

Cette fois Anne partit d'un éclat de rire.

« Ah ! fit alors Pontrailles comme frappé d'une idée subite et avec un accent bizarrement sérieux, je pourrais être amoureux de vous. »

Puis il réfléchit, et du même ton :

« Ce serait, ajouta-t-il, un grand malheur pour nous deux, pour vous surtout. Votre vie de Paris vous semblerait si cruellement fade quand je vous aurais aimée. »

Le regard dont il accompagna ces paroles avait quelque chose à la fois de si grave et de si ardent que Mme de Bresmes en fut toute troublée, et ce fut avec émotion qu'elle répondit, en s'efforçant d'être enjouée :

« Savez-vous, mon cousin, que vous avez une fatuité d'une espèce sauvage et primitive? Vous admettez que le jour où vous aurez daigné avoir quelque tendresse pour moi, toute ma vie sera brûlée.

— Non, je ne suis pas fat, interrompit impétueusement Pontrailles, j'en atteste ma vie entière, où les vanités de toute nature n'ont guère eu occasion de se produire. Je n'ai pas de fatuité ; mais ce que vous ne croiriez point, j'ai beaucoup de bon sens, et ce bon sens-là me dit que je vous ferais sentir ce que j'éprouverais. Ce n'est point par moi seul que je deviendrais votre fatalité. J'emprunterais ma puissance sur vous de tout ce qui m'en-

toure. Cette étrange habitation où je vous reçois, ce paysage que nous regardons ensemble, ce ciel qui nous jette dans le même rêve, voilà qui graverait à jamais mon image au fond de votre pensée. Le fantôme que vous emporteriez en vous n'aurait point de rivaux à craindre. Ceux que vous verrez là-bas n'auront ni mon *bordj*, ni mes montagnes, ni mon illumination d'étoiles. Ils vous offriront de nouveau, avec leur opiniâtre monotonie, ce que vous avez repoussé déjà. Oui, vous m'aimeriez parce que je resterais pour vous quelque chose d'unique, et vous, la seule femme qui m'ait jamais rappelé les créations des livres, les visions de mon cœur, de quel amour, moi aussi, je vous aimerais !

— Heureusement, fit-elle tout à coup en lui tendant la main, nous ne nous aimons pas. »

Pontrailles la regarda et vit dans ses yeux, qu'éclairait la lumière des étoiles, deux larmes, brillants joyaux du trésor divin des tendresses. Il appuya ses lèvres sur cette main qu'on lui tendait, et sentit ce tressaillement intérieur qui indique une naissance dans notre âme. Ils s'aimaient.

IV

Pendant tout le temps de cet entretien, le comte de Bresmes avait d'abord fumé dans un profond recueillement un chibouque, sans s'inquiéter ni du ciel, ni des montagnes, ni de sa femme; puis il s'était retiré dans la chambre que Pontrailles lui avait fait préparer. Il dormait là du sommeil d'un homme que la jalousie n'a jamais hanté, quand Anne résolut de se retirer à son tour. C'était la pièce même où il couchait que Pontrailles avait cédée à sa cousine. Cette pièce était fort peu ornée : un fusil arabe, deux pistolets, un sabre de combat, rompaient seuls la monotonie de quatre murailles blanchies à la chaux; mais, d'une ouverture pratiquée auprès du lit, on apercevait l'admirable site que dominait le *bordj*, et Pontrailles avait pensé que sa cousine serait réjouie à son réveil par cette *fête des yeux*, comme disent les Orientaux.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre, Anne sentit qu'elle allait avoir l'insomnie pour compagne, non point cette cruelle insomnie aux traits de fantôme qui chasse lady Macbeth de sa couche, mais cette insomnie pleine d'inquiétude et d'ivresse

comme la nuit où respire Juliette. Elle ne voulut pas faire de vains efforts pour appeler un sommeil qu'elle ne désirait pas d'ailleurs, je le crois bien : car il est des pensées semblables à ces bouquets dont on ne veut point se séparer, quoiqu'ils causent une excitation douloureuse à notre cervelle. Elle voulait songer des dernières paroles de Pontrailles.

Elle se mit à examiner la chambre où elle était. Les objets qu'elle avait sous les yeux ne pouvaient que plaire à sa rêverie. Pontrailles avait laissé sur la table à laquelle il s'asseyait quelquefois les livres, en bien petit nombre, qu'il avait emportés dans sa solitude. Les livres sont les amis auxquels s'applique le mieux un des proverbes les plus connus. Ceux que Pontrailles avait choisis racontaient avec éloquence cette singulière nature. C'était cette fleur par excellence de toutes les cellules, *l'Imitation,* présent de Mme de Pontrailles à son fils; puis, comme une rose à côté d'un lis, comme des castagnettes à côté d'un crucifix, un volume de l'Arioste côtoyant cette œuvre sacrée. C'était ensuite ce recueil populaire que vous avez rencontré peut-être dans d'humbles bibliothèques, ce volume où l'on a réuni *René, Atala* et une poétique bluette que je ne dédaigne point malgré son tour un peu prétentieux, un peu suranné, *le Der-*

nier des Abencerrages. C'était enfin un ouvrage sérieux sorti d'un esprit rompu à l'action et d'un cœur familiarisé avec la mort : *l'Esprit des institutions militaires,* par le maréchal Marmont.

Voilà quels étaient tous les trésors littéraires de Sidi-Pontrailles. C'en était assez pour montrer que l'esprit avait sa part dans cette vie si noblement livrée à l'action. Anne devait trouver des indices plus saisissants, plus intimes encore, de la pensée qu'elle cherchait à deviner. Sur cette table où errait son regard, elle aperçut quelques papiers qui semblaient dans un assez grand désordre. Sa curiosité n'était pas de celles qui savent s'imposer des limites. Elle lut ces pages que lui offrait le hasard, et bientôt elle se sentit plongée dans un singulier attendrissement. Ce qu'elle avait sous les yeux, c'était l'âme même de Pontrailles subissant ce besoin d'épanchement dont je crois qu'aucune âme n'est affranchie. Quoique le pauvre Guillaume, à coup sûr, ne fût pas un mandarin, il lui était arrivé, à certaines heures, dans son isolement, de donner une forme à ses songeries. Ses lectures lui avaient inspiré des réflexions empreintes de cette originalité qui était la grâce souveraine de sa nature. Ainsi, à propos du maréchal Marmont et de son traité, il avait écrit lui-même sur sa profession quelques lignes d'une véritable

éloquence. Ce mystérieux dévouement du soldat trouvant dans la perpétuelle oblation de sa chair tantôt les élans d'une joie ardente, tantôt le mouvement paisible d'une consolation secrète, était là naturellement exprimé. Certains mots, certaines pensées d'un abandon un peu puéril, rendaient plus frappant encore l'héroïsme austère de ce sentiment. Après des considérations sur l'armée, dignes de l'intelligence la plus sérieusement guerrière, on lisait : « Je remercie le Ciel d'être cavalier, quoique assurément je sois plein de respect pour l'infanterie. Mon Dieu, soyez béni pour le compagnon à quatre jambes que vous m'avez donné ! A certains mouvements de mon cœur, j'ai cru souvent que le cheval était né à la façon de notre mère Ève, qu'il avait été fait avec le sang et la chair du cavalier. »

De cette explosion d'enthousiasme hippique, on passait brusquement à des inspirations bien différentes. Le chapitre sur l'amour venait d'éveiller chez Pontrailles d'autres tendresses que ses tendresses chevalines. Vous connaissez l'histoire de ce saint qui s'était fait une femme de neige. De ses plus pures, de ses plus idéales pensées, Pontrailles se faisait une maîtresse à laquelle il livrait sa vie. Il composait une sorte d'idylle mystique qui rappelait le souhait de Gessner. Il se construi-

sait un asile, seulement un asile vivant au lieu d'un asile de feuillage; il inventait pour son idole tout un culte aux pratiques d'une chaste passion : baiser le velours du prie-Dieu usé par ses genoux, se pencher, elle et lui, sur le même livre, quelquefois tomber à ses pieds et se sentir pris alors d'un désir extatique de mourir! Tout d'un coup la mélodie changeait; l'Arioste avait passé par là, Alcine était entrée dans l'oratoire. « Il ne doit y avoir, disait-il, qu'un seul amour pour un soldat, c'est l'amour que l'on cueille et que l'on jette comme une branche de laurier-rose. Aussi les Arabes, qui sont nos maîtres en fait de sentiment guerrier, traitent-ils avec raison la femme comme on traite le vin chez nous; ils ne lui demandent qu'une ivresse passagère. » Qu'on ne sourie pas trop à tout cela d'un malveillant sourire : ces pensées disparates aux formes légères, s'évanouissant quand on les touche, ne peuvent-elles pas être regardées comme des mirages? Elles étaient nées dans le pays même où se produisent ces jeux de notre cerveau et de la lumière. Anne suivait avec une profonde émotion ces mouvements d'un cœur chaleureux, d'un esprit hardi et gracieux, s'agitant dans une région où elle n'avait jamais pénétré. Au milieu de cette nuit et de cette solitude, ce qu'elle lisait prenait des formes sen-

sibles : elle s'imaginait avoir sous les yeux les visions de l'étrange château où l'avait conduite son destin.

V

Mme de Bresmes s'était endormie quelques instants avant le lever du jour; elle avait été prise par un de ces sommeils aux lentes mais puissantes conjurations, qui vous enchaînent pour longtemps au fond de leurs demeures enchantées une fois qu'ils se sont emparés de vous. Quand elle se réveilla, le soleil inondait sa chambre. Elle se sentit au cœur une allégresse qui depuis bien longtemps lui était inconnue. C'était le chant de ces pensées qui s'abattent sur les âmes où fleurit l'amour, comme les oiseaux sur les arbres où s'épanouit le printemps.

Une heure après son réveil, elle apprenait par Pontrailles, sur la terrasse du *bordj,* que M. de Bresmes venait de partir avec une escorte pour aller chasser le sanglier chez un caïd des environs. M. de Bresmes était un de ces maris qui font croire à l'intervention dans les affaires conjugales d'une puissance mystérieuse, protectrice des célibataires. A peine réveillé, il était allé trouver

Pontrailles pour lui dire qu'il voulait à toute force se donner le plaisir d'une chasse africaine. L'officier lui avait répondu qu'il ne pouvait point, à son grand regret, l'accompagner, parce que son devoir le retenait à son poste, mais qu'il le ferait chasser tant qu'il voudrait sous la direction d'un honnête caïd et sous la garde d'intrépides spahis. M. de Bresmes était parti; Guillaume était resté, remerciant Dieu d'avoir mis au cœur des hommes le goût de détruire les sangliers.

La journée qui commença pour Pontrailles après ce départ est, avec celle qui l'a suivie, de ces souvenirs qu'on craint de tirer des profondeurs embaumées où ils reposent au fond de nous. Ce sont des fantômes qui expliquent la fable divine d'Eurydice. Des accents magiques les évoquent, un regard peut les faire évanouir. Toutefois je tenterai la conjuration.

Vers trois heures, Pontrailles et sa cousine montèrent à cheval. A ce moment du jour, il y a déjà, dans le ciel si vivant, si mobile, d'Afrique, un mouvement sensible pour les yeux et pour l'esprit. Quelques clartés trop vives commencent à s'effacer, et je ne sais quoi annonce l'arrivée des teintes majestueuses. C'est comme un orchestre qui nous prépare, après les danses étincelantes des notes légères, à la marche imposante des graves

accords. A cette heure, nombre de gens en ont fait l'expérience, les moins poétiques natures subissent souvent une violente action. Les Orientaux ont raison de mépriser le vin : l'ivresse est dans l'air qu'ils respirent. A ce moment donc où leur ardente terre reçoit comme un dernier baiser du soleil, il y a bien peu d'âmes qui n'éprouvent un frémissement passionné. Anne n'avait encore passé avec Pontrailles que quelques rapides instants de la matinée, elle ne lui avait parlé ni de ses lectures, ni de ses pensées de la nuit. En cet instant, ces récents souvenirs s'offrirent à elle dans toute leur puissance.

« Mon cher cousin, dit-elle, je remercie Dieu d'un voyage qui m'a fait connaître deux pays entièrement nouveaux pour moi : cette merveilleuse contrée où nous nous promenons maintenant ensemble, et votre esprit, où j'ai fait des excursions cette nuit.

— Quoi ! s'écria Pontrailles, dont le teint bruni se couvrit d'une subite rougeur, auriez-vous jeté les yeux sur les paperasses que j'avais laissées entre mes livres ? Je suis désolé que vous ayez lu ces fadaises, qui sont indignes d'occuper une seule minute une intelligence telle que la vôtre. Que voulez-vous ? la solitude porte à la rêvasserie. Mon seul tort, c'est de ne pas avoir

laissé mes rêves s'envoler comme la fumée de ma pipe.

— Si vous aviez vu ce qui se passait en moi cette nuit, répondit Anne, peut-être ne regretteriez-vous point ce tort-là. »

Pontrailles garda le silence. Il y a de ces paroles chaudes et douces comme un soleil printanier qui vous donnent un bonheur dont on a besoin de se pénétrer longuement. Il baissa la tête sur son cheval, dont la crinière dorée et soyeuse ne l'avait jamais tant charmé. Son visage, quand il le releva pour regarder sa cousine, rayonnait de cette joie que Dieu tire si rarement pour nous de son trésor.

« Tenez, fit-il, hier soir, je vous ai aimée. A présent, je veux vous dire que je vous aime. Je sens mon âme désormais changée. Peut-être éprouverai-je de cruelles souffrances, mais je ne voudrais point, pour ce qui m'est le plus cher en ce monde, pour la part d'honneur et de danger que peut me réserver l'avenir, n'avoir point connu ce qui se passe en moi. Le dieu que m'annonçaient des voix mystérieuses vient de naître au fond de mon cœur. Je le salue et lui offre en présent toutes mes pensées. Ma cousine, je vous en supplie, aimez-moi; je mérite que vous m'aimiez. J'ai rougi tout à l'heure quand vous m'avez appris que cette

nuit vous aviez fait invasion dans mes songeries: c'est de plaisir que je rougissais. Je vous ai dit que j'étais désolé, j'étais heureux : car je crois en effet digne de vous cet homme qu'à présent vous connaissez. Je n'ai vécu que pour les nobles émotions; seulement la plus noble de toutes me manquait, et vous me l'avez donnée. Aussi votre image ne pourra jamais être détruite en moi que par une balle, si une balle peut frapper toutefois ce qui est dans mon âme au moins autant que dans ma chair. »

Et il ajouta ces simples paroles que, loin de lui, Anne a cru bien souvent entendre encore vibrer :

« Mon Dieu ! que je vous aime et que je vous aimerai ! »

Anne se pencha sur son cheval, et d'une voix brève, ardente, passionnée comme celle de Chimène laissant échapper son secret :

« Et moi aussi, lui dit-elle, je vous aime. »

Si l'on me dit que ce fut là un aveu trop rapide, je répondrai que cette scène d'amour ne se passait pas dans un salon, que le ciel d'Afrique agissait sur ces deux êtres, entraînés irrésistiblement l'un vers l'autre; et, pour peu que l'on me presse, j'ajouterai que dans bien des salons, du reste, des aveux aussi rapides que celui-là ont été arrachés

à de fort honnêtes dames, comme dirait Brantôme. Enfin le fait est qu'entre trois et quatre heures, dans une de ces vallées où l'on se sent saisi d'émotions secrètes et profondes, Anne et Guillaume se confièrent tous deux qu'ils s'aimaient. « Cette journée, dont je cherche à me rappeler les moindres souvenirs, me semble elle-même, comme la vallée où elle s'écoula, une région mystérieuse et sacrée où l'on ne peut pénétrer sans trouble. Toute ma vie, a dit bien souvent Pontrailles, à certaines heures, je me retirerai dans ce jour-là. »

L'Afrique est le pays des ruines. Comme un cheval qui secoue son cavalier jusqu'à ce qu'il l'ait renversé, cette puissante nature s'est déjà bien des fois délivrée des nations conquérantes et de leurs œuvres. Les deux amants s'arrêtèrent à une fontaine où l'on reconnaissait encore les traces de cet art solennel des Romains, qui associe avec tant de grâce majestueuse la tristesse de ses débris à la mélancolie des grands sites. Ils s'assirent sur une pierre que couvrait à moitié une mousse sombre. Là, ils laissèrent jaillir et murmurer leur amour, plus frais et plus limpide que l'eau qui coulait à leurs pieds. L'amour a ce charme, entre toutes ses magies, qu'il transforme, comme cette fée d'un vieux conte, en roses et en

diamants les moindres paroles des amoureux. Le miracle, il est vrai, n'est visible que pour deux personnes ; mais qu'importe, puisque ces deux personnes ont toute la vie de l'univers en eux ?

Avec cette gaieté dont les amants ont le privilège, à certaines heures, comme les enfants, avec cette gaieté franche, irréfléchie et chaude, véritable soleil du cœur, Pontrailles lui dit tout à coup :

« Savez-vous à quoi je viens de penser, en visitant avec vous ce beau pays et ces touchantes ruines ? Je viens de penser à un célèbre roman que m'a fait dernièrement parcourir le hasard des lectures militaires, à la *Corinne* de Mme de Staël, que j'ai rencontrée dans un petit poste du Tell, chez un officier des bureaux arabes. Je trouve que nous ressemblons tous deux aux héros de ce livre, seulement j'ai peur que vous ne soyez Oswald et que je ne sois Corinne. Vous me délaisserez pour quelque blonde Lucile, c'est-à-dire pour un de ces diplomates roses et frisés qui ont parcouru le monde entier sans jamais rester douze heures à cheval, et parlent cependant à tout propos de ce qu'ils ont aperçu derrière leur *cache-nez*, à travers les glaces des chaises de poste et des wagons.

— Vous tenez là d'indignes propos, lui répondit-

elle. Il y a longtemps que je connais les gens dont vous parlez, et je ne songe guère à les aimer. Vous ne méritez pas que je vous dise ce que votre regard a l'air pourtant de me demander, que vous serez mon unique tendresse.

— Oh! s'écria Pontrailles, je mérite, au contraire, que vous me le disiez; dites-le-moi; dites-moi, que vous m'aimerez toujours; j'aime cette insulte charmante, ce noble défi jeté à la réalité. »

Et il baisa avec ardeur le petit pied qu'il prit dans ses mains pour la replacer à cheval.

Continuerai-je encore le récit de cette journée? On dit que le bonheur ne se raconte pas, et maintenant j'y pense, il y a peut-être impiété à le raconter. Les grandes douleurs et les grandes joies sont des mystères qui s'indignent d'être produits au jour. Je voudrais pourtant que l'empreinte de ces heures qui apportèrent tant de délices à deux cœurs, dont peut-être l'un est éteint, l'autre transformé, ne fût pas effacée de ce monde. Les poètes se sont souvent révoltés contre les lieux où ils ont aimé, et d'où leur amour a disparu aussi complètement que le soleil de chaque soir disparaît de la cime des arbres. Si cette vallée où ils se promenèrent, si cette fontaine où ils s'assirent, ne disent plus rien de ceux à qui nous pensons aujourd'hui, qu'au moins ces lignes en parlent.

Dans la soirée qu'ils passèrent ensemble, lorsqu'ils furent rentrés au *bordj,* ils pratiquèrent tour à tour ces amoureuses confessions si remplies de soulagement divin, d'intimes et vives félicités, qui nous révèlent au fond de nous des sources d'une profondeur inconnue. Ils se dirent tout. Chacun fit le roman de sa vie. Celle-ci raconta ses jours arides, ses nuits frivoles, son esprit mécontent et désœuvré, son cœur assoupi ; celui-là dit ses heures d'enthousiasme et de souffrance, ses pensées tantôt résignées, tantôt triomphantes ; tous deux s'aimèrent encore plus lorsqu'ils se furent écoutés. Quand arriva cet instant où il faut que l'on se sépare, quand, après un de ces silences pleins de tendresse, divines fatigues qui succèdent aux étreintes passionnées des âmes, ils s'aperçurent qu'ils avaient vu ensemble le soleil disparaître et les étoiles se lever, que la nuit était avancée déjà, une ardente pensée s'empara de Pontrailles ; il se mit à genoux et lui dit : « Faut-il donc que je vous quitte, vous que je retrouverai, je l'espère, dans l'éternité, mais que je verrai si peu dans cette vie ? Voyez-vous, toutes les séparations sont affreuses, même celles de quelques instants. Ce sont des provocations au malheur. Quand une fois on a trouvé la chère vision dont on doit avoir toute son existence illuminée, on

ne devrait jamais la laisser disparaître; ces ombres que nous sommes tous se dispersent et s'évanouissent si vite dans la vallée où Dieu nous fait errer! Dans ce moment-ci, je vois vos yeux, je sens vos mains. Je touche le Dieu que j'adore; ne m'abandonnez point, par pitié. »

Elle était assise sur un de ces canons qui décoraient la terrasse du *bordj*; elle s'inclina sur le front de Pontrailles, et y mit un baiser, puis elle se leva et courut à la chambre où elle avait passé la nuit. Une tapisserie en défendait seule l'entrée. Quand elle fut arrivée au seuil de ce sanctuaire, qu'elle voulait rendre inviolable, elle se retourna.

« Maintenant que je vous connais, fit-elle, je me sens mieux défendue par cette tapisserie que je ne le serais par les murs d'une forteresse. Adieu, mon ami, le jour vous rendra demain votre vision, car notre amour n'aura rien à redouter des rayons du soleil; je veux qu'il reste pur comme le ciel dans lequel il est né. »

Pontrailles alla se jeter sur une petite natte et alluma une longue pipe, bien sûr de n'avoir cette nuit-là aucune relation avec le sommeil. Sa vie était devenue un roman, son âme une vraie élégie, et je crois pourtant que le hussard reparut en lui. Les dernières paroles de Mme de Bresmes lui parurent d'une mauvaise poésie; mais il se dit :

« L'amour est comme les conquêtes, il a sa fatalité. Il y a quelque temps, je me battais dans le Tell, me voici en pleine montagne aujourd'hui ; j'étais dans le petit désert l'an dernier, je serai l'année prochaine dans le Sahara. Demain je la reverrai, et elle m'aime ! »

VI

Elle s'endormit, elle, au contraire, d'un sommeil à la fois doux et profond. L'air qu'elle avait respiré, l'amour dont elle s'était enivrée, avaient composé un vrai philtre dont elle subissait l'influence. J'ai remarqué que les songes en Afrique s'imprégnaient d'une chaleur, se teignaient d'un coloris que les rêves n'ont point dans nos contrées. On est là sur la terre qui a porté l'échelle mystérieuse dont se servent les anges pour descendre du ciel. Elle se vit errant avec Pontrailles dans des lieux plus resplendissants encore que ceux qu'elle avait parcourus. C'était la splendide idylle de sa journée qui s'achevait dans des paysages impossibles, sous des ombrages inconnus. Elle se voyait avec son amant au bord d'une fontaine magique dont les ondes semblaient recéler toute

sorte de merveilleux secrets, quand elle fut réveillée brusquement par un bruit d'armes et de chevaux. Elle se leva précipitamment, et, par l'étroite ouverture pratiquée près de son lit, elle aperçut un spectacle étrange. Une troupe de cavaliers était assemblée sous les murs du *bordj*; les uns étaient vêtus de burnous rouges, les autres de burnous blancs, qui, à la clarté de la lune, leur donnaient l'air de ces guerriers fantômes des ballades. Elle crut un moment que son sommeil durait encore, seulement que les songes terribles avaient succédé aux visions gracieuses; mais bientôt elle ne put douter qu'elle ne fût aux prises avec la réalité. Elle assistait à un de ces événements si communs en Afrique. Une attaque nocturne avait été tentée sur une tribu amie à quelques pas du *bordj* de Pontrailles. Le grand justicier du pays kabyle allait monter à cheval, courir dans la montagne, brûler de la poudre et casser des têtes. Elle se sentit saisie d'un mortel effroi dont bientôt elle fut tirée par le mouvement de cœur le plus passionné à coup sûr qu'elle aura jamais de sa vie. Elle entendit tout près d'elle une voix qui lui disait :

« Adieu, ma chère Anne, je vais à une lieue d'ici faire cesser une fusillade qui pourrait se rapprocher et troubler sérieusement votre repos. Je

vous en supplie, avant mon départ, accordez-moi une seule faveur, tendez-moi votre main à travers cette tapisserie. »

Anne s'élança jusqu'au seuil de sa chambre; elle fit ce qu'on lui demandait, et elle sentit sur sa main un baiser fervent comme l'acte d'adoration d'un chrétien à sa dernière heure, puis elle entendit un pas qui s'éloignait avec un bruit d'éperons et de sabre. Elle se jeta sur son lit, oubliant, un moment, terreur, danger, toutes les pensées sinistres, pour se livrer à un de ces enthousiasmes que les femmes de notre temps surtout ne sont pas d'habitude appelées à connaître. Anne était fière de son amant, heureuse de son amour; elle se sentait la compagne d'un soldat, elle combattait et triomphait de l'âme auprès de lui. Elle porta à ses lèvres la main que venait de toucher la bouche de Pontrailles, pour retrouver l'empreinte de cet héroïque baiser : son ardeur se soutint encore lorsque, derrière sa fenêtre, elle vit son amant courir dans la campagne à la tête des spahis et du *goum;* mais quand, au détour de l'un de ces âpres sentiers qui conduisent au pays des coups de feu, le cheval de Pontrailles, puis celui du dernier de ses cavaliers, eurent disparu, elle fut prise par un effroi accablant. Ces montagnes, qui le matin lui avaient apparu si riantes, et qui maintenant se

dressaient mornes devant elle, lui semblèrent destinées à cacher un mystère de sang et de mort. Les pressentiments, ces tristes oiseaux qui s'abattent sur les âmes blessées, ouvrirent dans son esprit leurs noires ailes. Soyons vrai pourtant, car la vérité est notre passion; elle prit à cette terreur même dont elle se sentait pénétrée un secret plaisir. Elle se dit qu'elle assistait à une aventure qui la vengeait de toute une existence de monotonie, et elle n'en eut pour Pontrailles qu'une plus tendre, qu'une plus brûlante reconnaissance. Le dragon qu'il s'agit de vaincre, avant tout, pour mériter que les femmes vous saluent héros entre les héros, c'est l'ennui. Maintenant il avait disparu pour elle, ce tyran qui lui semblait si puissant qu'elle avait fini par en accepter le joug avec une morne placidité. Elle marchait dans sa vie comme dans un roman, se demandant avec anxiété ce qu'elle trouverait derrière les pages qu'elle parcourait avidement. Il est certain que le matin du 27 octobre, — elle n'oubliera jamais cette date, — elle était dans une situation où ne se représente guère aucune des femmes qui sont condamnées chaque soir à se traîner de salon en salon, retrouvant partout les mêmes visages, les mêmes propos, le même néant. Elle était seule dans un vieux château comme un château d'Anne Radcliffe, et dans

un château perdu au sein d'un pays plus cher au mystère et au péril que les vallées mêmes des Pyrénées.

Vers dix heures, un nègre se présenta devant elle. C'était un ancien spahi du dey qui exerçait dans le *bordj* de Pontrailles la profession de *kavadgi*. Le *kavadgi* est d'habitude bavard, car d'habitude aussi il est médecin et barbier; mais celui-là préparait et versait son café dans un silence où il mettait à la fois son plaisir et sa vanité. Il savait pourtant quelques mots de cette affreuse langue, faite avec les débris corrompus de tous les langages humains, qu'on appelle la langue franque, ou le *petit sabir*. Ce fut dans ce patois oriental qu'il apprit à Mme de Bresmes que Pontrailles lui avait confié le soin de la nourir et de la garder. Anne se rappela que le soir de son arrivée au *bordj* elle avait entendu son cousin dire en dînant à M. de Bresmes, qui se plaignait, avec une fanfaronnade de conscrit et une ignorance de touriste, de ce qu'on ne cultivait plus en Algérie l'art de couper les têtes : « Voilà mon vieux Mohammed, qui pour sa part en a coupé plus d'une centaine du temps de la régence, et qui, l'année dernière, en a coupé trois encore très convenablement dans une course où je l'avais emmené ! » Ce souvenir lui revint, et elle frémit; puis elle songea

aux figures qu'elle apercevait quelquefois sous des bonnets de coton, au fond de sa cour, en rentrant chez elle à l'heure du dîner. Ces bonnets de coton lui rappelèrent naturellement toute sa vie parisienne, et de nouveau elle eut un de ces mouvements de joie mêlés à tous les mouvements de sa terreur. Elle sut gré à Mohammed de sa noire figure et de son sanglant passé. Lui aussi, c'était un personnage nouveau. Il avait son rôle dans ce drame imprévu que composait pour elle la destinée.

Dans la journée elle se mit à parcourir le *bordj*. La solitude de cet antique et bizarre logis avait quelque chose qui tenait du rêve et du conte de fée; un ciel inondé de lumière ne la rendait que plus saisissante, car rien n'est mystérieux comme la tristesse du soleil; elle parcourut tour à tour les cours carrées où s'élevaient quelques figuiers isolés, et les grandes pièces oblongues tapissées de nattes où dormaient et fumaient les gens de guerre qu'elle avait aperçus la nuit. Mais une partie du *bordj*, entre toutes les autres, attirait sa curiosité. La veille, en visitant une première fois cette demeure avec Pontrailles, elle avait voulu pénétrer dans le petit marabout qui surmontait une des terrasses. Pontrailles s'était jeté devant la porte, en laissant paraître une vive émotion, et

l'avait suppliée de ne pas entrer. Mme de Bresmes se rappela l'histoire de Barbe-Bleue, et se sentit au cœur la passion si admirablement peinte par cette légende. Elle pensa que ce marabout renfermait peut-être quelque horrible secret : un squelette, une tête coupée, une de ces choses enfin qui s'offrent, tout environnées de surnaturelle épouvante, à qui n'est pas obligé de vivre avec la mort en rapports fréquents et familiers. Ainsi que nombre de portes arabes, la porte du marabout avait un verrou qui se tirait en dehors. Anne pouvait entrer, elle hésita ; sa main se posa crispée et tremblante sur ce morceau de fer rouillé ; enfin, comme cela est toujours arrivé depuis Ève, la curiosité eut le dessus dans sa lutte avec la crainte.

Le verrou fut tiré, la porte s'ouvrit, et elle vit un spectacle qui lui serra le cœur. Ce n'était point, bien loin de là, un spectacle effrayant ; elle avait devant elle une créature faite pour chasser au contraire toutes les tristes et sinistres idées. Sur un de ces tapis aux couleurs vives et bariolées qui viennent du pays des Nègres se tenait accroupie, l'œil distrait, la cigarette entre les lèvres, une Mauresque d'Alger. Je ne dirai point que ce fût une beauté merveilleuse, qu'elle eût fait mettre Michel-Ange à genoux et pleurer d'enthousiasme

Raphaël : la beauté est bien comme l'amour, on en parle d'ordinaire sans l'avoir vue; mais cette femme pourtant était belle. D'abord elle avait ces deux grands yeux qui n'appartiennent qu'à l'Orient, ces yeux d'un noir velouté et lumineux qui font songer de fleurs et de soleil. Puis tous les arcanes de la coquetterie africaine : cette ligne sombre que les Mauresques tracent entre leurs sourcils, ces teintes bleues qui donnent de voluptueuses langueurs à leurs paupières, cette couleur d'un ardent incarnat qui rougit leur bouche et fait briller sur leurs dents une féerique blancheur, la paraient d'une étrange et saisissante grâce. Enfin elle portait ce costume de péri qui est aussi tout un enchantement. Les femmes en Afrique sont, comme les maisons, le triomphe du mystère. Le grand voile qui les enveloppe, c'est le mur sans fenêtres qui oppose à la vue un rempart. Derrière ce mur, il y a les jardins, les fontaines et les grandes pièces à arceaux où l'on marche pieds nus; sous ce voile, il y a la chemise brodée, la veste étoilée de fleurs d'or et le pantalon couleur de la rose ou de l'orange. La Mauresque du marabout était sans voile; ses traits n'étaient cachés que par de longues nattes qui s'échappaient d'un bonnet de velours d'où pendait une branche de jasmin. C'eût été en définitive la plus poétique

des apparitions, si je ne sais quoi n'eût imprimé à cette figure le caractère de la réalité, et même, faut-il le dire, d'une réalité assez triste. Cette péri, après tout, était une de ces Danaés dont les asiles s'ouvrent aux plus faibles gouttes de la pluie d'or. Aussi, depuis son visage jusqu'à sa parure, tout était marqué en elle de cette secrète flétrissure qui est le signe fatal auquel on reconnaît, sous tous les cieux, les prêtresses avouées du plaisir.

Mme de Bresmes resta, pleine d'hésitation et de trouble, sur le seuil de cette chambre où elle aurait voulu que son regard n'eût jamais pénétré; mais tout à coup la Mauresque l'aperçut, se leva, vint à elle, s'empara de sa main, et mit sur cette main un humble baiser. Les Africaines reconnaissent volontiers la supériorité des Européennes. Elles sentent des êtres traités autrement qu'elles dans ce monde et dans l'autre, qui sont estimés ici-bas plus que les chevaux, plus que la poudre, et dont les houris ne prendront point la place là-haut.

Celle-là fit donc à Mme de Bresmes cette soumise caresse; puis elle lui dit dans un français assez pur : « Je n'ai pas encore vu le maître d'ici, ton mari sans doute. Je ne sais point pourquoi il m'a fait venir, puisque tu es auprès de lui, et qu'une seule femme remplit la maison d'un chré-

tien comme un seul figuier remplit la cour d'un Arabe. »

Bientôt Mme de Bresmes eut tout compris; la Fatma ou la Kadoudja qu'elle avait sous les yeux était un caprice oriental de Pontrailles, qui avait trouvé trop profonde la retraite de son *bordj;* mais le jour même où l'amour africain entrait chez lui à dos de mule, l'amour européen lui apparaissait à cheval, fier, charmant, victorieux. Il avait si bien négligé la pauvre Mauresque que c'est à peine si, sans la compassion du vieux *kavadgi,* coupeur de têtes, elle ne serait point morte de faim. Mme de Bresmes courut chez elle, et revint tenant de l'or dans ses deux petites mains jointes, comme pour empêcher de s'enfuir l'eau puisée à une fontaine. La Mauresque lui avait dit que, si elle avait de l'argent, elle trouverait le moyen de se faire ramener sur-le-champ à Alger. La mule qui l'avait portée et un juif qui l'avait amenée l'attendaient, ne demandant pas mieux que de quitter le *bordj* de Pontrailles avec elle. Quand elle vit son absence achetée par une somme dix fois plus forte que celle qui payait d'habitude sa présence, elle éprouva une joie qu'elle ne chercha pas à contenir, et, après avoir embrassé les mains, les genoux, la robe de Mme de Bresmes, elle tint fidèlement sa promesse en disparaissant.

Anne, quand elle fut seule, s'assit le cœur ému, le visage empourpré, sur le tapis où reposait celle qu'elle venait de renvoyer. Cette chambre, dont elle avait chassé l'hôtesse, lui semblait une cage qu'elle avait ouverte. Que dirait à son retour le maître dont elle avait mis l'oiseau en liberté? Que dirait-elle surtout? C'était là ce qui la faisait rougir, et pourtant la satisfaction était dans ses yeux, elle n'avait point un seul mouvement de repentir. Son esprit était tout occupé moitié de pensées distinctes, moitié de confuses songeries, quand des coups de fusil, répétés par l'écho des montagnes, retentirent à ses oreilles : c'était Pontrailles qui rentrait, escorté par la turbulente *fantasia* des *goums* et des spahis. Il venait de se montrer le maître du bras, comme disent les Arabes; il avait brûlé quelques oliviers, tué quelques hommes, enfin servi de son mieux l'ordre énergique et la justice armée. Mme de Bresmes s'élança au-devant de lui et le vit descendre de cheval. Le fait est qu'en ce moment il eût pu remuer même une imagination paresseuse et un cœur endormi. Dans son burnous blanc, tombant sur son épaule comme un manteau de templier, c'était la vivante apparition de ces guerroyeurs chrétiens qui ouvraient avec leurs épées les portes du paradis. Lorsqu'il aperçut Mme de Bresmes, une expression pleine

d'ardente tendresse se répandit dans ses yeux, où brillait seule la noble et inhumaine joie du combat. Il se jeta précipitamment devant un spahi qui tenait à la main un de ces sacs que les soldats appellent des musettes, où les chevaux mangent l'orge en campagne. Il y avait sur cette musette des taches rouges, et je crois bien qu'elle pouvait renfermer quelques oreilles.

Mme de Bresmes eut un de ces mouvements qu'on a reproduits quelquefois au théâtre, où ils sont toujours accueillis avec de violentes émotions. Elle se jeta dans les bras de Pontrailles. « Ah! dit Guillaume, aujourd'hui que j'aime mon sabre et que je vous aime! » Toute son âme à ce pauvre garçon était dans ces mots-là, et il croyait avoir atteint le faîte de son bonheur en cette vie.

Après le dîner, par une nuit semblable à celle où l'amour s'était abattu sur eux, les deux cousins se promenaient sur la terrasse. Anne se dirigea vers le marabout dont elle avait été écartée la veille, et Guillaume éprouva de nouveau un trouble visible; mais celle qui était la maîtresse de toutes ses actions et de toutes ses pensées l'entraina impérieusement vers le seuil qu'il ne voulait point franchir. Arrivée à la porte, Mme de Bresmes força son amant à la suivre dans cet asile

devenu désert. Là, elle dit à Pontrailles : « Il y avait ici une captive que j'ai mise en liberté ; mais, au lieu de prendre ses chaînes, comme faisaient ceux qui autrefois allaient en Afrique délivrer les prisonniers, c'est vous que je veux mettre à sa place: je vous laisse dans votre marabout, et je m'échappe. Vous rappelez-vous l'histoire de Barberine? Vous avez mérité d'être enfermé avec une quenouille; tâchez d'en trouver une, vous filerez, et je vous apporterai de quoi manger. »

Et, ce disant, elle fit mine de s'échapper; mais s'échappa-t-elle en effet? Il est des points obscurs dans toutes les histoires. Que chacun décide de cette question suivant les lumières de son cœur.

Du reste, *honni soit qui mal y pense.* J'ai toujours songé avec plaisir de cette devise qui ne veut pas dire assurément que la comtesse de Salisbury ait été aimée de telle manière plutôt que de telle autre, comme Béatrix ou comme Mlle de La Fayette plutôt que comme la Fornarina ou Mme de Montespan. Que chacun aime comme il l'entend : pourvu qu'il y ait amour, il n'y a rien où le méchant puisse mordre; — voilà ce que ces vieilles et chevaleresques paroles signifient tout simplement. Ce que je sais donc, c'est qu'Anne et Guillaume s'aimèrent autant qu'ils pouvaient s'aimer,

et je me complais dans cette pensée. Cette vie est faite au rebours du paradis terrestre : elle ne renferme qu'un seul fruit qui ne soit point poussière, où l'on ne trouve pas le néant. Heureux ceux à qui ce fruit-là n'a pas été inconnu !

Maintenant, le bonheur de nos deux amants fut court. Le lendemain du jour où se passa la scène que nous venons de raconter, M. de Bresmes revint de chez son caïd, après avoir tué je ne sais combien de sangliers. M. de Bresmes, c'était le réveil.

Mais le souvenir du songe est resté. A l'heure de la séparation, ils se sont juré, en quelques paroles furtives, qu'ils ne s'oublieraient jamais, et que même sur cette terre, si la mort ne se mettait pas entre eux, ils se réuniraient un jour. Je trouve merveilleux qu'ils aient tenu aussi longtemps leur serment. Tous les deux boivent continuellement un breuvage mortel à la mémoire des tendresses sacrées. Le monde verse à celle-ci son assoupissement, la guerre verse à celui-là ses ivresses. Quitterait-elle bien pour toujours, malgré l'ennui qu'ils lui inspirent, ces salons où elle a repris le cours de ses monotones plaisirs? Et lui, pourrait-il s'éloigner de ce pays rempli d'excitantes émotions comme l'onde verte de l'absinthe, où règne, où triomphe cette vie militaire si chère à l'esprit

qu'elle calme et au cœur qu'elle exalte, — où tous les ans la poudre résonne, où un noble sang qui ne se lasse point de se répandre entretient un généreux éclat ? J'ai peine à le croire. Ferait-il bien, d'ailleurs ? L'aimerait-elle, s'il n'était plus lui ? Enfin ils se sont aimés ; voilà ce qu'on doit se dire. Il y a là de quoi satisfaire les esprits les plus altérés d'idéal, puisqu'il est bien prouvé, — la religion confirme cette vérité, ce me semble, — qu'un élan d'amour tient en balance toute l'éternité.





LA BONNE FORTUNE

DE BEN-AFROUN

« On devra sans cesse médire les uns des autres, et, si l'on admet un étranger dans la société, on dira publiquement tout ce qu'on peut avoir appris de ses péchés, sans être retenu par aucune considération. » Ainsi parle Machiavel dans son *Règlement pour une société de plaisir,* article 4, si j'ai bonne mémoire. Quelques personnes, réunies récemment dans une ville où l'on prend des eaux que je crois fort peu salutaires, suivaient avec conscience cette prescription du moraliste florentin. L'objet de leurs discours était la duchesse Thécla de Glenworth, qui venait d'apparaître la veille, après une absence de sept années, aussi belle qu'aux jours de ses triomphes les plus éclatants. Quelqu'un qui possède, comme dit encore

14.

Machiavel, une certaine expérience des hommes et des femmes, écouta ces propos silencieusement, se retira, et, pris entre minuit et une heure par une de ces insomnies qu'on ne sait comment combattre, s'imagina d'écrire sur ce qu'il avait entendu. Voici l'œuvre de cette nuit inquiète amenée par une soirée médisante. Ou je me trompe, ou il y a là quelque chose qu'on ne trouverait point dans un récit composé avec des préoccupations littéraires. L'homme à l'insomnie avait connu la duchesse Thécla et n'en parlait qu'à lui-même; il ressemblait à Hoffmann écrivant sur don Juan, après avoir entendu d'une chambre d'auberge les mélodies de Mozart. Les sons qui avaient frappé ses oreilles avaient mis en branle tous les grelots de son imagination. Au moment où le silence venait de s'établir autour de lui, il élevait la voix à son tour; il continuait ou reprenait, pour mieux dire, un thème abandonné; seulement, si le motif était le même, quelle différence dans les variations!

Je pourrais donner également sur lady Glenworth ou la conversation du soir, ou le monologue de la nuit. J'ai préféré le monologue, parce qu'il me semblait plus vrai, plus élevé, plus saisissant; la médisance y était devenue observation, la calomnie en était absente, la tristesse s'y montrait

parfois, et cette verve de la solitude, que ne remplace aucune excitation mondaine, y jetait souvent d'étranges clartés. Qu'on le lise, du reste, et qu'on le juge. Je ne change rien au désordre nocturne dans lequel cette très réelle songerie s'est échappée d'une cervelle enfiévrée.

I

J'ai retrouvé lady Glenworth avant-hier presque aussi belle qu'il y a sept ans. Dieu sait pourtant quel âge elle peut avoir; mais je ne veux pas m'attrister par des calculs qui me prouveraient à moi-même que je suis l'aîné de Chérubin à coup sûr, de Werther encore sans aucun doute, et peut-être bien de Lovelace. C'est toujours la même Thécla. J'ai reconnu ces cheveux d'un blond vénitien aux teintes chaudes, aux tresses abondantes et lourdes qui font songer du soleil et de l'onde; j'ai revu ces yeux noirs où brille continuellement un regard que l'on a comparé tantôt à la lampe de Faust, tantôt à une étoile amoureuse, ces yeux remplis d'un mystère si inquiétant et si irritant. Oui, le temps l'a vraiment épargnée, et c'est peut-être pour cela qu'il y a quelques heures elles l'ont

traitée si durement. Le fait est que malheureusement tout était fondé dans ce qu'elles disaient avec tant de moquerie emportée. L'âme muette qui les écoutait le savait. Oh! cette dernière histoire surtout! Du reste, comme on l'a mal racontée!... Tout le monde riait... tout le monde n'a point ri quand elle s'est passée. La comédie est fausse comme la tragédie. Tout ce qui vit appartient moitié à la tristesse, moitié à la gaieté; comme cette terre appartient moitié à la nuit, moitié au jour.

Je ne me représente pas trop ce que Thécla pouvait être quand elle épousa le duc de Glenworth. Il y a des femmes qu'on ne se représente jamais jeunes filles. Elle m'a dit souvent qu'avant son mariage elle avait lu Gœthe, Byron, Jean-Jacques, et composé une élégie sur Françoise de Rimini. Elle n'avait jamais connu sa mère, et son père, le vieux comte Mac-Brean, était un respectable fou. Il l'avait gâtée autant qu'on puisse gâter ici-bas une créature du bon Dieu. Si elle avait envie d'un fruit mortel, il était le premier à le cueillir pour elle. Cependant elle m'a assuré, et je le crois, qu'il n'y avait pas eu dans sa vie, à l'époque où elle s'est mariée, le moindre attachement romanesque. Chez elle, l'incendie avait commencé par le cerveau, si l'on peut appeler incen-

die la flamme mystérieuse qui dévore cette froide nature sans l'échauffer.

Le duc de Glenworth alla se faire tuer aux Indes l'année même où elle l'épousa. Il était beau, comme le sont les Anglais quand ils se sont emparés en naissant de la beauté, et il ne vécut avec elle que trois mois. Eh bien ! il ne lui laissa pas un seul souvenir de tendresse. Il l'avait froissée dans son orgueil, et l'orgueil était le souverain maître de cette fille du serpent. Thécla prit son mari en suprême dédain, parce que son mari ne lui sembla point avoir pour elle une superstitieuse adoration. Elle méprisait, avec une singulière candeur, tous ceux qui ne la regardaient pas comme une sorte de personnage surhumain, qui n'instituaient pas en son honneur, aussitôt qu'ils l'avaient vue, une religion à part, formée d'amour et d'admiration. Glenworth lui parut le plus brutal et le plus inintelligent des hommes, parce qu'il s'était imaginé de la traiter tout simplement comme sa femme. Je ne saurais dire quelle expression prenaient ses lèvres lorsqu'elle parlait de lui. « Le duc de Glenworth, m'a-t-elle dit une fois, n'a pas même été une apparition dans ma vie. » Ainsi le mariage ne fut pour elle que le néant.

Elle était veuve depuis deux ans quand elle vint en France. Elle reçut à Paris un de ces ac-

cueils qu'on ne peut trouver que là. Je crois que Voltaire, après la tragédie d'*Irène,* ne fut pas plus choyé qu'elle. On disait que c'était une incarnation de l'esprit, une révélation de la beauté. Elle prolongea les jours d'un ministère en enlevant pendant trois mois aux chefs des oppositions fashionables l'attention des salons. On se demandait toutefois quel serait le possesseur de ce trésor, car un trésor ne peut pas rester sans possesseur : c'est une loi sociale. Thécla ne tarda pas à faire un choix, comme on dit, et ce choix eut l'approbation universelle. Moi-même, une fois dans ma vie, je partageai presque l'opinion du monde.

Il y avait à Paris, en ce temps-là, le prince Olivier de Trènes, celui qui a été récemment égorgé dans une émeute autrichienne. Olivier possédait à juste titre cette réputation d'élégance qui, de nos jours, est d'ordinaire un bien usurpé, et usurpé singulièrement. Légitimiste par mainte raison, il pensait que des sentiments chevaleresques doivent se montrer par un peu de chevalerie; il avait offert à sa foi politique autre chose que des attitudes, des paroles et de l'encre : il avait fait en Espagne la dernière et admirable campagne de Zumalacarregui. Au sortir de l'armée carliste, il avait pris du service en Autriche, et, depuis quelques années, tantôt à Vienne, tantôt à

Paris, il se livrait à l'immortel passe-temps que chacun sait. Il racontait sur tous les tons, aux filles d'Ève, la vieille histoire que le serpent a commencée. Toutefois ce n'était ni un chevalier de Valmont, ni ce fatal personnage dont l'imagination moderne a fait un ardent et désespéré penseur. Il ne demandait point aux femmes des jouissances de vanité, encore moins des satisfactions philosophiques; dans l'amour, il ne cherchait que l'amour, et cela suffisait à l'occuper.

Je n'oserai nier pourtant que, dans cette recherche, son cœur ne se fût un peu usé. Nul n'a su mieux que moi quel feu renfermait son âme; mais ce feu couvait sous des cendres tièdes qu'il se plaisait, je crois, à ne pas trop déranger. Aussi sa liaison avec Thécla fut-elle ce qu'elle devait être. Il se passa entre ces deux représentants des splendeurs mondaines un drame qui se joue assez souvent entre dignitaires de cette espèce : chacun des deux amants attendit que l'autre se mît à l'adorer. Lady Glenworth avait une qualité qu'on lui a refusée souvent parce qu'elle la cachait d'habitude sous une excentricité pompeuse. Par instants jaillissait tout à coup de son intelligence, quand certains mots ou certaines situations la frappaient, de l'esprit, de véritable esprit, comme

celui d'Hamilton. Un beau jour, elle se mit à rire en regardant Olivier, et dit tout haut ce que tous deux s'étaient dit tout bas. Olivier rit à son tour, et de cette commune gaieté naquit entre eux un sentiment nouveau qui n'était point l'amour, comme bien on pense, ni assurément non plus l'amitié.

C'était une sorte de familiarité moqueuse, une confiance mêlée d'ironie, une intimité à récréer, sous la pierre du sépulcre, les mânes de M. de La Rochefoucauld. Si Olivier se fût borné à ne pas l'adorer, Thécla aurait eu pour lui, comme pour son mari, un indicible dédain, et voilà tout; mais il avait eu la prétention d'être adoré d'elle : cela lui semblait une étrangeté qui méritait à jamais une place dans ses souvenirs. Toutes les fois qu'elle le voyait, elle le regardait comme un objet digne d'une particulière curiosité. Trènes étudiait avec plaisir, de son côté, cet égoïsme naïf, cette vanité sans mesure, cette fantaisie sans frein. Il l'appelait sans cesse Fausta, Méphistophela, donna Giovanna, quelquefois Sémiramis et Cléopâtre. « Vous vouliez donc, lui disait-il un jour, avaler mon pauvre cœur comme une perle précieuse? — Si votre cœur a jamais été une perle, répondit-elle en riant, il y a longtemps qu'il s'est dissous dans du vinaigre, comme le joyau dont vous

parlez, et c'est du vinaigre seulement que j'ai gardé le goût. »

Voilà quel était à peu près le ton de leurs causeries. Du reste, obéissant tous deux à cet instinct qui fait qu'on aime mieux se regarder dans les miroirs où l'on se voit en laid que de ne pas se regarder du tout, ils ne passaient jamais une semaine sans se réunir; dans le monde, ils se recherchaient, et, la veille même du jour où commença l'aventure que je veux raconter, ils s'étaient isolés dans le coin d'un salon, pour se livrer à un entretien qui paraissait fort animé. Ils étaient chez la vieille marquise d'Escaïeul, qui avait fait cet hiver-là un énergique effort pour rajeunir sa société. Au grand scandale de quatre ou cinq vieillards, surnommés les juges d'Israël, qui passaient toutes leurs soirées chez elle depuis quinze années, occupés à faire comparaître tous les rois et tous les peuples devant la plus solennelle des tables de thé, elle avait introduit dans son salon un élément turbulent et nouveau. Elle avait convié le monde actif, le monde vivant, le monde *mondainant,* comme dirait Rabelais. Elle avait appelé ces étrangères à grand fracas qui passent comme les frégates à vapeur, lançant autour d'elles la fumée et traçant des sillons vite effacés, mais longs et brillants; elle avait rassemblé

les hommes qui font courir, les femmes qui parient, et pourquoi cela ? Je crois, moi, tout simplement parce que les âmes féminines ne vieillissent pas, parce que les douairières découvrent tout à coup qu'elles éprouvent près de leurs contemporains un prodigieux ennui. Ce qu'elle se disait, elle, c'est qu'elle voulait distraire son fils Valentin d'Escaïeul d'une grande passion.

Or, Valentin, à cette époque, avait déjà bien près de quarante ans, et il était, ou du moins il semblait tel qu'on l'avait toujours connu. Né après la mort de son père, il paraissait, comme les petits sauvages, avoir aspiré au berceau une âme domestique. C'était le vieux marquis d'Escaïeul revenu tout entier dans cette vie, avec ses cors à l'esprit, comme disait mon pauvre ami B..., qui l'obligeaient à marcher si lourdement, en employant des précautions si fastidieuses, à travers toutes les conversations. Il s'occupait toute la journée d'archéologie, et le soir il racontait ses découvertes du matin. On aurait juré que ce pauvre garçon devait être à l'abri de toutes les passions violentes : eh bien, l'on aurait fait un faux serment. Il avait été atteint dans son cabinet, comme Hippolyte dans ses forêts. Vénus s'était attachée à cette proie singulière, ainsi que le constatait précisément l'entretien d'Olivier et de Thécla.

« Je sais bien, disait le prince de Trènes à cette impitoyable femme, que Richelieu voulut mettre une bourgeoise à mal, que don Juan tint à honneur d'avoir une religieuse sur sa liste; mais, en vérité, ces illustres exemples ne peuvent pas vous excuser, et ce malheureux Valentin méritait de ne jamais sentir votre griffe. Du reste, torturez-le tant que vous voudrez, puisque vous avez eu ce bizarre caprice, cela m'est fort indifférent, après tout; mais il en est un autre...

— J'arriverai tout à l'heure, répondit-elle, à celui qui excite votre intérêt; puisque vous avez nommé Valentin, il faut que vous subissiez ce que je veux vous dire à son sujet. Il a cette qualité dont vos hommes politiques reprochent l'absence à votre nation, car vous êtes Français, après tout, quoique vous serviez en Autriche : il a le respect. »

Et comme Olivier souriait : « Oh! fit-elle, épargnez-vous, je vous prie, quelque plaisanterie de mauvais ton et de mauvais goût, vous savez de quel respect je veux parler. Il a pour tout ce que je dis et pour tout ce que je fais une admiration sans réserve; il s'incline devant ce que sa raison ne comprend point dans ma nature. Quand je suis sévère, il ne blasphème pas; quand je suis clémente, il se confond en actions de grâces...

— Bref, interrompit Olivier, il vous traite comme les prophètes traitaient Jéhovah; mais votre esprit ne l'inspire guère.

— Ah! vous y voilà, reprit-elle. Il n'a point d'esprit, n'est-ce pas? Vous autres Français, vous croyez avoir tout dit sur le malheureux que vous voulez perdre quand vous lancez contre lui cette terrible accusation. Eh bien! vous n'êtes pas assez intelligents, messieurs les hommes spirituels, pour comprendre que cette qualité dont vous faites tant de cas est précisément ce qui vous nuit le plus auprès de ces belles étrangères dont vous faites tant de cas aussi. Votre esprit n'est qu'un mélange d'égoïsme et de moquerie; rien de plus fatigant que de sentir, sous chaque phrase qu'amène la conversation, votre pensée toujours en embuscade pour saisir la double occasion de se produire avec éclat et de jouer quelque mauvais tour à la pensée d'autrui. Aussi, quand nous rencontrons au milieu de vous quelque âme sérieuse et simple, semblant ignorer ou mépriser les jeux brillants et perfides dont vous êtes épris, nous sentons sur-le-champ une attraction et...

— Et voilà pourquoi, dit le prince de Trènes, vous daignez faire le malheur de Valentin. Je ne veux rien objecter, chère lady, à votre goût pour la simplicité; seulement, ce goût n'aurait-il point

dû vous porter à ne torturer qu'un cœur à la fois?

— Je vous jure, fit lady Glenworth, que je n'ai usé d'aucune coquetterie vis-à-vis de votre ami. Je ne songeais pas à lui. Il m'a aimée d'une passion dont la sincérité et la violence m'ont touchée, mais qu'assurément je n'ai point provoquée. Maintenant que puis-je faire, après tout? Son amour lui donne-t-il un droit sur ma personne? Faut-il que je m'ensevelisse avec lui dans la solitude? En vérité, vous êtes étrange, et je vous mettrais presqu'au défi d'expliquer clairement ce que vous me demandez.

— Je vous demande, dit alors Olivier d'un ton qui devint sérieux, de ne pas le confondre avec tous ceux que leur mauvais sort pousse vers vous. Écoutez, Thécla : l'œil distrait, la main indifférente, vous jetez tous les soirs vos filets dans l'océan qui se brise à vos pieds, sans vous inquiéter des poissons que vous prendrez. Quand vous retirez, comme cela vous arrive d'habitude, toute une collection de goujons, quand vous avez une provision de Valentins, faites-les frire, accommodez-les comme vous voudrez, je vous les abandonne; mais vous connaissez la ballade allemande, les flots renferment de merveilleux secrets : vous pouvez ressembler à ce pêcheur qui prit une sirène. Eh bien! je vous en supplie, quand vous aurez

arraché à ses fraîches retraites quelque créature mystérieuse, ne la mettez point avec vos poissons, rendez-lui sur-le-champ sa liberté, ou faites-lui une captivité qu'elle bénisse. Ne traitez point un être divin comme la gent muette et porte-écailles, ne confondez pas avec M. d'Escaïeul...

— Tenez, interrompit-elle, je crois que vous me le rendrez odieux. Malgré votre comparaison germanique, ce n'est pas plus un être divin que M. d'Escaïeul n'est un goujon. C'est un homme tout simplement qui m'aime beaucoup, j'en conviens, car je veux vous prouver que je suis juste, mais qui est emporté, violent, rempli d'insupportables exigences. Le voilà qui nous regarde là-bas d'un air furieux, et je suis persuadée qu'il songe à vous égorger-vous-même, qui prenez si chaudement sa cause, parce que vous me parlez depuis trop longtemps. Et puis que voulez-vous ? ajouta-t-elle en élevant au ciel un regard tout chargé d'orageuse tristesse, je sais bien que je n'ai pas été mise ici-bas pour donner à qui que ce soit le bonheur. Il faut que ma destinée s'accomplisse.

— Tra la la, murmura Olivier sur un air connu de *Don Juan*. Ah ! Thécla, s'écria-t-il, Dieu vous punira. Il inventera pour votre orgueil quelque châtiment effroyable. Il vengera mon pauvre Mendoce. »

II

Je viens donc d'écrire ce nom qui me rappelle tant de souvenirs que je désirais ne pas réveiller. Quelques personnes l'appelaient alors Mendoce parce qu'il se nommait ainsi dans l'armée carliste, où il s'était battu de son mieux. C'était le nom que lui donnaient toujours Thécla et Olivier, je ne veux pas lui en donner d'autre aujourd'hui. C'est du reste le personnage de cette histoire dont assurément je veux le moins parler, et dont, sans aucun doute, je vais parler le plus. Il avait à peine alors vingt-cinq ans; son âme était pleine d'une expérience chèrement achetée et d'ignorances incroyables. Jusqu'au jour où il était parti pour l'Espagne, il n'avait point quitté sa mère, qui était une brigande comme Mme de La Rochejaquelein. Il avait été élevé dans une fière et modeste habitation, moitié château, moitié ferme, où les balles des bleus avaient pénétré. Là, il n'avait rien appris du monde dans lequel il devait vivre. En Espagne, la guerre lui avait révélé toute une partie de la vie; mais, s'il était initié à quelques grands mystères, il ignorait tous les petits secrets. Il savait comment on tue un homme, il ne savait pas

comment on trompe une femme, et surtout comment une femme vous trompe.

Il avait connu à l'armée de don Carlos le prince de Trènes, et s'était pris pour lui d'une vive affection. Olivier, de son côté, l'aimait sincèrement. Ils avaient passé ensemble plus d'une nuit de bivouac dans ces causeries démesurées où les âmes. semblables à des alcyons, errent à travers des mers immenses, se suspendant tantôt à une vague, tantôt à une autre. Puis ils s'étaient baignés en même temps dans le péril et dans la rêverie. Ils s'étaient vus complètement, et ils avaient découvert que le hasard avait mis entre eux de singulières ressemblances.

« Mendoce, disait quelquefois Olivier à Thécla, me représente un âge de ma vie, mon âge héroïque; j'étais ainsi avant d'avoir dit de ces mots et versé de ces pleurs qui font sortir de nous des vertus; j'étais ainsi avant qu'une science cruelle eût cloué à mes lèvres, comme une chauve-souris à la porte d'une taverne, cet oiseau des ténèbres : l'ironie.

— Je vous crois, répondit-elle, et c'est pour cela que je n'aimerai jamais votre Mendoce. Je sens avec horreur dès aujourd'hui, sous les emportements de sa jeunesse, sous les violences de son amour, l'esprit qui maintenant vous domine. Je

découvre toujours au fond de ses yeux, qui attachent sur moi des regards tendres, irrités ou douloureux, quelque chose d'investigateur. Il y a en lui un personnage silencieux qui ne disparaît à aucune heure. Un jour, ce personnage parlera. »

Elle avait raison, car ce personnage parle aujourd'hui; mais en vérité, à cette époque, c'était bien sans s'en douter que Mendoce la jugeait. Il l'avait aimée aussitôt qu'il l'avait vue; voici en quelques mots comment ce malheur était arrivé. Un soir, Olivier l'avait conduit chez la duchesse de Glenworth.

« Je vous amène, avait-il dit à Thécla, un de mes amis qui est resté en Espagne plus longtemps que moi. Le capitaine Mendoce n'a pas voulu quitter la montagne tant qu'un buisson y a caché un fusil. Il a fait ces campagnes désespérées de Cabrera, qui doteront notre siècle d'une belle et sanglante poésie. Vous qui aimez, Madame, tout ce qui est hardi et étrange, vous vous intéresserez à cette existence que je ne m'attendais guère à voir traverser un jour votre salon. »

Thécla, en effet, aimait le bizarre; en véritable Anglaise, elle ne rencontrait jamais un lion sans lui offrir immédiatement une cage. Elle avait tourné ses yeux vers Mendoce, et Mendoce avait

laissé son âme partir sur le doux regard qu'elle lui avait jeté.

Le soir même, en sortant de chez la duchesse, Olivier avait dit à son ami :

« Écoute, tu es en ce moment au seuil d'un véritable jardin d'Armide. Si tu peux entrer dans cette demeure enchantée, comme il convient à un homme formé par la guerre, je ne veux point te retenir. Ces ravissantes hôtelleries sont des séjours où les jeunes gens n'ont qu'à gagner, quand ils les prennent pour ce qu'elles sont; mais, si l'illusion est restée la maîtresse de ta vie, ne revois jamais lady Glenworth : cette femme serait pour toi une source de tortures. Si tu as encore de la jeune fille, redoute-la : c'est un vampire. »

Quoiqu'il ne fût guère porté à la dissimulation alors, Mendoce ne dit point la vérité ce soir-là.

« Mon cher Olivier, répondit-il, j'ai maintenant le cœur qui convient à mon visage brun et à mes longues moustaches. Je ne suis plus ce que tu m'as connu. Je ne crains pas d'être la victime des vampires, je craindrais plutôt de devenir un vampire moi-même. »

Un mois après cet entretien, le lendemain du jour où Thécla avait eu avec Olivier la conversation que j'ai écrite tout à l'heure, Mendoce était

chez son ami. Il disait d'une voix où l'on sentait les sanglots près de faire irruption :

« Je ne puis plus vivre ainsi, je l'aime jusqu'à la folie, jusqu'à la mort; toi, le seul être qui me porte quelque intérêt en ce monde; toi, mon compagnon, mon frère d'armes, comme on dit, j'ai envie de te tuer par instants, quand je pense à ce que tu m'as raconté. Je sais que je suis pour elle ce qu'il y a de plus misérable, de plus vain, de plus désespérément ingrat, un jouet qui ne l'amuse plus, et je ne puis pas m'arracher de sa vie, où je n'ai pas de place. Je demande à Dieu un de ces miracles impossibles que rêvent les douleurs insensées. Je le supplie de transformer cette âme. Si tu savais ce que me fait souffrir cette nature froidement désordonnée...

— Et systématiquement capricieuse, dit Olivier. Je me l'imagine, mon ami, et tu me fais grand'pitié; mais tu guériras, j'en suis sûr. Allons ce soir chez elle; j'ai rencontré ce matin M. d'Escaïeul, et je crois, sur quelques mots qu'il m'a dits, qu'un incident nouveau va se produire dans la vie de Thécla : on n'éprouve plus la douleur au delà d'une certaine mesure; tu le sais, toi qui as vu opérer des blessés...

— Oui, parce qu'on rencontre la défaillance ou la mort. Cette femme-là tuera mon cœur.

— Eh bien! dit Olivier, périsse ce que tu appelles ton cœur plutôt que tout le reste de ton âme! »

Et il se rendit avec son ami chez la duchesse de Glenworth.

III

Thécla était seule quand ils entrèrent. Elle était assise dans un grand fauteuil, auprès d'une table toute chargée d'albums et de keepsakes; elle dessinait avec beaucoup d'attention une tête de martyr, d'après un dessin de Ribera placé devant elle dans la clarté d'une lampe. Cette tête, toute marquée de stigmates sanglants, où la douleur se montrait dans son appareil le plus sinistre, ne semblait éveiller en son esprit que des pensées d'un ordre fort calme.

« Trouvez-vous que je réussisse? dit-elle à Trènes en lui tendant la main sans détacher le regard de son dessin.

— Chère lady, répondit Olivier, vous me faites l'effet d'Hérodiade avec cette tête devant vous que vous contemplez de l'œil le plus indifférent. Oui, je trouve que vous avez parfaitement réussi; voilà des gouttes de sang qui me paraissent venues à

merveille. Vous vous êtes donc décidée à rester ce soir chez vous? Je croyais que vous comptiez aller au bal chez votre ambassadeur?

— Je comptais, en effet, sortir ce soir; mais M. d'Escaïeul m'a demandé la permission de m'amener un de ses amis que j'ai grande envie de voir.

— Quel est donc cet homme assez heureux pour vous inspirer de la curiosité? dit impétueusement Mendoce. Probablement, ajouta-t-il avec une voix qu'il désirait rendre ironique, quelque savant qui a découvert une médaille nouvelle.

— Non, fit-elle d'un air distrait, ce n'est pas un savant, c'est un guerrier qui a conquis en Afrique une très éclatante renommée. Il s'appelle Ben-Afroun.

— C'est la première fois, repartit Mendoce, que j'entends ce nom.

— Il est plus connu cependant que beaucoup de noms des bulletins espagnols », répliqua-t-elle avec cette méchanceté bizarre, imprévue et implacable qui se trouve parfois tout à coup sur la langue des femmes.

Mendoce sentit des larmes monter dans ses yeux. Par un rapide mouvement d'esprit, il repassa dans sa mémoire toute une série de souffrances obscures et sacrées que venait d'outrager

ce mot sans excuse. « O ma mère! dit-il en lui-même, comme on me traite! » car il venait de songer aussi, en cet instant d'angoisse et de détresse, à sa mère, qui était morte il y avait deux ans. Toutes les douleurs sont unies entre elles; la chaîne entière s'agite quand on ébranle un de ses anneaux.

Olivier jeta sur Thécla un regard qui vint tomber comme une flèche sur un bouclier d'airain. Peut-être allait-il dire quelque parole qu'il eût regrettée, quand M. d'Escaïeul entra.

Valentin était suivi d'un grand homme en burnous café au lait, qui était le guerrier attendu. J'ai été frappé sans cesse, depuis que je parcours le monde, des ressemblances que les figures ont entre elles dans toutes les contrées. J'ai vu en Kabylie, j'ai vu au désert, le bourgeois français, le philistin allemand, l'homme qui est né pour la vie pacifique, les idées lentes et rares, les digestions souriantes, et qui, faute d'un bon carrosse ou d'un fauteuil à la Voltaire, s'accommode de son mieux sur le dos d'un âne ou dans le creux d'un rocher. Nous appartenons tous à la même famille, on ne peut pas le nier : les mêmes vertus et les mêmes vices amènent les mêmes expressions sur des visages qui ne se verront jamais. Ben-Afroun, quoiqu'il ne fût pas *khodja* dans son pays, avait

un air qui se rencontre assez fréquemment chez les Arabes, celui d'un tabellion fort rusé. Ses petits yeux, séparés par un nez long et recourbé, semblaient deux guichets auxquels se montrait continuellement un esprit alerte et curieux. On ne peut pas dire toutefois qu'il fût précisément laid. Il avait une barbe assez bien plantée, ces dents d'une blancheur d'ivoire qu'on ne trouve qu'en Orient, une grande taille, de la santé et de la jeunesse ; enfin il portait avec aisance un costume qui a une incontestable dignité.

M. d'Escaïeul semblait tout fier de son rôle de cornac. Le bon Valentin avait fait en Algérie un voyage scientifique de six semaines qu'il se plaisait à raconter. Il était persuadé que quelques excursions autour d'Alger, de Constantine et d'Oran lui avaient livré tous les secrets de l'Afrique. Il se proposait d'écrire un livre sur ce pays, qu'on ne connaissait pas, disait-il. Ben-Afroun, chez lequel il avait reçu l'hospitalité, venait de lui être adressé par un officier des bureaux arabes. Il saisissait toutes les occasions de produire ce vivant témoignage de ses instructives pérégrinations.

Il prit Ben-Afroun par la main, et le conduisant à la duchesse de Glenworth, qui se leva comme si elle eût reçu un prince du sang :

« Je vous présente, dit-il, Milady, mon ami

Ben-Afroun, qui appartient à une des plus grandes familles de l'Afrique, et qui exerce chez les Beni-Hadidi, dans le Tell algérien, un commandement important. Ben-Afroun est devenu le loyal serviteur de la France, dont il a été un des plus redoutables ennemis. Il a appris notre langue, comme vous allez pouvoir en juger. »

Sur ces derniers mots, qui semblaient la fin d'une tirade apprise par cœur, Ben-Afroun prit la parole.

« Madame, dit-il, je voudrais vous parler; mais vous m'avez donné deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur, et me voilà privé de voix.

— Pourtant, fit Olivier, ce que dit là M. Ben-Afroun n'est pas tout à fait d'un muet.

— Ce n'est point surtout d'un sot, répliqua sèchement la duchesse. Je trouve, ajouta-t-elle, cette image des deux coups de poignard ravissante. Il n'y a vraiment que les Orientaux pour avoir dans leur langage habituel une semblable poésie.

— On ne peut nier, dit M. d'Escaïeul, que ce soit une race merveilleusement douée. Leur genre de vie, la beauté de leur ciel, l'aspect majestueux de leur pays, ne sont peut-être pas des conditions étrangères à cette richesse d'imagination. Du

reste, Madame, Ben-Afroun est aussi distingué comme poète que comme guerrier. Il a fait de très remarquables vers. »

La duchesse ouvrit son album, et Ben-Afroun, qui semblait s'être préparé à cette épreuve, écrivit en arabe, sur une page blanche, ces mots qu'il traduisit ensuite immédiatement en français :

« Le guerrier croit que le bonheur est sur le dos des chevaux, le marabout croit qu'il est dans les pages des livres. Depuis que j'ai vu celle dont les yeux sont noirs comme la plume de l'autruche et dont la peau est blanche comme le lait de la chamelle, j'ai reconnu que les guerriers et les marabouts se trompaient; je sais où est le bonheur. »

Lady Glenworth eut pour ces vers les sentiments des femmes savantes pour le sonnet de Trissotin. J'ai pu souvent étudier, depuis cette soirée, l'effet des compliments sur les Arabes. Ben-Afroun savourait l'une après l'autre toutes les jouissances de la vanité. Il se livrait à ces rodomontades africaines qui dépassent, et de beaucoup, les rodomontades castillanes. Valentin, qui ne comprenait jamais rien à ce que sentait et méditait Thécla, semblait ravi des succès de son ami ; Mendoce était envahi par une tristesse mêlée de colère.

« J'ai envie, dit-il tout bas à Olivier, de couper la tête à ce faquin, qui ne parle que de têtes coupées. Je vais avoir quelque horrible chagrin. Il se passe ici quelque chose de terrible et de grotesque.

— Partons, dit Olivier, et du courage; le grotesque écrasera le terrible. »

IV

Olivier a-t-il dit vrai? Je n'en sais rien. Est-ce le grotesque qui a vaincu? En vérité, j'ai regret d'avoir commencé cette histoire, que j'ai presque envie de ne pas poursuivre. Ben-Afroun était devenu, au bout de quelques semaines, l'hôte permanent de la duchesse de Glenworth. Matin et soir, on le trouvait installé auprès d'elle dans cette attitude de majestueuse paresse qui n'appartient qu'aux disciples du prophète. Il avait l'air de vous dire : « C'est ici que j'ai dressé ma tente et que je vais dorénavant contempler la fuite de mes jours. » Ce que Mendoce n'avait jamais pu obtenir avec la suprême énergie de son amour, il l'avait obtenu, lui, tout de suite et comme sans effort. Il avait fait bannir par Thécla son intro-

ducteur, ce pauvre M. d'Escaïeul, comme Grimm fit bannir Jean-Jacques par Mme d'Épinay. La manière dont il s'y prit fut même, je ne puis le nier, une ruse assez plaisante dont personne assurément n'aurait cru un Arabe capable.

Thécla peignait et faisait des vers. Elle aurait été une sœur trop effrayante de don Juan, si un petit bout de bas bleu n'eût point passé sous sa robe. Sa peinture et ses vers la mettaient au rang des mortels les plus simples. C'est un phénomène qui n'est point rare qu'une intelligence d'un aspect saisissant, étrange et grandiose, produisant, quand elle s'imagine de créer, des œuvres d'une prodigieuse insignifiance. Thécla présentait ce phénomène. Ses vers ressemblaient à ce que les *lakistes* ont jamais composé de plus fade; quant à ses peintures, on ne peut pas trop dire ce qu'elles rappelaient. C'étaient, surtout, lorsqu'elle s'abandonnait à elle-même, les essais d'un écolier naïf, prêtant à tous les êtres créés, hommes, animaux et plantes, les formes de sa pensée enfantine. Son amour-propre jetait pour ses yeux, sur tout ce qui venait d'elle, ce magique éclat qu'un enchantement jetait pour les regards de tout un public sur le bossu du conte d'Hoffmann, sur le petit Zacharie, dit Cinabre. On la trouvait, dans d'heureuses extases, relisant ce qu'elle venait d'écrire et

contemplant ce qu'elle venait de tracer. Malheur à ceux qui n'entraient pas dans ses admirations! C'est ce que comprit Ben-Afroun.

Un soir il lui dit :

« Ceux qui ne savent pas distinguer le beau sont aussi malheureux que ceux qui ne savent pas distinguer le bien ; c'est un proverbe de mon pays. M. d'Escaïeul est malheureux. »

Et comme Thécla lui demandait pourquoi :

« C'est parce qu'il nie les miracles de vos doigts et de votre bouche. Moi qui connais à peine votre langue, lorsque vous lisez des vers, je sens une harmonie semblable à celle des flûtes et des tambours qui célèbrent une fête nuptiale; quand je vois une de ces images du monde vivant que vous faites en quelques heures, je prie Dieu de ne point vous punir; je crains qu'il ne s'irrite de la lutte que vous engagez contre lui. Tandis que je pense ainsi, M. d'Escaïeul pense des choses qui ne sont pas d'un homme droit dans ses jugements. Il m'a dit que votre poésie imprimait aux lèvres ces mouvements qui annoncent l'ennui, et que votre peinture excitait l'âme à la raillerie en offrant aux yeux la création contrefaite.

— Ah! fit Thécla, M. d'Escaïeul trouve, en un mot, que ma peinture fait rire et que ma poésie fait bâiller? »

Et, pour parler comme Virgile, *elle sentit au plus profond de son cœur l'injure de la forme méprisée.* Elle jura une haine de Junon à ce pauvre Valentin.

Je suis bien convaincu que cet honnête garçon n'avait alors proféré rien de semblable aux paroles que lui prêtait Ben-Afroun. Depuis, un long séjour en Afrique m'a appris qu'un des procédés habituels à la fourberie arabe est l'invention d'un propos injurieux qu'on livre comme une confidence à celui qu'il doit offenser. La ruse même dont il s'agit, malgré ce qu'elle a de singulièrement civilisé, ne peut étonner quiconque a vécu sous ces tentes où l'on trouve souvent une finesse à déjouer tous les diplomates européens.

Ben-Afroun avait voulu essayer aussi sa puissance contre Mendoce; mais je crois que cette âme silencieuse, où il sentait le feu d'un sombre courroux, l'effrayait un peu. Plus d'une fois, devant la duchesse, il joua un rôle qui dut le blesser vivement dans sa vanité guerrière. Mendoce, quand il avait le bonheur de le prendre en flagrant délit d'épopée fabuleuse, le traitait d'Espagnol à Maure. Il le pourchassait impitoyablement dans le pays du mensonge jusqu'à ce qu'il l'eût ramené, l'épée dans les reins, au sentier de la vérité. Malheureusement ces victoires du chrétien sur le musulman

étaient des triomphes stériles. Ben-Afroun, lorsqu'il était seul avec Thécla, réparait tous les échecs que lui avait fait essuyer son rival. Il avait pour lui d'abord la puissance de la nouveauté, et puis une force plus durable, celle de la flatterie, de cette flatterie africaine, épicée comme la cuisine d'un *bach-aga,* qui seule pouvait convenir dès lors au palais blasé de lady Glenworth.

Il arriva donc que cet odieux Bédouin devint peu à peu pour Thécla *le Corsaire, le Dernier des Abencérages*, que sais-je ? l'homme poétique par excellence. La duchesse écrasait avec son sauvage tous les honnêtes gens de sa société.

« Je ne puis me lasser, disait-elle, de contempler ces vêtements flottants, qui sont une évocation des âges bibliques. Quelle majesté, quelle noblesse dans ce costume ! Vous autres, avec vos habits étriqués, vous ressemblez à des êtres condamnés par un mauvais génie à vivre sous des formes grotesques. »

Olivier prenait plaisamment ces gracieusetés, qui faisaient pâlir Mendoce de colère.

« Ma chère duchesse, lui disait-il, je ne me présenterai plus chez vous qu'en Bajazet, en Malek-Adel, en Orosmane ; je laisserai mon habit à votre porte, et j'entrerai dans votre salon en robe de chambre, car figurez-vous qu'au coin de

mon feu je suis vêtu encore plus splendidement que Ben-Afroun. »

Elle répondait à ces folies par un regard plein d'une ironie olympienne, et par cette phrase, qui revenait sans cesse sur sa bouche :

« Les Français n'ont jamais rien compris à la dignité humaine. »

Un beau jour, elle imagina de peindre Ben-Afroun. Mendoce n'oubliera jamais ce portrait, qui lui a sauvé la vie. De quelle manière? c'est ce que je vais raconter. Un matin il était venu chez elle : on lui dit qu'elle était sortie, et sortie avec son Arabe, qu'elle avait conduit au bois de Boulogne. Il pensa que peut-être elle allait rentrer, et voulut se livrer à la douloureuse fantaisie de l'attendre. Il pénétra dans le salon où d'habitude elle se tenait, et s'assit sur le fauteuil où elle était toujours assise. Tout à coup, dans ces lieux qui lui rappelaient tant de vifs et irritants souvenirs, il fut saisi au cœur d'une de ces douleurs ardentes, soudaines, sans merci, qui sont, dans l'orage des passions, l'atteinte imprévue des foudres invisibles. Un de ces poignards élégants, qui ont leur place entre les objets d'art, était près de lui, sur la table où Thécla mettait ses albums et ses fleurs. Il se leva pour saisir cette arme, que la Mort elle-même semblait, en cet instant, lui tendre par un

mouvement de pitié. Au moment où sa main s'allongeait vers l'instrument de sa délivrance, son regard tomba sur un portrait.

C'était Ben-Afroun, tel assurément que pouvait seul le reproduire le pinceau de Thécla. Ces personnages naïvement rébarbatifs qu'une ruse, à laquelle les oiseaux du ciel se laissent toujours prendre, place dans les cerisiers, donneraient une juste idée de ce qu'était l'image du guerrier africain. Il y avait un bras surtout qui eût forcé n'importe quel esprit à l'étonnement : c'était un bâton d'une longueur démesurée, terminé par une pomme qui représentait une main d'où sortait une pipe. Involontairement, Mendoce s'arrêta et demeura en contemplation devant cette singulière effigie. Au bout d'un instant, au lieu du poignard qu'il avait déjà presque saisi, il prit son chapeau et sortit. Quand il fut dehors, il ne voulut pas s'avouer ce qui s'était passé dans sa cervelle; il se l'est avoué depuis, et le voici.

Ce n'est jamais vainement que le ridicule fait des apparitions dans notre vie. On ne peut pas se tuer devant le portrait d'un rival représenté comme l'était Ben-Afroun, surtout quand ce portrait est l'œuvre de la bien-aimée. Dans le triste roman que ma mémoire me raconte, cette histoire aurait pu faire un chapitre intitulé :

« Comment un bras trop long dans la portraiture d'un Sarrasin empêcha le seigneur Mendoce de se tuer. » Mendoce, du reste, s'il échappa au suicide, y échappa défait et navré. Le mélange des sentiments qui l'oppressaient formait le plus triste, le plus misérable état où puisse se trouver une âme humaine. Si jamais j'inventais, je ne voudrais pas, à coup sûr, peindre ces complications, véritable écheveau de la fée Carabosse, que nous jette, avec un cruel sourire, la réalité.

V

Peu de temps après cette scène, Olivier se rendit un soir chez la duchesse, qu'il trouva seule et en disposition mélancolique. Thécla ne dessinait pas, n'écrivait pas, ne lisait pas; elle était étendue sur une de ces chaises inventées pour les corps paresseux qu'habitent des âmes songeuses, et regardait alternativement ce que le logis renferme de plus pensif : un foyer où les flammes se livraient à leurs danses mystérieuses, une pendule qui faisait la triste besogne de toutes les machines destinées à constater le décès des heures. Olivier s'assit en face d'elle avec la solennité d'un médecin qui va prononcer une sentence. Il attacha sur

ce beau visage, où se montrait la pâleur des incurables ennuis, un regard qui eut presque de la pitié; puis il débita le discours que voici :

« Ma chère duchesse, le monde est irrité contre vous. Ne m'interrompez pas pour me dire que c'est un dieu dont vous n'avez pas de souci. Qui n'appartient ni au cloître, ni à la tombe, ni à l'amour, appartient fatalement au monde, qu'on peut appeler la grande incarnation de toutes nos vanités. Quand le monde, dont les plus aveugles, les plus injustes colères ont tant de puissance, est juste par hasard dans son courroux, il est armé d'une autorité invincible. Je suis forcé de vous le dire, je le trouve juste aujourd'hui. Il ne veut pas qu'un de ses joyaux les plus précieux devienne le trophée d'un sauvage. Il vous crie : « Ne vous « avais-je pas donné assez de liberté? Je vous ai « permis de cueillir tous les fruits qui sont dans « mon jardin, même ceux que le serpent recom- « mande; pourquoi allez-vous chercher des fruits « d'un aspect inconnu et d'un goût détestable dans « des jardins étrangers? »

— Voilà de fort belles paroles, fit Thécla; mais, si je traite avec une égale indifférence le maître tout-puissant dont elles émanent et l'éloquent messager qui me les répète, que m'arrivera-t-il?

— Il vous arrivera, repartit Olivier, que vous

serez sous le coup d'un interdit dont certainement vous souffrirez. Votre personne sera proscrite, votre maison abandonnée. On inventera contre vous mille persécutions ingénieuses, qui atteindront votre orgueil jusqu'en ses plus secrets asiles, en ses plus inaccessibles forteresses. Je sais fort bien que vous prendriez plaisir à encourir un de ces grands et poétiques anathèmes qui donnent à ceux qu'ils atteignent une majesté fatale; mais telle ne sera pas la réprobation dont vous serez frappée. On vous ensevelira dans l'oubli comme dans une tombe; seulement votre repos sera troublé de temps en temps par un imperceptible essaim de quolibets semblables à des vers qui viendraient vous ronger dans les ténèbres. Je vous en supplie, évitez ces tourments; maintenant, je crois, vous le pouvez encore. La tempête que vous avez déchaînée contre vous est formidable, mais elle est à son début. On appelle la guerre que l'on se dispose à vous faire la croisade contre Ben-Afroun. Chaque jour, de nouveaux croisés s'engagent. C'est la vieille marquise d'Escaïeul qui a joué le rôle de Pierre l'Ermite; son fils lui-même, que vous avez si durement traité, est sur le point de se laisser entraîner. Ceci est une funeste circonstance, car le spectacle d'un homme ouvertement soulevé contre une femme pour qui il a professé

une certaine espèce d'affection est tout ce qu'il y a de plus insolite parmi nous, vous le savez, surtout quand cet homme a l'humeur débonnaire et l'honnête renommée de Valentin. Réfléchissez, chère duchesse, songez à la lutte qui vous menace et surtout à celui pour qui vous la soutiendriez.

— Olivier, dit Thécla en se levant tout à coup et en s'appuyant sur sa cheminée dans une attitude fière et rêveuse, je vais vous dire quelque chose que vous allez accueillir avec le plus sceptique de vos sourires et un déluge de paroles moqueuses : je crois que j'aime Ben-Afroun.

— Voilà un *Je crois,* s'écria le prince de Trènes, qui est d'une merveilleuse réserve, d'une admirable prudence. « J'aime Ben-Afroun » eût été un mot beaucoup plus saisissant; mais, malgré votre intrépidité, Thécla, vous n'avez pas osé me jeter cette parole. Eh bien! Madame, je ne vous dirai pas : Je crois; je vous dirai : Je suis sûr que vous n'aimez pas Ben-Afroun. »

Alors, de cette voix grave, recueillie, profonde, que l'on prend pour faire sur soi-même de complaisantes révélations :

« Vous savez bien en effet, dit-elle, que je ne puis pas aimer comme aiment d'habitude les êtres faits de chair et de sang; seulement je puis éprouver parfois, et c'est alors ce que je nomme l'amour,

une sorte de pitié tendre, profonde, infinie, pour ceux qui sont poussés vers moi par un sentiment vrai, simple et passionné. C'est ce sentiment que j'ai découvert chez Ben-Afroun. Il me disait encore hier : « J'aurais appelé insensé celui qui « m'aurait prédit que je me mettrais à genoux de- « vant vous; mais vous n'êtes pas une femme, « Thécla; vous n'êtes même pas une houri; j'ai « peur, par instants, que vous ne soyez un de ces « esprits auxquels Dieu permet de prendre une « enveloppe mortelle, et qui nous quittent tout à « coup après avoir brûlé notre vie en la traversant. « Souvent, quand je suis auprès de vous, il me « semble que je suis dans une mosquée à l'entrée « de la nuit. J'éprouve en même temps de la joie « et de l'épouvante; ces nouveautés que vous avez « fait connaître à mon cœur sont devenues une « nourriture dont je ne pourrais plus me passer : « je mourrais si on enlevait à mes lèvres ce pain « du mystère. Comment ferai-je pour retourner « dans mon pays? » Et j'ai vu des larmes dans ses yeux. Eh bien! pendant qu'il parlait ainsi, il se passait en moi quelque chose que je ne saurais décrire. Je sentis une sorte de plaisir mêlé certainement de tristesse, car c'était un plaisir que je goûtais, de ces hauteurs solitaires où ma pensée est condamnée à vivre; c'était...

— C'était, interrompit Olivier, un sentiment bien connu, chère duchesse, quoi que vous en disiez; c'était, pour passer du romantique au classique, le sentiment de maître Corbeau que vous goûtiez du haut de votre arbre, tandis que maître Renard vous débitait sa harangue. Moi aussi, j'ai fait une découverte, digne de M. de La Palisse, il est vrai : c'est que la flatterie est une magicienne qui opère des prodiges à la Circé sur les plus nobles, les plus intelligentes créatures où puisse se refléter l'image de Dieu. Pendant un instant, vous avez été corbeau et vous vous êtes conduite en corbeau. Personne, voyez-vous, n'échappe aux lois de la nature humaine. Quand l'amour est outragé, il dit à la vanité: « Venge-moi ! » et la vanité le venge. Si Mendoce était encore ici, sous votre empire, attendant la mort ou le salut de vous, il y a quelque chose que je vous aurais caché; mais Mendoce est parti hier dans un si triste et si misérable état que vous-même, l'auteur de sa souffrance, vous auriez vainement essayé de le guérir. Il a été à la poursuite des destinées violentes, et, s'il rencontre ce qu'il cherche, votre souvenir troublera pour lui-même la paix de la dernière heure. Je serai donc sans miséricorde, et je vous lirai une lettre qui malheureusement est isolée : car, s'il en eût été autrement, l'œuvre de Montesquieu eût été

dépassée de toute la distance qu'il y a entre la fiction et la vérité. Nous aurions eu des *Lettres arabes,* qui, à juger par celle-ci, auraient, je crois, été piquantes.

Ben-Afroun, cheik des Beni-Hadidi,
Au capitaine Fontevelle,
Commandant le Cercle d'Aïn-Torrah.

« Je suis heureux de vous apprendre que jusqu'à présent Dieu semble avoir béni le voyage de votre serviteur. Ce qui m'appelait en France, vous le savez, c'était le désir de voir mon commandement affermi et agrandi. Dans quelques jours, je l'espère, j'aurai atteint mon but, et les Beni-Itoun seront forcés de m'obéir comme les Beni-Hadidi. Le plus puissant de tous les vizirs à qui le sultan des Français confie son autorité s'est déclaré hautement en ma faveur. Ce n'est pas un homme de poudre, c'est plutôt, je crois, un *taleb.* Dieu ne lui a point donné la beauté : il serait risible sur un cheval, plus risible encore sur un chameau ; mais, tel qu'il est, ce vizir, comme la plupart des hommes de son pays, recherche l'approbation des femmes, et c'est là ce qui m'a donné son appui. Soyez attentif à ce que je vais vous raconter.

« On m'a prévenu qu'en France les femmes disposaient de la pluie, du soleil et du vent. « Si vous

« voulez réussir », m'a dit un Français qui m'a semblé un homme sain dans ses jugements, « il « faut vous rendre favorable une de ces divinités « qui dirigent toutes nos pensées et toutes nos « actions : quand vous aurez une femme derrière « vous, jetez-vous hardiment dans la mêlée ; jus- « que-là tenez-vous à l'écart, car vous lutteriez « peut-être contre des gens que des femmes proté- « geraient, et vous seriez vaincu infailliblement. » Alors j'ai formé le projet de chercher un indispensable soutien, et le hasard m'a servi merveilleusement. Votre ami d'Escaïeul m'a conduit chez la duchesse de Glenworth, qui est ce qu'on appelle en France une lionne, c'est-à-dire une créature puissante, qu'on redoute, qu'on flatte et qu'on admire. On me prévint que justement le grand vizir désirait plaire à cette lionne.

« Mais comment allais-je lui plaire moi-même ? C'est ce que je me demandais. Le Français que j'avais interrogé déjà vint encore à mon secours. « Quel charme emploient, dit-il, ceux d'entre vous « qui veulent se faire obéir du sultan ? » Je lui répondis : « La flatterie. — Eh bien ! reprit-il, vous « savez de quel philtre vous devez vous servir. » Je compris tout de suite la duchesse de Glenworth. Elle a la fierté du *djouad*, la gravité du marabout, la vanité du *taleb;* c'est pourtant une femme après

tout, quoiqu'une femme assurément fort dissemblable de toutes celles que nous voyons dans notre pays. Sous les majestueuses apparences qui la recouvrent, on trouve cette substance fragile et légère, destinée à périr tout entière, dont Dieu a pétri la femme.

« Aussi je fis d'abord agir sur elle tout simplement ce qui réussit chez toutes les femmes dans toutes les contrées. Je louai sa grâce, sa beauté, et je lui racontai ces histoires de guerre dont les êtres qui ne doivent pas quitter la tente se montrent toujours avides. Puis, quand je la connus mieux, je lui fis boire un breuvage plus compliqué. Je m'aperçus que ce qu'elle désirait surtout, c'était qu'on la regardât comme une créature dissemblable de toutes celles que Dieu a créées. Elle veut être parmi les femmes ce que le cheval Borak est parmi les chevaux ; je la servis suivant son goût. Je lui dis que je n'avais vu encore ni dans la vie, ni dans le rêve, personne qui lui ressemblât. Je la comparais tantôt à un esprit de la lumière par l'éclat qu'elle répandait autour d'elle, tantôt à un esprit des ténèbres par la crainte qui l'accompagnait. Je vis que cette dernière comparaison surtout la flattait. On m'a dit qu'en Europe le désir de ressembler à l'esprit du mal était une manie assez répandue, surtout parmi les gens qui

cherchent à récréer le public par des compositions rimées, ou écrites dans le mode habituel du discours.

« Or la duchesse de Glenworth est ce qu'on appelle un bas-bleu, mot que je ne pourrais pas expliquer, mais qui signifie une femme à qui Dieu a donné le désir et refusé le pouvoir d'imiter soit les poètes, soit les savants. En apprenant que la duchesse était un bas-bleu, je me suis réjoui, car je me suis rappelé le proverbe : Quand tu rencontres un personnage puissant sur un âne, dis-lui : « Oh ! Monseigneur, sur quel beau cheval « vous voilà ! » Toutes les fois qu'elle me récitait ce qu'elle avait médité dans son esprit, je m'écriais : « J'ai peur de blasphémer, et cependant, il faut « que je vous l'avoue, je ne sais pas si j'admire les « paroles du prophète lui-même autant que vos « paroles. » Ainsi je faisais, chaque jour, de nouveaux progrès dans son cœur.

« Dans son aveuglement sur elle, il lui arrivait sans cesse d'admirer, quand c'était sorti de ses mains, non seulement ce que la raison, mais ce que les yeux mêmes condamnaient. Quelquefois elle cherchait à rendre sur le papier, avec des crayons et des couleurs, les objets qui l'entouraient. Ses efforts étaient toujours stériles. Un jour c'est moi-même qu'elle voulut peindre, et je ne saurais

dire à quoi mon image ressemblait. Le dernier de mes esclaves aurait dit : « Ceci n'a jamais été notre « maître ; ce n'est point même son haïk, ni son « burnous, ni sa pipe. » Eh bien ! elle était persuadée qu'elle avait créé, comme Dieu, une personne vivante, et elle me croyait quand je lui disais : « Voilà bien le fils de ma mère ! Où donc « avez-vous pris cet art merveilleux de mettre un « second Ben-Afroun dans ce monde ? »

« Enfin, le Ciel m'a secondé ; j'ai atteint ce que je poursuivais. Dans quelques jours, le vizir, qui veut être agréable aux femmes, m'aura fait accorder ce que je désire. Les Beni-Itoun seront forcés de baiser ma main et de tenir mon étrier. Alors je retournerai vers vous, et j'irai raconter sous la tente comment un enfant de l'Afrique a su s'emparer d'une fille de l'Europe. Mon récit réjouira mes compagnons pendant qu'ils boiront le café ; peut-être quelques-uns d'entre eux douteront de mes paroles et me diront : « Dieu ne peut pas « avoir fait une créature aussi crédule que celle « dont tu nous parles » ; mais je leur répondrai : « Vous ne pensez pas comme il faut, vous oubliez « ce proverbe qui sera toujours vrai dans tous les « pays et dans tous les temps : Quoique l'autruche « mange le bois, le cuivre, le fer, ce n'est pas elle « qui dévore tout ; c'est la vanité. »

Quand Olivier eut fini sa lecture, il dit à lady Glenworth :

« Je tiens cette lettre de M. de Fontevelle, qui est arrivé hier à Paris et qui m'a appris que ce matin même Ben-Afroun avait, grâce à vous, obtenu ce qu'il souhaitait. Ce que je viens de vous lire est une traduction (car je ne sais pas l'arabe) dont je crains bien de ne pas avoir le seul exemplaire. Cependant je suis à vos ordres, et, si vous le voulez, je m'emploierai pour que les confidences de Ben-Afroun ne courent point tout Paris. »

Thécla garda un moment le silence. Elle était pâle ; elle subissait un genre de supplice qu'elle n'avait jamais prévu. Imaginez-vous don Juan devant une vision bien autrement terrible que celle de ses victimes, devant l'apparition vengeresse du ridicule lui montrant le seul Tartare où il eût craint de tomber ! Toutefois elle ne s'avoua point vaincue : elle releva la tête, qu'elle avait involontairement baissée.

« Faites ce que vous voudrez, dit-elle ; quant à moi, je vais voyager. J'irai au loin, car je sens ce qu'exprimait dans sa jeunesse un grand homme de votre pays : « Cette vieille Europe m'ennuie. »

Olivier fut sur le point de s'écrier : « Je ne pense point pourtant que vous alliez en Afrique » ; mais il se tut, et fit bien.

Ici s'arrête le récit que ne recommencerait pas assurément celui qui l'a écrit dans une heure de fièvre. Thécla, en effet, a voyagé, Dieu sait où; elle est revenue, Dieu sait pourquoi. Ses traits n'ont point changé, et je crois que son âme est toujours la même. J'ai dit qu'Olivier avait été tué. Ben-Afroun commande les Beni-Hadidi et les Beni-Itoun. Il a une admirable maison d'hôtes. On mange chez lui un couscoussou renommé, qui est souvent accompagné de nombreuses bouteilles de vin de Champagne, car c'est de tous les chefs arabes celui qui comprend le mieux notre civilisation. Qu'importe ce qu'est devenu Mendoce? Ce n'était pas de lui qu'il s'agissait. Je dirai tout simplement qu'il a perdu son cœur depuis sept années, ce qui est un accident beaucoup plus fréquent, mais de résultats heureusement beaucoup moins graves dans la vie usuelle que la mésaventure du célèbre Pierre Schlemil. Quand on a perdu son ombre, on ne peut pas entrer dans une auberge sans étonner tout le monde; quand on a perdu son cœur, on peut, sans étonner personne, se présenter dans tous les salons.



LES SOIRÉES DU BORDJ

ENTRETIENS MILITAIRES

I

LE BORDJ.

Le mot *bordj* et le mot *burg* doivent avoir la même étymologie. Je laisse du reste aux savants à décider ce point, dont je ne me soucie guère ; ce que je sais, c'est qu'en Afrique on appelle *bordj* une sorte de château fort, occupé autrefois par les Turcs, et où nos agas et bachagas se tiennent maintenant avec leurs cavaliers.

Le *bordj* est d'habitude dans une situation romantique ; il s'élève presque toujours en face des montagnes avec lesquelles il est en guerre. Si je n'avais pas en horreur l'état de renégat, je ne désirerais plus maintenant autre chose que d'être le

seigneur d'une de ces forteresses : là on retrouve encore la vie féodale dans toute sa primitive énergie ; la nuit, il ne faut s'endormir qu'après avoir soigneusement fermé les portes, et bien souvent on est réveillé par des bandes de vrais truands qui viennent mettre l'échelle au pied des tours. Les chiens hurlent, on court aux armes, on repousse les assaillants de la muraille, puis on monte à cheval et on les poursuit dans les ténèbres ; on leur court sus à travers la plaine, on leur ferme les sentiers de leurs montagnes, on les tue, et le lendemain on regagne sa demeure avec des burnous et des fusils. Quand on n'a pas le jeu de la guerre, on a cette chasse des temps passés, qui vraiment rappelle les combats, la chasse à l'épieu et à cheval du sanglier et de la panthère. On crève des chevaux et on perd quelques hommes, mais on a la joie au moins d'avoir été autre chose que le grotesque oppresseur de quelques honnêtes lièvres et de quelques innocentes perdrix.

Le *bordj* qui m'a fait faire toutes ces réflexions, et que ma pensée retournera souvent habiter, si je reviens jamais songer en France, est certainement une des plus touchantes demeures où un voyageur d'ici-bas puisse s'abriter. Je ne dirai pas au juste où il est, car je veux laisser un certain vague sur cet écrit, qui me deviendrait insuppor-

table, si l'on pouvait me dire : Mais ce n'est pas cela, vous avez mal vu, vous avez exagéré, embelli, — que sais-je? Je désire la paix pour mes œuvres ; comme dit Cooper en tête, je crois, des *Pionniers* ou de *la Prairie,* l'un de ces romans où le poète américain décrit, de façon à faire passer dans vos cheveux le vent des forêts, les magnificences solitaires de son pays, c'est pour moi que j'écris ceci. J'ajouterai pourtant, ce que certainement Cooper pensait aussi, que si d'autres cœurs se réjouissent de ce qui réjouit mon cœur, j'en serai heureux. Bienvenus ceux qui veulent goûter de l'eau que j'ai été puiser au fond du ravin, à cette source qui rafraîchit les lèvres et la vue; mais il faut qu'ils s'accommodent de ma peau de bouc telle qu'elle est : je n'ai pas à leur offrir d'autres vases. Vous qui avez besoin des coupes de Benvenuto, passez votre chemin. Pour en revenir à mon *bordj,* je disais donc que c'était un noble et touchant séjour.

Il s'élève sur l'*oued* que vous voudrez, en face des *benis* qui vous plairont; mais la rivière qu'il domine est large pour une rivière d'Afrique. Ici les coquillages et les lauriers-roses occupent d'habitude le lit des fleuves : la rivière dont je parle est une exception; l'hiver, elle devient si large et si impétueuse, quand elle se grossit des torrents de la montagne, que les Arabes eux-mêmes hési-

tent à la franchir; l'été, elle est encore assez forte pour donner aux campagnes qu'elle parcourt cette grâce ineffable de fraîcheur et ce charme secret de mélancolie que les eaux répandent autour d'elles. Derrière la rivière, à quelques portées de fusil, les montagnes font leur formidable apparition. Les jours, car il y a de ces jours-là en Afrique, où le ciel ne se montre pas dans l'éclat sans tache de son imposante robe bleue, de gros nuages s'attachent à leurs flancs; alors on se sent attiré sur ces cimes où soufflent ces vents qui enlèvent à la terre les herbes séchées et à l'âme les pensées arides. Malheureusement ces montagnes sont habitées par des gens qui auraient sauvé Obermann du spleen et Werther du suicide en leur coupant la tête à tous deux, s'ils fussent venus rêver de leur côté.

C'est bien pour cela qu'il y a un *bordj* en face d'eux. Les Turcs ont bâti ces murailles, qui ont l'aspect morne et mystérieux des grands murs sans ouvertures. Dans l'Orient, la maison n'est pas, comme chez nous, bavarde et curieuse; elle ne vous demande rien et ne vous dit rien; elle reçoit la lumière d'en haut dans sa cour faite comme une cour d'abbaye; elle a ainsi pour sa vie de chaque heure sa portion d'air et de jour; quand elle veut le ciel dans toute son étendue,

elle a ses terrasses. Il y a sur les terrasses de notre *bordj* quelques canons qui m'ont l'air de remonter au temps de Charles-Quint; des armes sont gravées sur ce bronze, rappelant, dans ce lieu de solitude, les splendeurs de pays lointains et d'âges passés. Une tour s'élève seule à l'un des coins de la forteresse comme le clocher de l'église, comme la tourelle de la mosquée; elle est là un signe de commandement plutôt qu'une œuvre de défense ; elle donne à l'édifice dont elle se détache quelque chose à la fois de religieux et de guerrier.

Ce *bordj,* ainsi bâti, réunissait, il y a de cela peu de temps, divers membres de la famille humaine. Il était habité d'abord par un *bachaga,* que j'appellerai du premier nom musulman venu, Mohammed, si vous le voulez bien. Mohammed, qui réside là toute l'année, y a ses femmes, ses serviteurs et quelques-uns de ses cavaliers. C'est un ancien compagnon d'Abd-el-Kader, ce qu'on appelle un homme de grande tente; longtemps il nous a fait une guerre acharnée. Son fusil en a abattu plus d'un parmi ceux que nous avons connus et aimés. Un beau jour il a trouvé qu'il avait fait la guerre sainte assez longtemps pour se conquérir une place digne d'envie dans le ciel du prophète; il s'est soumis, et est devenu notre serviteur. Maintenant c'est pour nous qu'il brûle de

la poudre. Ces conversions n'ont pas chez les Arabes le côté infamant qu'elles auraient chez nous. L'Arabe est *condottiere* par excellence, et, pendant un certain nombre d'années, peut s'engager consciencieusement à casser la tête de ses frères. Mohammed n'excite aucun mépris, mais il soulève de grandes haines, car jamais semblable tyranneau n'a vécu dans un château fort aux plus beaux jours de la féodalité. Sir Réginald Front-de-Bœuf lui-même aurait reçu de lui des leçons dans l'art de trouver de l'or en battant la campagne. Mohammed se fait payer l'impôt deux ou trois fois de suite. Un jour, quand il aura vidé tous les silos des environs, quand il n'aura plus à récolter dans la montagne que des coups de fusil, il demandera un congé à la France pour aller à la Mecque. Il ne reviendra pas de son pèlerinage; il mourra en saint homme auprès du tombeau du prophète, sans qu'aucun spectre trouble sa dernière heure. Sous ce ciel rouge de l'Afrique, le meurtre n'est rien. La terre boit le sang comme la rosée. Dans l'éclatante lumière de ces beaux jours, dans la sereine clarté de ces merveilleuses nuits, on n'est pas troublé par les remords. Rien n'est plus calme, à coup sûr, que le visage de Mohammed; c'est un visage régulier, animé d'un fin sourire, et qu'éclairent deux yeux d'une sin-

gulière douceur. Mohammed est vêtu simplement, comme la plupart des chefs arabes, mais il y a dans sa simplicité de l'élégance. Ses armes sont des armes de prix, et il a toujours de magnifiques chevaux qu'il monte avec hardiesse et avec grâce. Il a dans toute sa manière d'être de la dignité et du charme. J'aimerais mieux sa vie, malgré toutes les actions irrégulières dont elle est chargée, que nombre de vilaines petites existences de nos villes. C'est un goût dont je demande pardon à Dieu.

L'hôte le plus important du *bordj* était ensuite un capitaine de zouaves que je nommerai le capitaine Plenho. M. de Plenho est Breton, gentilhomme et chrétien tout comme feu le vicomte de Chateaubriand, et, par les élans de cœur, les ardeurs d'esprit, je lui ai même trouvé parfois quelque ressemblance avec René ; mais c'est un René, si René il y a, d'une espèce toute particulière. Que vous dirai-je? c'est un peu un René de corps de garde. Il me touche mille fois plus que le frère d'Amélie, car sa course à travers le monde n'est point sujette à maint égarement. Il sait où il va, et marche du pas de soldat vers le but qu'il s'est choisi. Depuis qu'il est parti du pied gauche dans la bonne voie, dit-il toujours, il a été droit devant lui ; mais, comme cette seule

expression l'indique, il ne faut pas lui demander cette élévation soutenue de langage qui donne aux rêveries de René un si grand charme. Plenho, qui, tout en menant la vie des hommes d'action, appartient par maint côté à l'espèce des songeurs, interrompt parfois ses rêveries par de brusques retours aux plus vives réalités de la vie, que bien des gens peuvent trouver d'un effet fâcheux. C'est une bouche d'or, disait quelqu'un, qui s'est noircie en déchirant des cartouches. Tel qu'il est, il m'a plu, et j'ai eu à transcrire ses paroles le plaisir que j'aurais eu à retracer l'image des beaux sites au milieu desquels il parlait.

Plenho protégeait avec sa compagnie la sûreté du *bordj*. qui venait de supporter une assez chaude attaque de la part des gens de la montagne. Ses soldats l'adoraient, et le fait est qu'il voyait en eux une véritable famille. Il les aimait, c'est une comparaison bizarre qui vient de lui, comme Mme de Maintenon aimait les demoiselles de Saint-Cyr, et il ajoutait : « Je voudrais pouvoir leur servir tous les jours une gamelle des principes qui font l'honnête homme, après la gamelle qui contient les choux et le lard, bien entendu. » Tout Plenho est dans cet étrange enchaînement d'idées et de mots.

Plenho m'a dit souvent qu'il avait eu de ces

appétits de la mort, comme les reclus en ont dans leurs cellules. Une de ses paroles favorites était encore : « Je trouve que la mort me fait faire antichambre trop longtemps. » C'est par cette soif ardente, par ce désir immodéré et blâmable peut-être du voyage aux pays inconnus, que Plenho m'a semblé se rattacher surtout aux créations de notre inquiétude, aux héros de nos rêveries, aux Manfred, aux Werther, aux René. Dieu merci, il savait aux heures décisives s'inspirer d'un autre esprit que ces fantômes. Quand résonnaient la fusillade et le tambour, il était tout simplement ce que le troupier nomme un vigoureux soldat. Ses vagues tristesses ne l'empêchaient pas de trouver au feu cette ferme et nette plaisanterie qui est la source originale d'où l'on a vu jaillir de tout temps l'héroïsme français.

Un autre hôte du *bordj* était un chirurgien militaire qu'on avait fait venir d'un régiment de ligne pour soigner les cavaliers des *goums* blessés en combattant nos ennemis. Ce docteur, que je nommerai le docteur Lenoir, nom que je préfère, dirait-il, à Montmorency, à La Trémouille et à tous les noms d'aristocrate, était un excellent homme, mais qui avait la cervelle gâtée par les livres démocratiques beaucoup plus que don Quichotte ne l'eut jamais par les romans de cheva-

lerie. Il aurait fallu qu'une nièce honnête et un brave homme de curé eussent brûlé dans sa cour les œuvres de MM. Louis Blanc, Lamartine, Michelet et consorts. Il avait dévoré toutes les fantastiques histoires de la Révolution, et songeait de Danton, de Robespierre, de Saint-Just ni plus ni moins que le héros de la Manche d'Amadis et de Tiran le Blanc. Toutefois il s'abstenait un peu des prédications politiques pour ne pas être réduit un beau jour à grossir le nombre de ces docteurs qui veulent guérir la société faute d'autres malades à traiter. Quand il se croyait en lieu sûr, il se dédommageait des prudents silences qu'il s'était imposés. De là, entre le capitaine et lui, des entretiens où de part et d'autre la franchise prenait ses ébats.

Enfin, il y avait au *bordj* un personnage dont je n'ai rien à dire : c'était un maréchal des logis qui commandait un détachement de spahis. Ce sous-officier avait connu Plenho en France, et, je crois même, était un peu son parent, de sorte qu'il vivait avec lui dans une certaine familiarité qui avait son explication toute naturelle. Du reste, il usait fort sobrement de la parole, d'abord parce qu'il prenait grand plaisir au silence, et puis parce que Plenho disait d'habitude précisément tout ce qu'il aurait dit, s'il avait été forcé de parler.

Mohammed vivait à part. C'est un supplice pour les Arabes que de prendre notre genre de vie. Dans les régiments indigènes où le contact est journalier entre eux et nous, la séparation est restée profonde; ils semblent, au milieu de nos repas, pleurer la patrie absente ou voilée. On sent, quand ils nous quittent, que leur cœur entonne un chant de délivrance. On avait donc laissé Mohammed à sa liberté. Les trois Français vivaient à la même table. On était au commencement de l'été. Il y avait tous les soirs illumination au ciel. On était attendu par un mauvais lit, tandis que la terrasse était délicieuse. C'était sur la terrasse qu'on dînait. Le dîner fini, des nègres mettaient sur la table le café et les pipes, et les longs dialogues commençaient entre Plenho et le docteur. Quelquefois telle clarté des astres donnait au paysage une si touchante beauté, y mettait une vie qu'on sentait si puissante et si réelle sous ses mystérieuses apparences, que les deux interlocuteurs se taisaient, saisis d'une admiration commune pour l'image visible d'une grandeur inconnue. Le ciel d'Afrique rend religieux. C'est celui que Cicéron vit dans ce songe où l'on découvre tout à coup sous sa prose païenne les bleues et nocturnes profondeurs d'une vision de Jean-Paul.

II

PREMIÈRE SOIRÉE. — LA PROFESSION DE FOI DU CAPITAINE PLENHO.

Quelques instants avant de se mettre à table, à l'heure où le soleil se couche, les trois Français étaient réunis sur la terrasse du *bordj*, et ils contemplaient un tableau que je recommanderais au pinceau d'un grand peintre. — Il y avait dans le paysage cette couleur dont Claude Lorrain eut le secret, et ce sentiment ineffable de mélancolie, cette tristesse sereine et profonde que rendait le génie de Poussin. La vaste plaine qui s'étend entre la montagne et la rivière sur laquelle s'élève le *bordj* était déserte. Le soir y projetait déjà quelques ombres, tandis que les montagnes à l'horizon se levaient étincelantes comme des fantômes de gloire. Au milieu de cette solitude, un homme était agenouillé; c'était Mohammed faisant sa prière du soir dans les formes prescrites par le Koran.

« J'avoue, dit le docteur, que ce spectacle me touche, quoique ce fanatique qui est là-bas s'abandonne à d'aveugles superstitions en prenant

des attitudes contraires à la dignité de l'homme. Tous les jours, ajouta-t-il d'un ton sentencieux, je me confirme dans mon opinion, qui du reste est celle des grands maîtres : je repousse les religions, mais je m'incline devant Dieu, devant un Dieu ami de la raison, ennemi du fanatisme, dégagé des prêtres...

— Enfin devant un Dieu philosophe, interrompit Plenho, repoussant la milice des saints et la noblesse des martyrs pour choyer le prêtre bon vivant, l'honnête homme qui se moque du maigre et maint autre personnage de même nature. Je connais vos rêves, docteur. Vous voulez aussi un Dieu populaire, brouillé avec l'étiquette, déclinant tout honneur, le premier magistrat et non pas le monarque de la création.

— Je ne veux pas, repartit le docteur, outré de ce persiflage, du Dieu des moines, des capucins, des momeries...

— Vous vous échauffez, docteur, fit Plenho, et le dîner se refroidit : deux mauvaises choses. Allons nous mettre à table, et nous reprendrons ensuite notre discussion. »

Quand le dîner fut fini, quand les pipes furent allumées, et quand ce premier moment fut passé du silencieux recueillement dont on éprouve volontiers le besoin après un honnête repas :

« Je suis sûr, docteur, dit Plenho, que vous me trouveriez bien ridicule si je disais en ce moment *mes grâces*. Votre orgueil philosophique se révolterait contre cette momerie, pour parler votre langage, et vous diriez à coup sûr : « Je viens de dîner avec un capucin déguisé en capitaine de zouaves. » Avouez pourtant que sous ce beau ciel, en fumant dans cette longue pipe, en buvant ce savoureux café et en digérant ce très suffisant dîner que nous ne sommes pas sûrs d'avoir chaque jour, vous éprouvez pour vous ne savez qui un certain sentiment de reconnaissance qu'il vous serait assez agréable d'exprimer. Écoutez-moi un peu, je vous prie. Je demande pardon à Dieu de la situation profane dans laquelle je vais vous prêcher; mais si, tout en fumant, je parviens à vous convertir, vous n'en serez pas moins converti que si je tenais en main un crucifix, si j'étais en surplis et établi dans une chaire. Voici donc ce que je vous dirai.

« Il y a longtemps que je suis brouillé avec les livres, mon éloquence doit s'en ressentir un peu; mais, toutes les fois que les hasards de ma vie me font rencontrer un bouquin, je fais une débauche de lecture. Il y a quelque temps, je trouvai dans la mauvaise auberge d'un petit village de colons un volume dépareillé de Jean-Jacques qui conte-

nait précisément la profession de foi du vicaire savoyard, et je relus ce célèbre morceau de rhétorique dont j'avais perdu le souvenir. La profession de foi du vicaire se divise en deux parties, une qui est l'éloge de la religion naturelle, de cette religion dont nous avons pu apprécier les bienfaits sous le règne de son grand pontife, M. de Robespierre; l'autre, qui est la critique superbe, faite dans la langue d'Helvétius et du baron d'Holbach, de toute foi révélée, de tout culte établi, particulièrement de la foi chrétienne et du culte catholique.

« Dans ce long discours, deux choses m'ont uniquement frappé, qui sont précisément les doctrines d'où naît ma complète séparation des philosophes. « Dieu, dit Jean-Jacques, ne peut aimer que l'ordre, il est trop loin de nous pour pouvoir aimer les hommes. » Puis il résume tout son système de religion naturelle par ces paroles : « Je tâche de m'élever à l'Être suprême par la méditation, mais je ne prie jamais. » Mon cher docteur, je crois que Dieu veut bien nous aimer, et j'ai une passion violente pour la prière.

« On se demande pourquoi les philosophes ont cette sécheresse qui nous rebute, ce froid glacial qui nous oppresse au milieu des magnificences de leurs œuvres; c'est tout simplement parce qu'ils ont chassé de leur cité la prière et l'amour, ce

qui fait la religion chrétienne et la foi catholique.

« Pourquoi prierais-je Dieu ? » dit Jean-Jacques. Je répondrai : Pour tout. « Je ne désire pas d'honneurs », s'écrie-t-il. Je ne crois pas, mon cher docteur, que l'ambition me tourmente beaucoup. Je ne serais pas fâché, certainement, de commander un jour le régiment de zouaves : plus j'ai de soldats à mener au feu, plus je suis heureux, j'en conviens ; mais, si demain une balle m'atteignait dans la poitrine, alors que j'ai tout simplement une compagnie sous mes ordres, je ne mourrais pas, je vous jure, en regrettant la gloire d'un méréchal de France, et s'il plaît aux chefs quelconques de notre mobile gouvernement de me laisser devenir, comme tant de braves gens beaucoup moins sots qu'on ne le pense, un capitaine en cheveux blancs, je n'accuserai pas ma destinée. Je consacrerai avec bonheur à mon troupeau, pour parler comme un illustre prélat, les restes d'une ardeur prête à s'éteindre. Non, la soif des dignités ne m'altère pas, et pourtant je prie ; je demande à Dieu de rester un honnête homme et un brave soldat. Je crois à la grâce.

« Je sais ce qu'il faut faire, dit Jean-Jacques, ma conscience me le dit. » Savoir, c'est bien, mais ce n'est pas assez ; c'est de pouvoir qu'il s'agit. Si je commandais par hasard, j'en serais du reste fort

marri, un peloton de philosophes, et si je me trouvais avec cette troupe en face d'un mamelon occupé par une batterie russe, mes philosophes sauraient fort bien qu'il y aurait une chose à faire, marcher sur la batterie et l'enlever; mais le feraient-ils? C'est là ce dont je doute. A chaque instant, nous apercevons un but vers lequel nous savons qu'il faut marcher; mais la force nous manque pour l'atteindre : c'est à Dieu que nous demandons cette force. Et puis il y a dans la prière un charme infini. Ainsi, quoique assurément l'Afrique soit une magnifique contrée, et qu'un zouave ne soit pas Gros-Pierre atteint de la nostalgie dès qu'il ne voit plus le coq de son clocher, je ne vous cacherai pas, docteur, que par moments je ressens le mal du pays. Au milieu de ces cactus, de ces aloès, de ces lauriers-roses, je regrette la haie rachitique et le pommier rabougri. Eh bien! ne pensez-vous pas qu'il m'est doux, quand au milieu d'une étape le regret de la patrie absente me prend trop vivement le cœur, de me dire qu'après tout j'ai au-dessus de moi une patrie qui accompagne chacun de mes pas? Pour que le Ciel nous soit vraiment une patrie, il faut que notre amour y aille chercher un Dieu qui ne soit pas isolé de nous.

« J'ai besoin d'un Dieu qui nous aime; or, quel

Dieu peut plus nous aimer que celui qui nous a donné son fils!... »

Ici le docteur interrompit Plenho.

« Voici, par exemple, s'écria-t-il, ce que je ne puis pas laisser passer. Je ne demande pas mieux que de voir dans Jésus-Christ un législateur, un homme fort avancé pour le siècle dans lequel il a vécu; mais un Dieu, allons donc, mon cher Plenho, et la Vierge...

— Je veux vous arrêter, dit Plenho, avant que vous ayez contristé ce beau ciel et que l'ange qui laissa tomber une larme sur le jurement de mon oncle Tobie ait enregistré un blasphème de plus. Je crois en la divinité de Jésus-Christ, et j'y crois en me fondant sur l'Évangile. Tenez, docteur, je vais vous confier ce qui peut-être a contribué le plus à me rendre chrétien. Depuis que je suis d'ordinaire en campagne, je lis peu, comme je vous le disais tout à l'heure; cependant je n'ai jamais cessé d'avoir deux livres dans ma cantine : ces deux livres sont l'Évangile et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Un soir que je m'étais couché fatigué d'un combat assez vif, mais que je me trouvais, contre mon habitude, agité, inquiet et privé évidemment pour de longues heures des secours efficaces du sommeil, j'ouvris mon Évangile et je tombai sur ce verset : « Je vous le dis, à vous qui êtes mes

amis, ne craignez pas ceux qui peuvent vous tuer et ne peuvent rien faire de plus. » J'éprouvai ce frisson que l'enfant bien nourri, dit Montaigne, doit ressentir en lisant l'*Énéide*, mais que l'*Énéide*, pour ma part, ne m'a causé jamais. Je me dis : « Voilà une parole qui surpasse en grandeur tout ce que l'histoire nous a jamais transmis de paroles héroïques. Le mot de La Rochejaquelein n'est rien à côté de celui-là : ce n'est pas un homme qui a parlé. »

« Mon cher docteur, quoique je ne sois pas aussi ennemi de la matière que je voudrais l'être pour mon salut, j'ai toujours aimé l'idéal; je l'ai cherché longtemps dans les rêves des poètes et dans mes propres songeries, je le poursuis encore à travers les enchantements de la nature; jamais il ne m'est apparu comme à travers les pages de l'Évangile : c'est dans ce livre sacré que j'ai vu le divin fantôme. Aussi je ne comprends plus rien maintenant à ce cri éternel des philosophes : « Où sont les miracles du Christ? » Les miracles du Christ sont dans l'œuvre même qu'il nous a laissée.

« Des sentiments surhumains rendus en surhumaines paroles, voilà, suivant moi, les miracles incontestables que nous offre l'Évangile. Ainsi, pour prendre un exemple entre mille, quand,

dans cette maison où Jésus s'est arrêté afin d'enseigner la parole de vie, une courtisane entre tout à coup, baigne de ses larmes et essuie de ses cheveux les pieds du divin Maître, d'où vient l'action de cette femme? d'où viennent ses pleurs? N'y a-t-il pas dans cette douleur de la pécheresse un mystère plus saisissant que la constance des martyrs, un plus éclatant prodige que la guérison du paralytique et la résurrection même du mort? Pourquoi cette créature se sent-elle souillée? Quelle nouvelle idée de pureté est donc née au fond de l'âme humaine? Quelle puissance a fait jaillir la source de ses étranges larmes, pleines à la fois de tristesse et de douceur? Trouvez-vous dans toute la poésie païenne une femme qui pleure comme la pécheresse de l'Évangile? Celle-ci pleure l'amant qui l'abandonne, celle-là l'enfant qu'elle a perdu : aucune n'est atteinte de ce trait invisible qui met au cœur une souffrance bénie.

« C'est parce que l'idéal est si profondément empreint dans toutes les pages de l'Évangile que je repousse avec énergie l'interprétation nouvelle que certains démocrates de nos jours ont voulu donner aux livres saints. Je crois, docteur, que l'esprit de Jésus-Christ n'est avec aucun des vôtres. Il nous enseigne l'humilité, et vous êtes l'orgueil; — la soumission, et vous êtes la révolte; — le re-

noncement aux biens de cette terre, et la conquête des trésors visibles est maintenant la seule croisade que vous prêchez. — Qu'est-ce qu'a fait votre grande révolution, celle qui est pour vous la loi et les prophètes, que vous célébrez maintenant dans une sorte de langue à part, où le néant de la philosophie se mêle à l'obscurité du mysticisme? Votre révolution a renversé la croix, elle l'a foulée aux pieds avec une rage dont on ne pourrait trouver d'exemple qu'en ces mystérieux accès de démence impie qui excitaient les saintes épouvantes et les terribles colères du moyen âge; puis maintenant vous venez trouver le Dieu crucifié, dont vous avez recommencé la passion, dont vos forfaits étaient depuis longtemps le supplice, car vos forfaits étaient les visions qui arrachèrent à sa nature humaine les larmes et les sueurs de la dernière nuit. Et comment vous offrez-vous à celui dont vous avez été de si implacables tourmenteurs? Est-ce avec un cœur repentant, avec un esprit changé, avec cette humilité que de tout temps il a demandée à ses amis, comme il disait dans la divine mansuétude de son langage? Non : vous venez à lui avec la subtilité du scribe et la superbe du pharisien. Au lieu de vous prosterner à ses pieds et d'attendre que son regard vous cherche dans la poussière, il semble que vous lui ten-

diez la main comme à un ennemi vaincu. Vous venez lui offrir une place parmi les vôtres, à la condition qu'il déposera sa couronne immortelle. Ce n'est plus la volonté de Dieu, c'est la vôtre qui va lui donner cette fois pour toujours la nature humaine. Allez, votre retour à Jésus n'est qu'un sacrilège, votre christianisme n'est qu'une folie!

« Je suis convaincu que l'Évangile réprouve toutes les maximes séditieuses que prétendent en tirer certains esprits. J'ai lu, il y a quelque temps, les commentaires faits sur l'œuvre divine par une grande intelligence qui s'est perdue. Je n'ai jamais vu que contraste entre le texte sacré et la prose du commentateur. Là où Jésus parle de la pauvreté, on m'entretient des richesses; là où il prêche la paix, je lis une invocation à la violence; là où se montre la cité divine, c'est la cité humaine qui vient se placer avec tout son fracas, toutes ses vanités et tout son trouble. Je crois donc l'Évangile étranger à tous vos systèmes, hostile à toutes vos nouveautés; mais je ne vous reconnais même pas le droit de l'interroger, parce que c'est un livre qu'on ne doit ouvrir qu'après l'avoir adoré. Je ne discuterai votre christianisme que le jour où vous reconnaîtrez Jésus-Christ.

« Maintenant je ne suis pas seulement chrétien,

je suis catholique. Je n'ai pas étudié la théologie. Quelques lambeaux de mon catéchisme, restés dans ma mémoire avec quelques fragments de mes prières, voilà toute ma science sacrée; mais j'aime précisément dans le catholicisme les deux choses sur lesquelles portent les reproches qu'on lui adresse d'habitude, la pompe de ses églises et l'hommage qu'il rend aux saints. On va sans cesse répétant que la nature est le temple le plus digne de Dieu; personne ne peut contester que le paysage qui est sous nos yeux ne l'emporte, en effet, sur tout ce qui peut être bâti par les hommes. Je dirai ceci tout simplement, c'est que le catholicisme ne se refuse pas le moins du monde à mêler, lorsqu'il le peut, les magnificences de la nature à la célébration de ses mystères. Quelquefois des prêtres ont suivi nos colonnes, et la messe alors a été dite sous le ciel. Vous savez, comme moi, docteur, quel effet les messes célébrées ainsi ont toujours produit sur nos soldats. Alors qu'au nom de la tolérance votre parti emprisonnait et tuait les prêtres, quelques croyants, sur les côtes de la Bretagne, ont été quelquefois entendre dans des bateaux la messe que célébrait un prêtre proscrit. Aucun catholique ne s'imagine que ses ministres ne puissent, en plein air, s'unir aussi complètement à Dieu que sous les voûtes d'une cathédrale; mais

nous sommes forcés d'avoir des temples, comme nous sommes forcés d'avoir des villes : eh bien! je trouve, pour ma part, fort à propos qu'on cherche à réunir dans ces temples l'or, les fleurs, l'encens, la peinture, tout ce que cette terre a de plus précieux. Les musulmans se départent dans leurs mosquées de l'habituelle délicatesse de leurs goûts. D'ordinaire, leurs maisons n'offrent que de simples murailles au dehors, et présentent à l'intérieur mille recherches; les murs de leurs mosquées, au contraire, sont couverts de festons, tandis que l'intérieur en est plus nu que celui d'un temple luthérien. Dans le pays catholique par excellence, en Espagne, les églises sont, comme l'âme du juste, simples au dehors, pleines de splendeurs au dedans.

« En définitive, l'éclat de l'or, l'harmonie de l'orgue, les parfums de l'encens, viennent aussi bien de Dieu que la grandeur des montagnes, la transparence du ciel et la mystérieuse étendue de la mer. Si l'or, l'encens et l'orgue peuvent donc nous être parfois des ailes pour nous emporter vers Dieu, je crois que nous ne devons pas repousser leur secours; mais ce qui vous irrite encore plus, docteur, que la pompe du catholicisme, c'est l'espèce de cour céleste dont nous entourons Dieu. Je suis sûr que l'hommage rendu aux saints

vous atteint dans votre foi politique. Il est contraire à l'égalité, n'est-ce pas? Heureusement nous ne trouverons pas l'égalité dans l'autre monde plus que dans celui-ci. Il y a dans la cité céleste un livre d'or. Travaillons dès à présent pour que nos noms y soient inscrits un jour.

— Mon cher Plenho, dit le docteur, je crains bien de n'être qu'un roturier là-haut.

— Je voudrais, docteur, fit gravement le capitaine, que ce fût vraiment votre conviction; je saluerais dès ce soir en vous un des signes auxquels se reconnaît la noblesse de Dieu. »

III

DEUXIÈME SOIRÉE. — SUITE LOGIQUE DE CE QU'ON VIENT DE LIRE.

Le docteur avait une petite propriété en Beauce ou en Normandie dont il ne parlait jamais qu'avec attendrissement. C'était là qu'il comptait, disait-il souvent, aller se reposer des fatigues de la vie errante aussitôt qu'aurait sonné l'heure bienheureuse de la retraite. Le docteur avait une mère qui lui avait envoyé bien des fois d'honnêtes

épargnes destinées à payer de folles dettes. Il n'avait jamais reçu cet argent sacré sans verser une larme, et il répétait sans cesse : « La pauvre bonne femme (c'est ainsi qu'il appelait sa mère) méritait un autre fils que moi. » Le docteur n'en était pas moins un ennemi acharné de la propriété et de la famille.

C'étaient, suivant lui, des attentats à la nature, car la nature revenait à tout propos dans la bouche du docteur, qui était un disciple de Jean-Jacques. Il avait une phrase favorite, digne d'Anacharsis Clootz : « Je ne reconnais, disait-il, qu'une seule propriété, la terre, qui est le domaine de l'homme, et qu'une seule famille, la race humaine. » Il avait l'habitude, après cette sentence, dont il attendait majestueusement l'effet sur ses auditeurs, de garder un instant de silence qu'il occupait à tirer quelques bouffées de sa pipe et à vider soit son verre d'eau-de-vie, soit sa tasse de café, soit sa chope de bière.

« Nous avons parlé de la religion hier, dit Plenho, nécessairement nous devons ce soir parler de la propriété et de la famille ; et sur les opinions que j'ai déjà défendues, docteur, vous connaissez celles que je vais défendre.

— Oui certainement, repartit le docteur, vous allez défendre le vieux monde et ses abus ; mais

le Christ, dont vous me parliez hier, n'était pas propriétaire...

— Je ne le suis pas non plus, répondit le capitaine; il y a longtemps que Plenho est sorti de ma famille. Ce pauvre château est tombé, en 93, entre les mains d'un ardent patriote, car vos prophètes, mon cher docteur, ne dédaignaient pas la propriété; ils la trouvaient bonne pour eux et pour leurs enfants. La maison de mes pères est échue à un M. Triquet, ancien fabricant de clous, je crois, dont le fils avait bien, morbleu! l'aplomb de vouloir s'appeler M. de Plenho à la fin du règne de Louis-Philippe. J'ai mis bon ordre à cette prétention, et j'ai fait voir à mon Triquet comment un vrai Plenho portait son nom; mais enfin je n'ai pas sous le soleil un arpent de terre, et je n'en suis pas moins attaché à la propriété. Tenez, voici un des faits qui m'ont le plus péniblement affecté dans ma vie militaire.

« Je commandais l'an dernier l'avant-garde d'une petite colonne qui opérait en Kabylie. On s'était battu dans la journée, les troupes étaient lasses. Il s'agissait de trouver un bon terrain pour les bivouacs. Le général m'ordonna d'occuper un champ cultivé comme le sont les champs des Kabyles. C'était un terrain couvert d'une verdure où commençaient à se mêler des teintes blondes, un ma-

gnifique champ de blé. Je foulais ce sol à contre-cœur, lorsque j'aperçus devant moi un homme dont je vois encore la figure, portant la petite calotte et la chemise courte du Kabyle. Cet homme ne bougeait pas, il m'attendait les bras croisés ; quand je fus près de lui et qu'il me vit ordonner à mes zouaves de camper : « Tu ne sais donc pas, me dit-il, que tu es sur mon champ? » Cette idée ne paraissait point dans son regard qu'on pût sciemment porter une atteinte à sa propriété. « On m'a donné l'ordre d'installer mes hommes ici, lui répondis-je, il faut que j'obéisse. — Mais tu veux donc me prendre mon champ? s'écria alors le Kabyle, je te dis que c'est mon champ. Ce que tu fais là n'est pas juste. » Il y avait dans cet appel à la justice, fait sous le ciel, au milieu d'une solitude, par un homme désarmé, quelque chose qui me causa une violente émotion. Je suis de ceux que la faiblesse touche encore jusqu'aux larmes et que la justice altère, suivant une belle expression du Christ. Force me fut bien d'obéir à ma consigne cependant, et bientôt mes zouaves eurent mis à néant les trésors que Dieu avait jetés dans ce coin de terre. Tout ce que je pus faire à grand'peine, ce fut d'empêcher qu'on ne tuât le Kabyle sur son champ, qu'il ne voulait pas quitter. L'idée de la propriété a jailli vivement

pour moi de cet incident; elle est restée dans mon esprit sous une forme naïve et sacrée.

« Les économistes et les philosophes ont écrit sur la propriété des traités que je n'ai pas lus. Mes opinions à moi sur cette matière, comme sur presque toutes les autres, sont tirées tout simplement d'une sorte d'instinct : cela doit vous plaire à vous, docteur, qui aimez tout ce qui vient de la nature. La propriété, c'est par ce côté-là surtout qu'elle me touche, me paraît un lien d'affection que Dieu a voulu établir entre les choses et nous. Allez vous promener souvent dans un bois, et faites d'habitude une halte sous un arbre dont l'ombrage vous paraît répandre une particulière fraîcheur : au bout d'un certain temps, une liaison se sera établie entre cet arbre et vous. « Je vais, direz-vous, me reposer sous mon arbre; mon arbre est plus beau cette année-ci que l'an dernier. » Cette liaison s'exprimera par le mot qui indique la possession. Nous désirons posséder tout ce que nous aimons, et une mystérieuse délicatesse de notre nature fait qu'excepté Dieu, nous désirons posséder à nous seuls l'objet de notre amour. Vous, docteur, qui aimez tant Jean-Jacques, vous rappelez-vous l'éloquente douleur de votre maître lorsqu'il aperçoit tout à coup des traces humaines au milieu d'un paysage dont il

espérait que ses regards avaient seuls contemplé la beauté? Pourquoi le philosophe, à cette vue, éprouve-t-il une tristesse amère? C'est assurément parce que la jouissance d'autrui lui gâte la possession idéale de ces merveilles dont il s'était déjà fait le maître jaloux et solitaire.

« Je vois, docteur, sur votre visage, une grimace qui veut dire : « Ceci est de la poésie. » Une autre fois je vous prouverai, car c'est là un de mes thèmes favoris, qu'il ne faut pas confondre, comme on le fait toujours, la poésie et la rêverie. La rêverie est mortelle à la société; c'est le faux, c'est le chimérique. La poésie, au contraire, est le plus indispensable élément de la grandeur et de la prospérité d'un peuple; la poésie n'est pas autre chose que la partie splendide de la réalité. Qu'est-ce que le drapeau, si ce n'est de la poésie? Qu'est-ce que la patrie? qu'est-ce que la guerre? qu'est-ce que l'honneur? Tout cela est de la poésie. La propriété, comme toute chose, a son côté poétique, qui est peut-être son plus sérieux côté.

« Ainsi, comme la patrie, elle est faite souvent de terre et de pensée. Il est bien certain que, si Plenho m'appartenait au lieu d'appartenir aux Triquet, j'y verrais autre chose que des murailles, des arbres et une pièce d'eau : j'y retrouverais la vie de ma famille, l'esprit de ma maison; mais j'ai

pris mon parti d'être prolétaire. Je n'ai pour toute propriété que mon sabre, comme je n'ai que ma compagnie de zouaves pour toute famille.

« Car vous le savez, reprit Plenho après un instant de silence, je ne suis pas comme vous, docteur, je n'ai pas une mère qui, tous les mois, m'envoie des conseils pour me sauver et de l'argent pour me perdre. Tout ce que j'ai aimé est là où je désire qu'une balle me dépêche bientôt. Cependant, quoiqu'il n'y ait plus de famille pour moi en ce monde, le culte de la famille est dans mon cœur et y restera. C'est un sentiment, pour parler en troupier, que Dieu trouvera dans mon sac quand il me passera l'inspection là-haut.

« Il y a quelques mois, je faisais la corvée de siéger dans un conseil de guerre. On traduisait devant nous un chasseur qui avait dissipé ses effets de petit équipement. — Ce n'était pas un sujet intéressant. — On sentait un vilain soldat, mou sur le terrain, turbulent au quartier, paresseux, ivrogne, mal tenu; son relevé de punitions était effroyable. Le conseil semblait disposé à lui appliquer la loi militaire dans toute sa rigueur; mais, quand le capitaine-rapporteur se fut assis, voilà qu'il se lève un avocat, à peu près aussi éloquent que son client aurait pu l'être, un pauvre diable aux cheveux gras, à la robe usée et au visage ta-

toué par l'ivrognerie, piteux, grotesque et crasseux fantôme du vice et de la misère. Ce personnage ainsi fait nous lit une lettre que le père de l'accusé adressait au capitaine de son fils. Le père était un ancien soldat qui avait perdu une jambe et gagné la croix à Lutzen, un membre enfin de cette chevalerie populaire qui fut la vraie noblesse de l'empire. Cette lettre était simple, touchante, énergique; elle respirait l'honneur de l'homme de poudre et de l'homme des champs. « On ne voudra pas, disait ce vieux brave, m'ôter la joie de mon ruban; on ne voudra pas me déshonorer mon nom, que savait l'empereur. » Le conseil fut ému et le chasseur fut acquitté.

« Certes, l'auditoire le plus démocratique eût applaudi à cet acquittement, et cependant le conseil de guerre obéissait à la loi qui est l'origine de toutes les aristocraties. Il reconnaissait cette force sacrée, cette vertu souveraine de la famille, sans laquelle, suivant moi, il n'y a pas de société. On ne saurait trop introduire dans la cité d'autre élément que la matière; on ne saurait trop, dans toutes les institutions humaines, imiter Dieu, c'est-à-dire mettre une vie d'une nature spirituelle, d'un ordre supérieur, sous la vie brutale du fait. La famille est dans la société un élément immatériel. Cet homme, qui aimait tant son enfant, est

mort : dans la cité visible, ce n'est plus qu'un cadavre sous une pierre; mais dans la cité idéale, c'est encore un être vivant si la famille est respectée; c'est encore un être protecteur pour ce qu'il aimait, pour ce qu'il aime toujours dans le pays où la volonté de Dieu l'a envoyé. Je ne sais rien qui me touche plus qu'un homme servant dans le tombeau ceux qu'il a laissés dans ce monde par l'honneur dont il a entouré son nom. Je ne sais pas une pensée plus capable de nous faire sortir à notre gloire des épreuves qui nous sont imposées quelquefois par la vie sociale que celle-ci : « Quelqu'un profitera de mes souffrances, et n'invoquera pas en vain mon souvenir. »

« Cette expression, « la foi de mes pères », m'a toujours touché, et, quand je ne tiendrais pas à la religion catholique par d'autre lien que le baiser donné par mon père mourant au crucifix, ce serait pour moi un lien que rien ne saurait briser. Il y a un monde où je sens de la douceur, du bien-être, cette bienfaisante et mystérieuse chaleur de l'espérance et de l'amour; il y a un monde où j'ai froid : ce monde où le froid me saisit, c'est celui où l'on n'offre pour nourriture à mon âme que des idées de philosophes, où, au lieu du Père qui est aux cieux, qui nous délivre du mal et nous donne notre pain de chaque jour, on veut me faire

adorer le dieu de Jean-Jacques, un dieu qui dédaigne ma prière, ne s'associe pas à mes combats, ne sait pas mes douleurs, un dieu qui voit l'ordre universel et ne me voit pas. Le philosophe qui inventa ce dieu devait être un mauvais père. La Providence a voulu qu'il portât dans la postérité ce stigmate de s'être fait un inconnu pour ses enfants, afin de montrer le néant de sa doctrine, afin d'aliéner aux mensonges pompeux de ses enseignements cette droite et décidée intelligence que les humbles ont dans le cœur. Eh bien ! voyez ce fatal enchaînement de toutes choses : la société, qui, au lieu du Dieu de notre religion, veut un Être suprême, est comme Jean-Jacques ; elle repousse la famille, elle remplace le foyer domestique par l'hospice, car ses gymnases ne seront jamais que des hospices. Les enfants qui ne doivent connaître ni les joies ni les vertus de la famille naissent plus malheureux que les muets, les paralytiques, les aveugles ; ils sont déshérités de biens plus précieux que la parole, le mouvement et le jour. »

Plenho se tut, et pendant quelque temps le silence régna entre les trois Français. Chacun se rappelait ces souvenirs du foyer que notre cœur nous tient en réserve comme des mélodies secrètes qui, à certaines heures, nous apportent parfois la

gaieté, bien plus souvent la tristesse, mais nous arrachent toujours aux ingrates misères de cette vie. Les trois hommes qui contemplaient ce ciel étincelant de l'Afrique voyaient sans doute dans leur mémoire un ciel moins éclatant, mais plus doux, le ciel sous lequel, le soir, nous descendions au jardin pour jouer quand nous étions enfants, pour rêver et pleurer peut-être à l'âge où luit sur nos pensées le regard si inquiet et si doux, si gai et si songeur de la jeunesse.

Le docteur, qui, en définitive, n'était pas accoutumé à errer longtemps dans les sentiers de la rêverie, fut le premier qui rompit le silence. Donnant à son regard une expression qui voulait être éminemment fine et légèrement moqueuse, il apostropha ainsi le capitaine :

« Puisque vous aimez tant la famille, mon cher Plenho, vous devez avoir un respect profond pour le mariage, et ce sentiment-là a dû vous causer de terribles embarras dans votre vie de garçon. Vous devez considérer l'adultère comme le plus impardonnable des crimes. Vous avez donc eu toujours une existence bien dure ou une conscience bien tourmentée.

— Docteur, répondit le capitaine, vous recourez à une espèce d'argument qui devrait être toujours banni de la discussion : vous prenez ma personne

à partie. Je pourrais clore le débat; mais votre interpellation ne me gêne pas, et je suis au contraire content d'y répondre. Il y a un évangile sur lequel j'ai souvent médité, c'est celui de la femme adultère. Je le sais presque par cœur; je l'aurais traité sur la toile, si j'étais peintre; j'en aurais fait une ode, une épître ou une élégie, si j'étais poète. Voici le tableau que les saintes Écritures nous ont conservé. Jésus est assis et trace des caractères sur le sable; une grande foule l'entoure; tout à coup, amenant une pauvre femme pour laquelle je me suis senti toujours pris, je l'avoue, d'une tendresse infinie, et dont il me semble que je reconnaîtrais dans l'autre vie le visage doux et confus, des docteurs lui disent que cette femme est adultère, et demandent l'exécution de l'abominable loi d'Israël. Jésus fait cette immortelle réponse que vous savez, et continue, dit l'évangile, à écrire sur le sable.

« Croyez-vous qu'il n'y ait pas un sens caché dans cette rêverie divine qui ne s'interrompt même pas? Le christianisme, j'en suis convaincu, a de mystérieuses indulgences pour tout ce qui vient de la source où il puise le charme de ses plus douces et de ses plus conquérantes paroles. Quand je vois Madeleine prosternée aux genoux du Christ et essuyant de sa chevelure les pieds du

divin Maître, il me semble que je saisis un symbole. Celui qui a été ici-bas l'image adorable de l'amour céleste a permis qu'il y eût à ses pieds une place pour l'amour né de l'humanité. Seulement il a voulu ce terrestre amour non point comme l'adorait l'antiquité, radieux, triomphant, ivre de lui-même; il l'a voulu humilié, repentant, versant des larmes. Docteur, je vais vous dire ma pensée : si elle n'est pas celle d'un théologien, elle est celle d'un homme qui lit et qui aime les livres saints. Je crois qu'il y a un genre de faiblesse qui ne trouve pas grâce devant Dieu : c'est précisément le vice tel que le glorifient les philosophes, qui se dit maître des hommes de par la chair, et justifie par une fausse maxime tout acte dépravé; mais la faute humble et douloureuse qui s'accuse au lieu de se justifier, qui se présente à Dieu comme la pauvre créature qu'amenaient devant lui les pharisiens, escortée de la confusion et du repentir, celle-là, j'en suis sûr, est souvent absoute, et quand elle est d'une certaine nature, peut-être emporte-t-elle en se retirant plus que la miséricorde du divin juge.

— Mon cher Plenho, repartit le docteur, vous auriez pu être confesseur de Louis XIV, car je trouve à vos homélies quelque chose qui sent terriblement les maximes des jésuites.

— Je respecte infiniment, fit Plenho, la société de Jésus; mais tenez, docteur, pour en finir avec ce qui me regarde, puisque vous m'accusez de vous parler en jésuite, je vais vous parler en zouave. Je réfléchis un peu; mais comme, après tout, une balle peut me casser la tête d'un moment à l'autre, je trouve qu'il est inutile de me trop fatiguer le cerveau. La plupart de mes soldats entendent très volontiers un bout de messe et même la messe tout entière; cela ne les empêche pas de se donner un coup de sabre et d'avoir sur les bras des cœurs enflammés. Je puis fort bien avoir quelques traits de ressemblance avec eux. Vous me trouverez inconséquent; vous autres démocrates, vous ne devriez jamais parler d'inconséquence. Pratiquez l'égalité, la fraternité, la tolérance, seulement comme nous pratiquons la religion. Je crois, du reste, qu'il peut être pardonné aux gens de guerre plus de choses qu'aux gens de plume ou de parole, à tous ceux enfin qui veulent bien être l'intelligence de la patrie, mais ne veulent pas en être la peau. J'ai fait une fois six lieues en cacolet avec une balle entre les côtes. Une de ces fièvres que le troupier emporte toujours comme un souvenir de l'Algérie s'était jointe à ma blessure. Je vous jure, docteur, que, si j'ai péché, j'ai expié ce jour-là bien des fautes. Je crois

volontiers à l'utilité des souffrances pour notre salut. Si mes idées sur le duel et l'adultère sont coupables, j'espère que quelques os cassés me les feront pardonner ; nos douleurs sont nos patenôtres. » Et Plenho se leva en entonnant ce refrain si connu :

Et allez donc, sonnez, trompettes !
Et allez donc, sonnez, clairons !

Bien des braves, à ce refrain-là, ont fait joyeusement leur dernière étape.

IV

TROISIÈME SOIRÉE. — DE L'ESPRIT MILITAIRE.

Une des thèses favorites du docteur était la dégradation de l'état militaire tel que l'a fait notre société. Il attendait avec impatience, disait-il souvent, le moment où il cesserait de vivre parmi les suppôts de tous les pouvoirs, car enfin, s'écriait-il le soir même où il eut avec Plenho sa dernière conférence, votre système de soldats qui ne doivent point raisonner nous conduit à servir indifféremment le bien et le mal, le juste et l'injuste.

« L'armée, repartit Plenho, est comme l'Église; elle rend à César ce qui appartient à César. S'il en est ainsi, direz-vous, il n'y a pas de gouvernement monstrueux qu'elle ne puisse soutenir. Cela n'est pas, car il y a des moments où César, c'est-à-dire tout principe d'ordre et d'autorité, disparaît du monde. Dans ces moments, l'armée n'a plus de rôle politique; elle cherche son mot de ralliement autre part que dans la loi capricieuse, éphémère et avilie qui gouverne la société. Ainsi, pendant la Révolution, ce fut la patrie seule que défendit l'armée. Les hommes à bonnets rouges et à piques qui s'en allaient dans les prisons « recruter des ombres », comme dit André Chénier, n'avaient rien de commun avec les braves qui enclouaient les canons ennemis. Notre uniforme a traversé sans tache cette période infâme; j'en remercie Dieu, car, depuis que le froc a disparu, l'uniforme est le seul habit, suivant moi, sous lequel puisse battre un cœur où vivent encore de saints enthousiasmes et de nobles mépris.

« Mon cher docteur, je ne vous ferai pas la confession de René à Chactas, quoique en vérité ce ciel transparent, cette vaste et tranquille nature, tout ce spectacle enfin qui nous entoure et dont nous faisons nous-mêmes partie puisse porter à l'expansion une âme plus renfermée que la mienne;

mais depuis longtemps l'orgueil du siècle m'a gâté les confessions, et si jamais maintenant je laisse échapper de ma bouche les secrets d'une obscure et douloureuse vie, ce sera en ce moment où la mort exorcise le démon de notre vanité. Je ne vous cacherai pas cependant que je n'ai pas toujours eu une résignation qui, à certaines heures, me fait encore défaut. Sous les teintes cuivrées dont le grand air a coloré mes tempes, peut-être pourriez-vous retrouver la griffe de l'esprit moderne. J'ai connu ces rêveries meurtrières qui ont conduit à la ruine quelques êtres d'abord, puis des peuples tout entiers. Enfin, j'ai souffert aussi de ces passions qui, dans tous les temps, jettent quelques hommes hors de ces routes qu'on ne retrouve plus qu'après de vives angoisses et de longs égarements. Je sais, tout comme Werther, quel abîme un regard peut creuser sous le front; je sais comment s'attachent au cœur certaines pensées. Lord Byron, dans ses Mémoires, raconte, avec une sorte de mystérieuse tristesse, une histoire terrible, dit-il, et qui montre jusqu'où peut être poussé le dédain de la vie. Un officier anglais lui avoua qu'une nuit il avait pris au hasard, dans l'obscurité, un pistolet, se l'était enfoncé dans la bouche et avait pressé la détente. Cet officier avait une paire de pistolets dont il savait l'un vide,

l'autre chargé. La fantaisie lui avait pris tout à coup de jouer sa vie solitairement contre le destin dans les ténèbres, et il s'était emparé à tâtons de la première arme qui s'était offerte à sa main, sans savoir si c'était l'arme qui portait la mort. Je me suis dit, en lisant ce passage, que, si cette histoire était terrible, il y avait une histoire terrible dans ma vie, car j'ai fait comme cet officier anglais.

« Sans parler du doute religieux, j'ai souffert de l'affreux doute particulier à ce temps, où il n'est pas un seul mot noble, entraînant, sacré, qui n'ait servi à quelque mensonge. Depuis que je me livre à mon état, comme le prêtre doit se livrer à son culte, avec tout ce que je puis avoir au cœur de foi simple et fervente, il n'est aucun doute dont je souffre. La vie me paraît ce qu'elle est, je crois, quelque chose d'infiniment triste, car l'*Imitation de Jésus-Christ* l'a dit : « Rien n'est plus triste que de vivre » ; mais quelque chose qui ne doit toutefois ni lasser notre patience, ni vaincre notre courage, ni blesser notre dignité. Je vis et sens que je puis vivre.

« La vie militaire a d'abord, à mes yeux, cette inestimable vertu, qu'elle porte une mortelle atteinte à tout ce que j'appellerai la partie efféminée de nos douleurs. Il n'est pas de rêverie dont l'ac-

tion n'ait raison quand elle s'empare de nous d'une certaine manière. Aussi, je défie bien tous les René, tous les Werther, tous les Obermann de poursuivre leurs langoureuses amours avec les chimères derrière dix tambours qui battent la charge. J'ai pensé souvent qu'aux heures du combat il en était de certaines pensées qui gisent silencieuses au fond de notre cœur comme de ces braves dont parle le Cid, que le péril met soudain debout dans les ténèbres. « Nous nous levons alors... » Si les balles ont fait entrer la mort dans nombre de corps, dans combien d'âmes ont-elles fait entrer la vie!

« Mais ce n'est pas seulement pour ces magnifiques inspirations de l'heure des batailles que j'aime mon état, je l'aime surtout pour ces pensées pleines à la fois de calme, d'énergie et de douceur qu'il donne aux âmes austères à maint obscur instant de la vie. Ainsi, je ne suis jamais sorti de la caserne sans me sentir l'esprit rafraîchi et le cœur allégé. Qu'y avais-je fait? Je m'étais occupé de ces soins dont les oisifs se moquent et dont les délicats nous plaignent. J'avais visité les chemises et les souliers de mes hommes, j'avais goûté leur soupe, je m'étais assis sur le pied d'un lit, et j'avais rendu la justice; j'avais été le chef de famille enfin, car la famille

se retrouve dans l'armée. Elle y existe même avec plus de force que dans la société; elle y existe avec l'autorité du chef, le respect pour les aînés; elle y existe aussi avec des sentiments de vraie et de vive tendresse. Jamais un soldat ne m'a quitté sans venir me dire adieu, et j'en ai vu bien peu dont la main n'essuyât pas alors quelque larme furtive. J'aime l'affection militaire, parce qu'elle est toujours dans la vérité. Nul ne promet des regrets éternels à son camarade ou à son chef : chacun sait que son oraison funèbre n'excédera pas quelques courtes phrases accompagnées de jurements mélancoliques qui reviennent de loin en loin, tantôt entre deux bouffées de pipe, tantôt entre deux gorgées d'eau-de-vie; mais ces phrases se composent de mots sincères. Je n'ai jamais désiré, pour ma mémoire, d'autre hommage que ces paroles de soldat.

« Je parle en ce moment de l'état militaire comme un homme qui porte l'uniforme; mais il me semble que, parmi les gens en habit noir, tous ceux-là doivent penser comme moi, qui ne désirent pas voir la France devenir un cadavre destiné aux expériences des docteurs en révolutions. Notre nation a cela de curieux, qu'elle est douée au plus haut degré des deux esprits les plus opposés, de l'esprit révolutionnaire et de l'esprit militaire.

Vous avez remarqué aujourd'hui l'excellente tenue de ce caporal qui est venu boire l'absinthe avec nous. C'est un Parisien. En 1848, il a fait des barricades et tiré sur les gardes municipaux. Il s'est révolté pour être libre, pour jouir de ses droits, et, la révolution accomplie, il a usé du droit de s'engager que la tyrannie ne lui contestait pas. C'est maintenant un des meilleurs sujets de ma compagnie. Si demain je l'avais à Paris sous mes ordres, il tirerait sur les émeutiers comme il tire sur tous ces fantômes blancs de la montagne et de la plaine. Il semble dans notre pays que la casaque du soldat brûle tout ce qu'il y a de mauvais chez ceux qui l'endossent. Assurément une des causes principales de ce désordre dont pour le moment nous désespérons de sortir, c'est l'hostilité qu'a rencontrée l'esprit militaire dans certaines régions de la société.

« Je les connais, ceux qui ont blasphémé la guerre; je les connais, ceux qui ont maudit l'uniforme, et qui l'auraient, morbleu ! bafoué, si on les avait laissés faire. Je ne veux pas m'occuper d'eux aujourd'hui, parce que je méprise les ressentiments et hais les colères ; mais bien des fois, depuis tantôt trois ans, j'avoue que leur peur m'a indigné. Aussi combien d'hommes maintenant veulent que l'armée les défende, qui devraient

eux-mêmes être de l'armée! A bien peu d'exceptions près, nous sommes tous les compagnons de Gautier Sans-avoir. L'armée est à la société d'aujourd'hui ce que fut la Vendée à la royauté du dernier siècle : elle combat pour des biens qu'elle n'a pas. Tant mieux; son rôle en est plus beau. Ce qui a donné tant d'éclat aux luttes vendéennes, c'est qu'il n'y a guère coulé que du sang de gentillâtre et de paysan.

« En vérité, quand je vois tant de braves gens rassemblés sous nos drapeaux, ou par la loi de leur pays ou par la loi de leur cœur; quand je les vois ce qu'ils sont, patients, actifs, courageux, et n'ayant qu'un unique désir, celui de mettre toutes leurs qualités au service d'une autorité énergique et digne, je me demande comment on a laissé s'en aller la plus grande famille sociale. Les gens en uniforme qui obéissent au tambour, c'est bien du peuple, et un peuple qui vaut, j'espère, tous les ouvriers de vos villes. Pourquoi ceux qui devraient être ses guides sont-ils en si petit nombre dans ses rangs? Qu'est devenu le temps où on allait perdre aux armées cet air bourgeois qu'on ne perdait pas à la cour? Mais j'en sais qui se sont glorifiés de l'air bourgeois jusqu'au jour où on est venu leur dire qu'il fallait prendre l'air ouvrier. Ils se sont indignés alors; il était trop tard.

Il y a d'irréparables insolences dont la société a eu à souffrir. »

C'est à peu près ainsi que parla Plenho, la dernière soirée qu'il passa au *bordj* avec le docteur et ce personnage qui eut la discrétion de ne rien dire. J'ai pensé que les discours du capitaine auraient quelque intérêt. Nous trouverons toujours grand plaisir à ce qu'un démon soulève pour nous le toit d'une maison ; peut-être donc éprouvera-t-on quelque charme à pénétrer dans une âme.

C'est aux œuvres surtout que s'applique pour moi la célèbre maxime de Térence. Toutes celles-là me semblent avoir le droit d'existence qui ont en elles quelque chose d'humain. Je ne mets pas toutefois un cœur de plus sous les regards du public; je n'ai montré du capitaine Plenho que ce qu'il est permis à tout le monde d'en voir. Cet honnête soldat garde son cœur tout entier dans sa poitrine; les balles, si jamais elles y pénètrent, trouveront intactes les cendres sacrées que les joies et les douleurs humaines ont amoncelées dans le triste foyer de cette noble vie.





LA PRINCESSE PROMÉTHÉE

I

Un soir, entre quatre et cinq heures, dans le coin d'un salon qui eut sa gloire comme Babylone et comme Tyr, et qui a disparu comme ces cités, j'entendis parler de lady Byron. On disait que l'auteur de *Don Juan* s'était donné des torts bien graves envers elle, on la plaignait, on la béatifiait, on offrait comme holocauste à son souvenir la mémoire flagellée et déchirée de son glorieux époux. J'étais à cet âge où les moins bons d'entre nous ne sont pas encore aptes à s'enrôler dans la grande légion des pharisiens, où la passion éternelle de tous les hommes divins nous arrache des élans d'une pitié enthousiaste et profonde. En moi-même, je pris parti pour Byron. et je me dis

qu'il se commettait devant moi, à coup sûr, une des iniquités quotidiennes qui sont le fond, l'âme, la vie de ce qu'on nomme la conversation.

Plus tard, bien loin de l'heure et des lieux où mon cœur sentit la rapide étreinte des émotions que je retrouve aujourd'hui, des faits inattendus ont donné raison aux instincts de ma jeunesse. Ces faits, j'essaye maintenant de les recueillir. Puissent-ils avoir pour d'autres l'éloquence qu'ils ont eue pour moi! Ce ne sera pas d'une seule apologie qu'ils se chargeront, car dans ce monde nulle existence n'est isolée, nul homme n'est le représentant de sa seule pensée, nulle victime n'est immolée pour ses seules vertus ou ses seules fautes. — Connaissez-vous le prince Prométhée Polesvoï?

Son nom éveillait en mon esprit, avant l'instant où je fus appelé à le voir, des souvenirs un peu confus, je l'avoue, mais cependant assez vifs. Je savais qu'il existait en Russie un poète moins correct peut-être que Pouchkine, mais d'une veine plus originale et plus hardie, qui n'avait pas craint, dès ses débuts, de monter sur le trépied où l'on est assailli par ce qu'ont de plus puissant et de plus orageux les souffles de l'inspiration. Polesvoï a écrit de grandes compositions théâtrales où, remontant aux sources mêmes de l'art drama-

tique, il prend pour matière l'histoire de son siècle et pour personnage suprême sa nation. Son *Incendie de Moscou* faisait répandre, il y a quelques années, à un public russe, les larmes qu'arrachait jadis aux yeux des Grecs la célèbre tragédie des *Perses*. A ces gigantesques tentatives il a joint maints autres essais. Sa petite pièce, *le Troisième Amour*, dénote une science singulière du cœur féminin en ce temps-ci. Quelle que soit d'ailleurs la manière dont on le juge, ce qui est certain et ce que je veux uniquement établir, c'est qu'il appartient à cette race d'hommes, en même temps aimée et maudite du ciel, que Dieu répand parmi nous, comme les étoiles dans son firmament, pour briller, mais d'une lumière vacillante, disparaissant dans les tempêtes, pâlissant au passage des moindres nuées, et, alors même que tout est paix et douceur autour d'elles, que l'air est pur et transparent, rayonnant d'une lueur inquiète dont on se sent presque aussi attendri que charmé.

Ne cherchez point en Russie des gens de lettres proprement dits. La classe des génies, tantôt bienfaisants, tantôt malfaisants, qui chez nous ont remué tant de choses, n'existe point dans ce pays-là. Il n'est pas permis à une créature terrestre de s'y faire uniquement esprit. Polesvoï a suivi la

carrière des armes que lui imposait la condition où il était né. Il s'est montré un brillant soldat, et cela devait être; malgré l'histoire plus ou moins vraie d'Horace et de son bouclier, un grand poète, j'en suis sûr, sera d'ordinaire un vaillant homme: le même élan arrache à la terre pour la porter au-devant des puissances inconnues l'âme valeureuse et l'âme inspirée. Maintenant, d'où venait à notre héros ce nom étrange de Prométhée? D'une fantaisie de son père, le prince Démétrius Polesvoï, qui, semblable à presque tous ceux dont sont nées des créatures de génie, fut lui-même un être tout rempli d'une intelligence puissante et singulière. Admirateur passionné des lettres antiques et particulièrement du théâtre grec, le prince Démétrius, malgré la dissertation de *Tristram Shandy*, ne craignit pas d'imposer à son fils le nom plein de mystérieuse grandeur qui rappelle les premières et funestes amours de l'âme humaine et de l'idéal.

Il y avait devant Sébastopol un officier d'artillerie dont une humble colonne au fond d'un ravin et un petit article du *Courrier Nantais* sont aujourd'hui toute la gloire. Raymond de Caylo, c'est ainsi qu'il s'appelait, tenait à la Russie par une alliance assez proche. Une de ses tantes avait épousé ce prince Démétrius Polesvoï dont j'ai

parlé à l'instant. Cela n'empêchait point Raymond d'envoyer consciencieusement le plus d'obus et de boulets possible aux défenseurs du tsar, sans s'inquiéter s'il avait parmi eux quelque cousin. C'était du reste un homme d'un esprit original, élevé et un peu exalté, grand partisan du comte Joseph de Maistre, pensant comme lui sur la guerre, persuadé comme lui que le sang humain n'est jamais répandu inutilement, qu'il efface une faute et fait apparaître une vertu sur tout point de ce monde où il coule. Un soir de ce premier hiver où chaque heure de tant d'existences fut marquée par une souffrance et par une lutte, Raymond était dans sa tente, écoutant d'une oreille distraite le bruit de la toile fouettée par la neige et secouée par le vent, quand un message inattendu le tira brusquement de sa rêverie. Un soldat lui remit un petit mot d'une écriture inconnue, trahissant une main tremblante comme celle d'un malade ou d'un blessé : « Si vous avez envie, disait ce billet, de voir un parent fort mal accommodé et contraint à faire dans votre armée un séjour involontaire, venez à l'ambulance du quartier général. Ce parent n'est pas un prisonnier très sûr. La mort et lui se font des signes, et il est capable d'être libre d'une heure à l'autre. Hâtez-vous donc, mon cher cousin. » Au bas de ces lignes, on lisait

fort distinctement le nom de Prométhée Polesvoï.

Raymond se mit sur-le-champ en route à travers vent, neige et ténèbres. Il parvint à cette sorte de toiture, moitié en toile, moitié en planches, qui produisait un si étrange effet en s'élevant directement du sol. Ce toit couvrait une grande tranchée; cette tranchée était l'ambulance. Raymond parcourut ce long corridor que venait d'encombrer une affaire dont les derniers coups de fusil se faisaient encore entendre. Il aperçut dans un coin de ce sombre gîte, entre une couverture tachée de boue et un drap couvert de sang, une figure qui lui fit dire : « Voilà celui que je cherche. » Polesvoï a un regard dont il n'est pas possible de ne pas s'inquiéter. Ses prunelles fauves, inondées d'une flamme noire, tantôt s'arrêtent sur vous, ardentes et immobiles comme si elles allaient s'élancer hors de leur orbite, tantôt s'agitent à droite et à gauche, possédées du mouvement des bêtes carnassières que l'on enferme dans des cages. Ces singuliers yeux pourtant, malgré leur habituelle sauvagerie, ont parfois une expression pleine de douceur : alors, comme la musique des maîtres allemands, ils portent sur leur fluide rêveur tout un monde de choses passionnées et tristes. La bouche, par instants moqueuse, a toujours de la grâce; on sent une porte

destinée à des paroles élégantes et fières. Le visage ne cesse jamais d'être pâle; il semble fait de cette chair dont parle la Bible, qui a senti passer le souffle des esprits et qui est restée livide.

Si Raymond comprit qu'il était en présence de Polesvoï, le Russe, de son côté, reconnut sans hésitation son cousin, et d'une voix enjouée, qu'on ne se fût certes pas attendu à entendre dans un pareil lieu, sortant d'une semblable bouche :

« Je vous salue, dit-il, Monsieur le vicomte de Caylo, et je vous remercie d'avoir répondu si promptement à mon appel. Je me félicite de n'avoir jamais médit de la guerre; c'est par excellence la mère des aventures, ce qui fait qu'elle nous envoie aussi bien les bonnes que les mauvaises rencontres. »

Et comme Raymond lui prenait la main : « Je vous ai reconnu, ajouta-t-il avec un accent qui cette fois avait quelque chose de singulièrement ému, à votre regard et à vos cheveux, qui ont vivement éveillé en moi le souvenir de ma mère. »

Puis il continua en reprenant son premier ton : « J'ai une balle dans la cuisse qui a fortement endommagé un de mes os, et un coup de baïonnette dans la poitrine qui est d'une portée très mystérieuse. J'ai voulu, en quittant ce monde, mon cher cousin, vous dire en même temps bonjour et

adieu, puis aussi vous demander un petit service que voici. »

Alors il expliqua en peu de mots à son parent qu'après l'avoir fait prisonnier on lui avait pris tous les papiers qu'il avait sur lui, dans l'espoir sans doute de trouver quelques documents précieux. Or ce qui était sur sa poitrine, et ce que la baïonnette même avait percé, ne pouvait intéresser en rien les assiégeants de Sébastopol : c'était une lettre en français d'une femme qu'il aimait de toute son âme.

« Votre lettre vous sera rendue, s'écria Caylo, et vous ne mourrez pas, mon cousin, car les gens qui sont aimés ne meurent pas, à ce que l'on assure.

— Je vous ai dit que j'aimais, non pas que j'étais aimé, répondit Prométhée avec un sourire dont s'illuminèrent son pâle visage et jusqu'à ce grabat sanglant sur lequel il était étendu. Je ne suis pas sûr, au contraire, que ma mort ne soit pas un soulagement pour celle qui a été la domination capricieuse, changeante et adorée de toute ma vie. Peu importe du reste : nous n'avons le temps, ni vous ni moi, l'un de faire, l'autre de recevoir des aveux. Que je revoie cette écriture, qui a été, je puis le dire même en ces derniers jours, l'unique source de mes émotions ; que je ne laisse pas à des étran-

gers le plaisir profane de commenter ces paroles d'amour, choses vivantes, sublimes, sacrées, pour les cœurs où elles doivent être enfermées, et vaines apparences, formes ridicules et misérables pour les esprits où les transporte un jeu indiscret des destinées! Enfin que j'aie cette lettre, mon ami, que je l'embrasse encore une fois, que je la brûle, puis que j'aille en rejoindre les cendres! Tel est mon seul désir en ce moment. Partez, et je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

Raymond s'éloigna, l'esprit occupé et le cœur tout rempli d'émotion. Il se sentait avec étonnement une bizarre énergie d'entrailles pour ce parent inattendu. Sans être soi-même la passion, lorsqu'on vit tout à coup près d'elle, on s'aperçoit aussitôt que l'on est transformé. On est renouvelé, rajeuni; on respire à pleins poumons des bouffées d'un air âpre et puissant, semblable à celui qui nous vient des grandes cimes à travers le chemin des montagnes. Le soir même, Raymond obtenait la lettre réclamée et l'autorisation de faire transporter son cousin sous sa tente. Le prisonnier était confié aux soins de son parent jusqu'au moment où il pourrait supporter une traversée.

Malgré leur gravité, les blessures de Polesvoi n'étaient point mortelles. Au bout de quelques jours, il y avait sur le lit dressé auprès du lit de

Caylo un malade de la société la plus attachante. Le Russe et le Français s'oubliaient dans des causeries démesurées. Cependant, Raymond étant obligé d'aller aux tranchées, son hôte alors restait seul. Pour occuper de longs et tristes loisirs, Prométhée, dont la guérison faisait chaque jour des progrès, avait demandé de quoi écrire. Soulevé sur sa couche, enveloppé dans des couvertures, il consacrait des journées entières à un passe-temps qui lui semblait toutefois bien moins tenir du travail que de la rêverie et du souvenir. Quand on les a vues, ces pages couvertes par une écriture tantôt lente, tantôt hâtive, où l'on surprend chaque élan et chaque défaillance d'une âme tour à tour esclave et maîtresse de sa douleur, quand un funeste événement les a produites au jour, ce n'est ni un roman, ni un drame qu'elles nous ont donné. Raymond avait complété l'histoire qu'on va lire avec des paroles où l'on sentait une double vie, celle du cœur dont elles étaient sorties, celle du cœur qui les avait reçues; mais toute existence va en s'effaçant dans ce monde, même cette existence idéale qui est le dernier refuge de nos espérances ; tout se refroidit, même la pensée. Voici ce qui me semblait si vivant, et ce qui peut-être est glacé déjà.

II

Le prince Polesvoï subissait le charme magnétique dont Paris est doué comme l'Océan. Paris l'avait attiré du fond de la Russie. C'est là qu'il devait trouver l'apparition si redoutable et si désirée dont un moraliste français a mis l'existence en doute. Dès ses débuts dans la vie parisienne, il rencontra la princesse Anne de Cheffai. On sait que Mme de Cheffai s'appelait Mlle de Béclin, car tout le monde connaît sa mère, la célèbre Isaure, qui a joué un rôle si important dans la vie de notre pauvre Prométhée. M. de Béclin, tout en étant cet héroïque Vendéen dont le nom se mêle aux faits les plus douloureusement glorieux de notre histoire, sacrifia un peu à ce que tant de gens appellent, avec une résignation pleine de douceur, les exigences de la société actuelle. Il épousa, sous la Restauration, la fille d'Odouard le banquier, à la grande joie des journaux libéraux du temps, qui annoncèrent l'alliance du Vendéen et du financier en disant qu'un heureux mariage réunissait deux familles de partisans. Du reste, Odouard, quoiqu'il eût fait d'excellentes affaires avec la République et avec l'Empire, songeait de-

puis très longtemps au retour possible des fils de saint Louis : il était d'une opposition élégante, faisait des visites à Coppet, citait M. de Chateaubriand. Enfin, pour honorer le moyen âge aux premières heures de sa résurrection, il avait donné à sa fille le nom d'Isaure. Ce fut cette Isaure qui vint, avec quelques millions et sa harpe, habiter l'hôtel de Béclin.

Quoi qu'il en soit, le grand marquis, — car les familiers de M. de Béclin lui donnaient quelquefois cette appellation de M. de Montross, — le grand marquis, dis-je, aurait épousé une descendante des rois de Grenade que sa fille n'eût pas apporté en naissant une plus profonde et plus complète distinction : on ne peut comparer Anne à personne. C'est une de ces créatures que les romanciers mettent habituellement dans leurs livres en hors-d'œuvre, types charmants que se réserve la pensée même du poète pour sa plus intime, sa plus chère et sa plus complète expression, habitantes d'un monde à part, qui font pâlir toutes les héroïnes près de qui elles sont placées. Vous avez nommé Fenella, Rébecca, Mignon, et vous n'avez encore qu'une idée incomplète d'Anne de Béclin ; car son suprême, son divin mérite, c'est d'être elle. Plus d'un peintre a fait son portrait, mais son image n'existe que dans un cœur

d'où l'on ne peut point l'arracher. Là elle est tout entière, depuis cette sombre chevelure aux ardents reflets, toute baignée d'électricité amoureuse, jusqu'à ces petits pieds où se mêlent une dignité de patricienne et une grâce de bohème.

M. de Béclin voulut donner pour mari à sa fille le fils d'un de ses compagnons d'armes. Malheureusement le prince de Cheffai, que nos contemporains ont connu, n'avait rien du guerrier illustre qui partagea avec le prince de Talmont l'heureuse fortune de rajeunir la gloire d'un vieux nom par un héroïsme poussé jusqu'au martyre. Le mari d'Anne était un petit homme maigre et sec, à la tournure et après tout à l'existence d'homme d'affaires. Il avait inventé un nouveau système pour préparer la cochenille. D'une humeur fort acariâtre, il intentait de continuels procès à ses voisins : ce fut son unique manière de guerroyer. Dieu seul sait les secrets des femmes, mais Anne, quand le prince de Cheffai mourut, était en droit de ne pas avoir encore aimé.

Ce fut un soir, je pourrais dire chez qui, mais peu importe, qu'elle rencontra Prométhée. Le Russe était alors au plus vif de ses ovations parisiennes. On avait traduit de lui deux ou trois bluettes d'un tour bizarre et passionné, qui, sans donner une mesure bien exacte de son talent,

pouvaient le faire deviner toutefois, et puis qui avaient ce mérite tout-puissant de s'adresser particulièrement aux préoccupations éternelles des femmes. Polesvoï, comme on dit dans son pays, fut donc *enguirlandé* à ses premiers pas parmi nous. Il essuyait depuis deux heures toutes sortes d'interpellations chargées de coquetterie flagrante et d'intentions secrètes sur ses héroïnes, sur ces héros, sur cet homme qui devait se tuer, sur cette femme qui devait mourir de chagrin, sur cette intrigue si coupable, sur cet amour si malheureux, sur tous les sujets enfin qu'on peut aborder avec un romancier, quand il sentit l'atteinte magnétique d'un regard s'échappant de deux grands yeux noirs placés en face de lui. Au bout d'un instant, il était présenté à celle qui avait dirigé ce trait silencieux, et se trouvait en pleine conversation avec l'auteur de la blessure. Voulez-vous que je vous raconte une toilette? Je prends Dieu à témoin que je le pourrais, tant sa personne tout entière était empreinte ce jour-là du charme qui défie l'oubli. Une guirlande de fleurs de pêcher suivait les contours de sa chevelure, et son épaule pâle, frissonnante, sortait d'une robe nuancée de rose. Debout, appuyée à une cheminée, elle avançait un petit pied qui évidemment commençait une guerre d'avant-garde. Elle voulait lui plaire du

reste; depuis, elle le lui a bien des fois avoué dans ces moments où ils se sont rappelé, avec des élans d'une trop rapide tendresse, l'heure marquée par leurs destins à tous deux pour leur rencontre en cette vie. Elle voulait lui plaire, et du premier coup elle eut dépassé son but. Polesvoï s'enivra de cette parole incomparable, fine, subtile et colorée, qui se glisse dans vos pensées, les caresse, s'y joue comme le sylphe dans une chevelure aimée. Évidemment ils parlèrent d'amour. Elle eut de ces sourires resplendissants de promesses et de ces regards voilés de douceur qu'on retrouve dans son âme bien des années après en avoir subi l'attrait et d'ordinaire reconnu le néant. Quant à lui, il eut fort peu de ce qu'on appelle l'esprit. Dans ce salon, près de cette cheminée, il s'était trouvé tout à coup aussi loin du monde, avec celle qui le captivait, que s'il eût été près d'une fontaine au fond des bois. Cependant il fallut qu'il sortît de cet entretien pour se faire présenter à la marquise de Béclin. Isaure se piquait d'aimer la poésie et d'être bienveillante pour les poètes : elle déploya dans son accueil à Polesvoï les plus étudiées et les plus éprouvées de ses grâces. Elle recevait toutes les semaines; on chantait chez elle. Assurément Prométhée devait aimer la musique, car les vers, les chants, l'harmonie s'épanchent de

la même source. Ainsi dit-elle à peu près avec un enthousiasme qui faisait onduler sur sa tête des marabouts ossianiques. Eh bien! je crois qu'en vérité Polesvoï la trouva séduisante; il y avait un reflet de sa fille chez elle. Quelles ruines, quelle masure, quel nid à belettes et à vipères, le reflet d'un pareil astre n'aurait-il pas illuminés!

Ce fut à la fin d'une journée d'hiver, dans le coin d'un salon envahi par l'ombre, qu'ils scellèrent d'un baiser aux délices troublées et furtives, mais ardentes et sans bornes, une union de plus parmi ces unions secrètes qui étendent leurs réseaux invisibles à travers les régions mondaines. Pendant six semaines, ils s'étaient rencontrés chaque soir. Les mêmes travers leur avaient arraché le même sourire, les mêmes hontes leur avaient inspiré le même dédain. Les mêmes pensées, les mêmes sons, les avaient remplis du même ennui ou du même plaisir. Ils le croyaient, du moins, car ces étranges ressemblances de goût, ces conformités merveilleuses de nature où tous les couples humains s'obstinent à placer l'origine de leurs mobiles sympathies ne sont qu'illusions destinées à être durement châtiées par ces puissances qu'on oublie toujours d'appeler à la naissances des amours. Ainsi Anne, malgré tout ce qu'il y avait en elle d'élevé, de fier, d'étranger et

parfois d'hostile aux vulgarités les plus puissantes, les plus tyranniques, les plus encensées, Anne était la fille d'un monde où il n'est point d'élément qui ne subisse le triste alliage de l'or. Ce n'était pas au temps où il couchait à travers les broussailles de la Vendée qu'André de Béclin l'avait appelée à la vie. Anne était née d'un héros depuis longtemps séparé de la misère, du danger, de la souffrance, de toutes les austères et glorieuses compagnes de sa jeunesse. L'énergique et courte devise du blason paternel, *Par le fer*, avait un peu perdu de sa valeur au bas d'armoiries qui auraient pu avoir deux sacs rebondis pour supports. Enfin elle appartenait, en dépit d'elle, à une autre loi qu'à cette loi d'enthousiasme idéal et de dévouement absolu que l'on pourrait appeler l'Ancien Testament de l'honneur.

Prométhée disait quelquefois en riant qu'il était le houzard de la ballade, l'amoureux trépassé de Lénore. Voué au culte de ce qu'il y a de plus mystérieux en ce monde, de la guerre d'abord, puis de ce qu'on appelle, suivant les esprits et les temps, l'art, la pensée, l'intelligence, la poésie, il était assurément plus séparé de certains esprits qu'un spectre de n'importe quel vivant. L'Espagnol de La Fontaine qui brûla sa maison pour embrasser sa dame ne lui semblait faire une chose

ni grande ni folle, mais bien toute naturelle. Comprenez-vous maintenant ce que devait déchaîner sur un pareil homme un grand amour né à minuit, auprès d'une cheminée, entre un candélabre et une table chargée d'albums, car c'est bien ainsi qu'est né le maître tout-puissant de ce pauvre homme? Il nous l'apprend lui-même, notre Prométhée, dans une sorte de sonnet moscovite qui repose sur une idée ingénieuse, mais peut-être d'un goût trop profane :

« Pourquoi le Dieu qui devait venir changer ma vie et apprendre des choses inconnues à mon âme n'a-t-il pas choisi une étable pour lieu de sa naissance? Hélas! là où pour la première fois je l'ai reconnu et adoré, on respirait non point cet air salutaire qui rend les forces aux malades, mais, au contraire, cet air malsain, chargé de parfums excitants, où se développent toutes sortes de fièvres qui rongent le cerveau et le cœur. L'innocente brebis ne faisait pas entendre son bêlement, le bœuf utile n'avançait pas sa tête vénérable, l'âne seul dressait ses oreilles, et quel âne encore! A coup sûr, ce n'était pas l'animal bon et candide qui mérita de prendre part à un divin triomphe. »

Aux premiers jours de sa liaison avec la princesse de Cheffai, Polesvoï fut bien loin de trouver un obstacle dans Mme de Béclin. C'étaient au con-

traire, de la part d'Isaure, toutes sortes d'empressements et de caresses pour le poète russe. Prométhée comparait assez bizarrement certaines douairières émérites à des pachas un peu blasés qui, pour se distraire du vieux harem, — c'est ainsi qu'il nommait l'agrégation des amis connus et usés, — attirent par tous les moyens possibles quelques objets nouveaux, fleurs éphémères d'un sérail innocent où un cœur sénile cherche et retrouve un peu de jeunesse. Les pachas en question emploient volontiers à la conquête de ces objets ceux-là mêmes qui doivent se prêter avec le plus de chagrin à leurs caprices despotiques. Ainsi ce sont d'habitude les membres de l'ancien harem qui sont condamnés au rôle d'écumeurs pour enrichir le jeune sérail. Un poète, un musicien, un étranger en vogue tombent, en traversant un salon, dans une embuscade de vieux sigisbés qui les transportent de vive force aux pieds de la puissance dont ils sont les ministres. Le lendemain du jour où il avait rencontré Anne, trois hommes que je vais nommer tout à l'heure fondirent sur Polesvoï à l'ambassade de Prusse, en lui déclarant qu'il était impérieusement réclamé par la marquise de Béclin. L'enlèvement était facile. Pendant un mois, il n'y eut pas un vendredi d'Isaure où l'on ne rencontrât Prométhée.

Un de ces vendredis, précisément le dernier, a laissé dans l'âme de Polesvoï une impression profonde et singulière. C'était le jour où, pour la première fois, il venait, disait-il, de toucher à sa part de bonheur terrestre. Depuis plusieurs heures, il attendait, avec une anxiété voluptueuse, que quelques personnes comprendront peut-être en se rappelant certains souvenirs, l'instant où il allait revoir, au milieu de tous, comme une étrangère, celle qui faisait plus partie de sa vie, qui était plus à lui à coup sûr que l'enveloppe même de son âme. Cet instant arriva, et jamais, on peut le dire, Anne n'avait été aussi belle. Les plus indifférents remarquaient en elle le mystérieux éclat que répand cette parure invisible qui, à toutes les fiançailles du cœur, est le présent divin de l'amour. On faisait le vendredi soir de la musique chez M[me] de Béclin. Un ténor de qualité imita de son mieux les héros de la Scala. Un artiste sérieux tira de la basse toutes les ressources de la mélodie humaine. Enfin Isaure fit apporter une grande machine qui fut reconnue pour la harpe des anciens temps, et, penchée sur cet instrument vénérable, contemporain de ses succès, témoin antique de sa gloire, elle se livra pendant près d'une heure à d'harmonieux épanchements. Tels étaient le recueillement amoureux

de Prométhée, la force toute-puissante de sa vie intime qu'il supporta sans l'ombre d'une souffrance cette dernière épreuve musicale, qui clouait autour de lui sur tous les visages le sourire douloureux du martyre. Anne, quand il partit, sembla lui donner la poignée de main banale que tant d'hommes avaient reçue d'elle; mais Dieu seul sait les ardents secrets qu'échangèrent en ce moment leurs doigts. Polesvoï avait sur ses traits toute la joie qu'un visage peut exprimer, quand il rencontra sur son passage, devant une colonne, près d'une porte aux draperies relevées, un groupe qui lui rappela tout à coup les trois sorcières de Macbeth. Les trois hommes dont j'ai promis de dire les noms, les trois desservants du culte d'Isaure, — lord Oswald Folbrook, le baron Amable de Clémencin, le comte Tancrède de Plangenest, — serrés les uns contre les autres et comme enlacés, attachaient sur lui des regards étranges. Ces trois têtes parfaitement rasées, entourées de cols empesés d'où elles s'élançaient comme des monstres de leurs conques, surmontées enfin d'une végétation fantastique par des perruques aux anneaux multiples, ces trois têtes avaient tout le sinistre de choses grotesques. Tout en souriant, Prométhée fut saisi d'une frayeur secrète. « Voilà une mauvaise apparition! dit-il.

Un sot et vilain enfer se déchaînera contre mon bonheur. »

III

Lord Folbrook portait une perruque toute semblable à celle qui distingue le portrait de Talma dans le rôle de Hamlet au foyer du Théâtre-Français. La mélancolie scandinave qui régnait dans sa coiffure rappelait le tour sérieux que, dans sa jeunesse, Oswald s'était toujours efforcé de donner à ses amours. L'Anglais avait été le plus grave, le plus décent, le plus austère des hommes à bonnes fortunes. Dans la succession de menuets auxquels ses aventures galantes peuvent si justement se comparer, c'était toujours avec la même solennité qu'il avait emmené et ramené sa danseuse. Ce mérite, du reste, avait suffi pour lui conquérir dans la société française une situation fort considérable. Lord Folbrook appartenait à cette troupe d'hommes privilégiés, lévites des cultes reconnus, orgueil et espoir des salons, qui, au lieu du trouble et de la crainte, font régner l'ordre et la sécurité là où leurs passions s'établissent. Ces sages Werthers obtiennent des Charlottes tout ce qu'ils peuvent désirer sans

se brouiller avec les Alberts, qui, au contraire, s'attachent à leurs pas et font retentir des *hosanna* derrière leur marche triomphale.

A d'autres titres, le baron Amable de Clémencin avait place dans cette armée. Ce n'était pas le menuet toutefois, c'était plutôt la gavotte que le baron avait dansée dans le royaume des amours. Préfet pendant quelques mois, M. de Clémencin avait dédié au comte de Fontanes un volume de poésies fugitives « où l'on sentait, disait-il, que la muse des Parny et des Dorat s'était attendrie aux récits d'*Atala* et de *René* ». Par un caprice de raison et d'équité, le ministre de ce poète administrateur le rendit un jour tout entier aux lettres. Dès lors Clémencin s'empara du rôle pris sous la Restauration par l'auteur du *Génie du Christianisme*. « Ils ont peur de l'intelligence, s'écriait-il, malheur à eux ! Je leur serai fidèle cependant. » Et c'est ainsi qu'il vécut jusqu'en 1830, où, abandonnant tout à coup son modèle, il prit place un beau jour parmi les pairs du nouveau gouvernement. « Je ne dois plus rien, disait-il avec la sombre expression d'un preux vaincu qui aurait brisé son épée en frappant les ennemis de son roi, je ne dois plus rien à des gens qui ont quitté le sol français. »

Voilà qui nous amène tout naturellement à

celui qu'on nommait le chevaleresque Tancrède de Plangenest. C'est le privilège de quelques hommes de notre époque de s'être déclarés et fait déclarer chevaleresques sans qu'il soit possible de comprendre pourquoi. Le remplaçant de Plangenest, un honnête métayer appelé Serge Gaulien, avait été tué à Trocadero : voilà l'unique rapport que le preux Tancrède avait jamais eu avec la carrière des armes. Il est un fait cependant que je ne dois pas passer sous silence : quand Mme la duchesse de Berry vint voir s'il y avait encore en France des bras au service de sa cause, le comte de Plangenest écrivit à un ami une lettre dont il autorisait la publication. Pendant quelques jours, il y eut à Paris un certain nombre de maisons où l'on se dit le soir : « Avez-vous lu la belle lettre de Tancrède? C'est ferme, c'est digne, c'est honnête. En vérité, Tancrède a pris une noble attitude, puissent ses sages conseils être écoutés ! » Tancrède faillit avoir à défendre devant la police correctionnelle sa courageuse manifestation; mais la lutte judiciaire elle-même lui fut épargnée, et sa fameuse épître resta le monument unique de ses combats pour la légitimité.

Folbrook et Plangenest, voilà les deux hommes qui avaient exercé sur Mme de Béclin les plus sé-

rieuses et les plus durables dominations. Entre les deux règnes s'était glissée la souveraineté éphémère de Clémencin, comme une chansonnette entre deux romances. Toutefois aucune inimitié réelle n'avait séparé et surtout ne séparait plus ces trois possesseurs différents d'un même royaume. Loin de là, rapprochés en même temps par la bonne et la mauvaise fortune, ils avaient fini par former une sorte de triumvirat destiné à exercer d'une manière permanente une haute direction sur le cœur d'Isaure. Ce conseil des trois s'attribuait la surveillance et au besoin la répression sévère de toutes les fantaisies, de tous les entraînements dont une âme féminine n'est jamais exempte, surtout à Paris, où il n'est point de femme qui ne s'obstine jusqu'à ses derniers jours à vouloir rester colombier pour toute la bande des caprices, des illusions et des amours. Il faudrait ne rien savoir des choses de la vie, ne rien comprendre aux instincts qui diviseront éternellement les hommes, pour ne pas se rendre compte de la profonde malveillance dont les triumvirs devaient être animés contre Polesvoï. Il fut décidé que Mme de Béclin renoncerait au plus tôt à son faible pour ce dangereux étranger, qui, si l'on n'y prenait garde, apporterait dans sa maison le plus redoutable de tous les fléaux.

Vous le connaissez, ce mal : Anne en était atteinte déjà quand s'éveillèrent les soupçons de ses amis et les inquiétudes de sa mère. Prométhée, dès les débuts de sa passion, servit puissamment ceux qui l'attaquaient; ses allures firent plus que toutes les remontrances du triumvirat pour changer en hostilités contre lui la vive mais frêle bienveillance dont l'avait gratifié Isaure. Imaginez-vous qu'il eut la folie de vouloir vivre entièrement pour son amour. Habitué, avec cette superbe des poètes, à reléguer dans le néant tout ce qui était obstacle au développement de sa pensée, aux expansions de son cœur, il méconnaissait, il outrageait, il ne comptait pour rien les personnes et les choses les plus sacrées. Il avait proposé sérieusement à celle qu'il aimait de manquer pour la troisième fois aux samedis de la duchesse d'Estornaux, de si vénérables samedis ! Il l'avait empêchée d'assister aux adieux faits au public de l'Opéra par la plus célèbre cantatrice de l'époque. Il s'était livré à des railleries usées et de mauvais goût sur l'ennui de rendre et de recevoir des visites. Enfin c'était un système tout entier d'isolement qu'il n'avait pas craint de conseiller à la princesse de Cheffai, et cela pourquoi? Pour l'obséder sans merci ni trêve de son éternelle passion, comme s'il n'y avait pas temps pour tout. Ce der-

nier argument était le coup formidable, la botte irrésistible de ses adversaires. Le crime le plus irrémissible qu'il y ait dans le monde, c'est d'y intervertir l'ordre assigné à tous les actes de la vie par des lois dont nul ne doit s'affranchir. — Ceux qui ont fait ces lois ont été si indulgents et si sages! vous disent les gens experts avec des sourires de matrones. Attendez : dans ce grand ballet où vous avez votre personnage à remplir, toutes les figures ont leur tour. Pour Dieu ! ne les brouillez pas. — C'est ce que ne veut point comprendre l'incorrigible engeance dont faisait partie Prométhée.

Mais que disait-elle ? car je m'aperçois que l'on doit à peine connaître son caractère. On ne parle jamais avec mesure des êtres qui vous remplissent : ce sont à leur sujet tantôt des paroles sans fin, et tantôt des silences absolus, comme si chacun devait goûter les épanchements ou deviner les réticences de votre cœur. Eh bien! Anne était en proie à de rudes et fréquents combats. Son amour pour Polesvoï la dominait, sans toutefois détruire en elle des habitudes nées de son éducation et de sa nature. Cet amour au vol démesuré, aux ailes d'une puissance inconnue, l'avait traitée comme Lucifer, en un jour d'étrange désir, traita le Dieu dont il était jaloux : il l'avait emmenée sur la

plus haute et la plus solitaire des cimes pour lui montrer de là toutes les pompes de ce monde. Seulement, ce qu'il lui avait proposé, c'était de s'éloigner de ces splendeurs pour toujours, et non point d'en faire son cortège. Cette proposition, il faut l'avouer, lui avait plu médiocrement. Anne était de ces femmes qui renouvellent sans cesse à l'endroit de la passion la fable *le Bûcheron et la Mort*. — Viens, disent-elles, je t'attends, je suis prête; ton poignard pour me délivrer de cette vie, ou bien tes coursiers ardents pour me réunir, loin de tous et de tout, à ce qui m'aime! — La passion arrive, et on lui demande une épingle pour rattacher un nœud de ruban. Si au moins on la remerciait poliment, et en lui promettant de ne plus l'appeler, quand on a obtenu d'elle ce petit service! C'est qu'il n'en est point ainsi, loin de là. Comme on la trouve pleine de charme et de grâce, quand elle veut bien se contenir un peu ; comme elle a des regards que l'on se rappelle pour éprouver de douces chaleurs, et des mots que l'on se répète pour sentir de tendres frissons; comme elle est la vraie source de toutes les émotions exquises; comme la Malibran, après tout, n'aurait jamais chanté sans elle cette *romance du Saule,* qui aujourd'hui vous tire encore vos meilleures larmes; comme elle est enfin l'ennemie la plus acharnée

et la plus intelligente de l'ennui, on supplie la passion de rester, on la garde sans songer à la captivité où on la retient, ni aux tortures qu'on lui impose.

Mme de Cheffai ne pouvait point se passer de Polesvoï, qui de son côté ne comprenait rien aux heures sur lesquelles ne rayonnait pas le regard adoré de sa maîtresse. Quand, après des luttes incroyables, des travaux gigantesques, pour prévenir telle visite, abréger telle autre, arracher enfin aux indiscrets, aux importuns, aux ennuyeux, les précieux lambeaux de leur vie, ils se trouvaient seuls, c'était une première explosion de bonheur dont il semblait que leurs cœurs allaient éclater. Par malheur, le moment arrivait bien vite où le grain, ce terrible grain qui est toujours dans le ciel des amoureux, se faisait nuage, puis tempête. Alors, pauvres oiseaux effarouchés, les joyeux élans, les douces saillies, s'enfuyaient loin d'eux à tire-d'aile, les tendres pensées s'arrêtaient tremblantes sur leurs lèvres; tout se taisait pour laisser passer l'ouragan dans ces régions tout à l'heure si vivantes, et maintenant si désolées. C'était de la même manière que s'élevaient d'habitude ces tourmentes : « Pourquoi êtes-vous si peu à moi? disait Polesvoï. — Ma mère, répondait-elle, trouve déjà que je suis trop à vous. — Ah! s'écriait le poète, votre mère vous

a élevée dans sa détestable religion : vous avez son amour et son respect pour le monde.

Attaquée avec cette franchise, Anne se défendait alors avec une suprême énergie. « Dans votre affection égoïste, disait-elle, vous voudriez m'enlever à tout ce qui m'entoure, même à ces amis que... »

Là s'élevaient les interruptions de Prométhée. Ces insupportables surveillants qui, sous le nom d'amis, s'installent auprès des femmes, faisant une guerre sans merci à tout ce qui menace leur domination soporifique, lui causaient d'indicibles irritations. La discussion prenait bientôt ses allures les plus violentes ; on y jetait ces brandons qui dans le foyer des colères répandent les plus vives clartés, c'est-à-dire les noms propres. Prométhée accusait de ses maux les Clémencin, les Plangenest, les Folbrook. Anne prenait alors intrépidement la défense des trois vieillards. Quelquefois elle en venait à dire : « Ils représentent un dévouement dont vous n'avez pas même l'intelligence. » A ce mot répondait ce cri : « Comment avez-vous pu m'aimer? » Enfin on descendait de cercle en cercle jusqu'aux profondeurs les plus désolées de l'enfer des amants. Arrivés là, on remontait quelquefois d'un coup d'aile aux espaces les plus lumineux des régions heureuses. Ces brusques

transitions sont le privilège des jeunes amours. Les vieilles attaches ne permettent plus cette rapidité de mouvements. Quand on est réduit à les subir, on ne tombe plus de l'empyrée qu'à la façon de Vulcain, en se cassant une jambe, et l'on n'y remonte que lentement, pour y être à jamais éclopé.

Anne et Prométhée s'aimaient donc malgré ces querelles fréquentes. D'ailleurs ils avaient des heures, même des journées entières, de ce bonheur sans bornes, inouï, qui donne aux amants de vrais vertiges, et leur fait adresser au destin toute sorte de provocations insensées. Quelquefois inclinée sur son cœur, la bouche appuyée à son oreille, elle lui disait de ces mots que les êtres humains peut-être n'ont pas le droit d'échanger entre eux. Tel fut enfin l'empire de la passion sur cette femme destinée pourtant à commettre de si cruelles offenses envers l'amour qu'elle conçut le plus étrange projet. Voici en quelle occasion. Pendant que Polesvoï s'isolait dans son affection, les grands événements de la vie publique dont se ressentent toutes les existences privées s'accomplissaient autour de lui ; sa nation marchait vers une lutte inévitable avec la France. Un grand nombre de Russes avaient déjà quitté Paris. Prométhée servait dans un régiment de grenadiers. D'un jour à

l'autre, il allait être forcé à son tour de quitter la France, et de reléguer les joies de son cœur au delà des chances d'une longue guerre.

Un jour où elle avait pris héroïquement le parti de faire défendre sa porte, la princesse de Cheffai s'empara des deux mains de Polesvoï, assis auprès d'elle sur un petit canapé tout rempli de tendres souvenirs, et lui tint à peu près ce langage :

« Mon ami, je veux devenir votre femme. Notre amour est menacé de la plus cruelle des séparations. Dans un temps qui s'avance avec une rapidité effrayante, il y aura entre nous toute sorte de choses désolantes, la distance, le péril, que sais-je? la mort peut-être, mon Dieu ! »

A ce mot, lâchant brusquement les mains de Polesvoï, elle poussa un cri, fit de ses doigts délicats un voile attendrissant pour son visage, et se mit à sangloter avec un mouvement d'épaules charmant.

« Oui, la mort!... reprit-elle en laissant voir ces belles larmes, joyaux divins de quelques douleurs privilégiées, qui ornent les yeux où elles apparaissent, au lieu de les gâter. Eh bien ! je ne veux pas des humiliations, je ne veux pas des amertumes d'un chagrin que je serais obligée de cacher. N'importe ce que fasse de vous l'absence, quand je ne vous verrai plus, je veux vous pleurer,

et j'entends que personne n'insulte à ma tristesse; je tiens à ce qu'on la respecte au contraire, comme ma compagne loin de mon bonheur, comme ma gardienne loin de mon appui. M'approuves-tu, mon bien-aimé? »

Autrefois Polesvoï, quand il était d'humeur joyeuse, si on lui parlait de mariage, déclamait volontiers la tirade de Bénédict dans *Beaucoup de bruit de rien* : « Si jamais je soumets ma tête au joug,... qu'on barbouille mon portrait pour en faire une enseigne, et qu'on écrive au-dessous : Ici l'on voit Bénédict, l'homme marié! » Était-il d'une humeur sérieuse, lorsqu'on traitait avec lui le même sujet, il disait sur les motifs qui l'attachaient au célibat maintes choses énergiques et sensées. Il est certain que sa nature ne le destinait pas à être un desservant de l'hyménée. Rien de plus opposé à cet esprit toujours amoureux de l'imprévu, à ce cœur sans cesse offensé par la réalité. Toutes les fois cependant qu'elle ne le froissait point dans son amour, Anne exerçait sur lui un empire sans bornes. Il ne songea pas un seul instant à repousser ce qui du reste était propre à lui inspirer une vénération singulière, le caprice d'une ardente passion. « Vous savez combien je vous appartiens, lui dit-il; si un lien auquel je n'avais jamais pensé, tant je regarde comme puis-

sant, comme indestructible celui qui existe entre nous, peut vous apporter le moindre bonheur, vous ôter la moindre amertume, ne tardons pas un moment à le former. » Puis il eut un mouvement dont Anne fut touchée, et qui mit sur son visage une expression inconnue à sa maîtresse, car c'était l'introduction dans cet amour de tout un ordre nouveau d'émotions, c'était, derrière les régions divinement fantasques de la passion, l'apparition de ce que j'appellerai les lieux communs sacrés de la vie. Il tira de son doigt un anneau d'argent assez curieusement travaillé, et le remit à la princesse de Cheffai en s'agenouillant devant elle. « Voici, fit-il, qui me vient de ma mère ; mon cher amour, vous êtes une de ces femmes dans lesquelles se résume ici-bas la vie de chacun de nous. »

Telles furent leurs fiançailles. Ce premier acte du mariage leur avait paru divin à tous deux, parce qu'il s'était passé uniquement entre eux, comme les actes habituels de leur tendresse. Seulement la voie où ils s'étaient engagés ne peut être suivie dans le mystère : c'est pour cela qu'elle effarouche tant de cœurs. Anne fut forcée de mettre son dessein au grand jour, et tout d'abord de le révéler à sa mère. Ce fut la plus terrible de ses épreuves. Dans les vagues inquiétudes, dans les

secrètes défiances que lui avait fait concevoir l'attachement de sa fille pour Polesvoï, Isaure n'avait jamais songé à l'événement qu'on lui fit entrevoir tout à coup. « Comment! la princesse de Cheffai, veuve, c'est-à-dire dans les plus heureuses conditions possibles pour jouir d'une grande fortune et d'un beau nom, allait s'enchaîner à un poète barbare (c'est ainsi que dans ses colères pindariques Clémencin appelait Prométhée), — à un homme sans bisaïeul (c'était une expression empruntée au courroux aristocratique de Plangenest), — à un Tartare endetté (c'était le mot par lequel s'exhalait l'indignation positive de Folbrook). » Il y eut entre Mme de Béclin et sa fille un de ces entretiens appartenant aux sanglantes comédies qui se jouent hors du théâtre. Anne voulut clore par un argument irrésistible l'orageuse discussion où son bonheur était le jouet de mille passions déchaînées. Elle pensa que sa mère, esclave des habitudes sociales de son époque, n'oserait jamais appeler à son secours, même dans une situation désespérée, l'audacieuse immoralité du dernier siècle, et, forte de cette pensée, elle s'écria tout à coup, avec l'accent héroïque d'une femme déchirant sa pudeur, comme Caton déchira ses entrailles : « On ne peut me blâmer pourtant de prendre pour époux celui dont je suis déjà la femme.

— Quelle est cette folie? repartit intrépidement Isaure. Je connais trop les principes que vous avez reçus de moi pour croire chez vous à un entraînement coupable. »

Et à toutes les affirmations d'Anne Mme de Béclin opposait une violence croissante de négations. Il fallut cependant que cette lutte eût un terme. Dans toute l'ardeur alors d'une affection qui fut à coup sûr, sinon la plus constante, du moins la plus vive de sa vie, Mme de Cheffai montra une opiniâtreté de résolution fort rare chez toutes les femmes, et particulièrement chez elle. Son amour cette fois remporta une victoire, victoire funeste comme toutes celles qui se remportent dans les régions du cœur, où le sentiment triomphant paye presque toujours son succès par des blessures mortelles.

Malgré l'avis de Clémencin, Polesvoï n'était pas un poète plus barbare que Gœthe ou lord Byron; malgré l'assertion de Plangenest, il possédait un bisaïeul qui avait été même un homme fort vaillant; enfin, malgré le mot de Folbrook, s'il tenait de don Juan, ce n'était point par les créanciers. Assurément toutefois on n'aurait pu, en langage vulgaire, appeler Prométhée un bon parti pour la princesse de Cheffai. En lui donnant son nom moscovite, il lui faisait perdre cette fleur toute particulière d'élégance qui n'appartiendra jamais qu'à

la noblesse française, et la fille d'Isaure aimait à respirer cette fleur-là; puis, en devenant princesse russe, Anne s'exposait à être réclamée un jour par sa nouvelle patrie. Or lisez les *Mille et une Nuits,* vous y verrez que les *femmes marines*, quand elles se marient aux habitants de la terre, restent sous le charme des flots; un beau jour, en se promenant au bord des mers, elles se penchent sur l'onde, et les voilà qui disparaissent: c'est ainsi que sont les Parisiennes quand on veut les arracher à Paris. Polesvoï fit toutes ces réflexions sans revenir sur son consentement aux projets de celle qu'il adorait. Il se jeta dans le mariage avec cette mélancolique intrépidité qu'il mettait à se jeter dans toutes les aventures où ses destinées l'appelaient.

Ce fut deux jours après avoir pris solennellement et définitivement Anne pour femme que Prométhée quitta Paris. La cérémonie même de ses noces avait eu le plus triste caractère. Point de mère désolée dont les larmes n'eussent été cent fois préférables à l'expression de maussaderie implacable dont s'était armée Isaure pour conduire sa fille à l'autel. Cependant, lorsqu'au sortir de l'église les deux époux s'enfermèrent seuls dans la vaste maison qu'habitait Anne au fond du faubourg Saint-Germain, un bonheur d'une espèce

inconnue s'abattit sur eux. Pour la première fois, ils allaient posséder toute une série d'heures que nul ne songerait à leur disputer. Avec cette sublime imprévoyance des grandes passions, ils contemplaient sans épouvante la terrible séparation qui était au bout de leur joie. Il n'y a que les journées de bataille qui rappellent un peu ces immenses journées des amours heureuses, si rapides et si remplies, qui s'évanouissent comme des minutes pour vous apparaître ensuite semblables à des siècles, tant elles reviennent chargées de souvenirs et projetant une ombre gigantesque sur toute votre vie! Rien ne troubla les parfaites délices de ces moments. Il n'y eut pas entre eux, même à l'état latent, une irritation, une amertume, un malentendu. Dans ce sépulcre où les avaient ensevelis la solitude et l'amour, c'était la vie qu'ils avaient trouvée, la vie dans toute sa plénitude; ils n'avaient plus à réprimer la morsure d'un seul de ces soucis blessants, d'une seule de ces souffrances mesquines, véritables vers engendrés par la corruption humaine pour détruire sur la terre toute félicité que Dieu y laisse tomber.

Quand arriva enfin un terrible instant, ils eurent la consolation qu'au lieu d'être chassés de leur paradis, comme tant d'époux, par les dards

de mille petits ennuis, ils furent frappés par le glaive d'une grande douleur.

La nuit était déjà tombée depuis une heure quand il lui dit adieu. Elle était au coin de la cheminée, dans une chambre à laquelle il ne veut plus penser. Il s'arracha tout à coup de ses bras, sortit brusquement, puis, s'arrêtant au seuil même de la pièce qu'il venait de quitter, il l'entendit qui pleurait dans l'ombre. Une porte seule était entre lui et celle dont il s'éloignait pour un temps incertain et inconnu. Il pouvait la revoir encore, tout de suite, par un mouvement aussi rapide que son désir, ou peut-être ne plus la revoir que dans des années, changée d'âme, changée de visage, peut-être ne plus la revoir jamais. A cette pensée qui lui étreignit le cœur, il ne put se refuser la joie navrante d'évoquer pour une dernière fois cette apparition adorée. Il rentra dans ces lieux pleins de leur amour; elle poussa un cri; il l'enleva de terre, et la pressa sur son cœur à demi morte; puis il partit enfin d'un pas rapide, sans regarder derrière lui, décidé à repousser de toute son énergie la cruelle fantaisie d'un nouveau retour.

Dans la voiture qui l'emportait, il songeait en pleurant à cette chambre remplie de ténèbres, de tendresse et de sanglots, où étaient restés sa

femme et son bonheur : la femme évanouie, le bonheur mort.

IV

Comme une voix qui change tout à coup, qui devient plus intime, plus pénétrante, plus profonde en arrivant au point délicat et sacré d'une confidence, ici le ton de notre histoire se transforme, le récit prend une forme directe. Au lieu de parler de lui comme d'un étranger, Polesvoï dit *je* et *moi*. Les pages où il s'est exprimé ainsi ne sont pas nombreuses; je les soupçonne d'avoir été écrites en un seul jour, et ce jour, je crois même le connaître : si je ne me trompe, c'était un dimanche. Caylo était à la tranchée. Il y avait dans l'air cette tristesse sans limites, cet ennui poignant, cette mélancolie désespérée dont les heures dominicales ont seules le secret, et qu'elles secouent de leurs ailes, même au fond des déserts. Je sais des voyageurs qui, brouillés avec toute notion du temps, se sont écriés soudain en traversant des steppes sous l'action subite d'un *spleen* sans cause : « Ce doit être dimanche aujourd'hui. »

Du reste, le dimanche dont je veux parler se manifestait autrement sur le plateau de la Cher-

sonèse que par cette révélation magnétique. Par moments, à travers le bruit du canon, un son de cloches arrivait de Sébastopol. A coup sûr, les cloches de René n'ont jamais porté à travers les bois plus de rêveries que n'en jetaient à travers notre éternel champ de bataille ces notes plaintives, appel lointain de ceux qui priaient à ceux qui mouraient. Le ciel qui enveloppait le camp, et que l'on voyait, entre les tentes, s'unir dans de mornes horizons à une terre dépouillée, était d'un gris uniforme et implacable. Le seul point où l'on y sentît la vie était une tache blafarde indiquant la présence occulte d'un soleil malveillant, résolu à ne pas se montrer. Prométhée eut une sorte d'abattement suprême. Ses blessures lui faisaient éprouver un malaise en harmonie avec les souffrances de cette lugubre journée. Ce n'était point la douleur aiguë de la chair déchirée, du sang violemment enlevé aux veines, c'étaient cette ingrate défaillance, ce lourd affaissement qui répondent, dans l'état corporel, à ce que l'on appelle, dans l'état mystique, l'absence de toute consolation et de toute grâce. Suivant son habitude, il s'était arrangé sur son lit pour écrire, puis la plume s'était échappée de sa main. Pressant entre ses lèvres le bout d'un cigare éteint, il semblait avoir laissé son esprit tomber dans l'océan

des rêves sans couleur et sans forme, quand il fit brusquement sur lui-même un effort victorieux; ses yeux, devenus un moment immobiles, reprirent leur mouvement étrange. Sa plume, morte et gisante, se retrouva, par une résurrection soudaine, debout et active. Il écrivit jusqu'au soir, en proie à une de ces fièvres si puissantes qu'elles usent une chose immortelle, c'est-à-dire l'âme où des souffles inconnus les allument et les éteignent. Le soir venu, voici ce qu'il avait écrit :

« Ce que j'éprouvai en la quittant, ce fut une douleur qui me semblait au-dessus des forces humaines, mais qui me paraît une sorte de joie aujourd'hui quand je la compare à ce que j'ai senti depuis. En effet, si c'était dans toute ma partie mortelle, dans toute la région terrestre de ma vie une obscurité, une désolation aussi profonde que le deuil dont se couvrit la nature le jour où un hôte divin nous abandonna, c'était dans mon être idéal, au contraire, une lumière nouvelle, comme une volupté semblable à celle des martyrs. Rivé à travers le temps, à travers l'espace, à une âme dont il me semblait entendre les frémissements lointains répondre aux moindres frémissements de la mienne, jamais je n'avais compris comme alors la puissance des choses invisibles. La pensée que cette chaîne mystérieuse qui devait, d'un

bout du monde à l'autre, unir son existence à la mienne, pût être brisée un jour, ne s'offrait même point à mon esprit. Je vécus pendant des mois entiers dans cette illusion, d'où naquit ce que j'appellerai l'âge héroïque de mes amours.

« Si quelque chose pouvait me maintenir sous ce charme, conserver et multiplier autour de moi les horizons du jardin magique, c'était assurément les lettres que je recevais d'elle. A présent encore, je n'ai pas de paroles pour exprimer ce que me fait toujours éprouver son écriture. Derrière ces mots, dont chacun alors rayonnait d'une pensée d'amour, je voyais son regard doux comme le matin et plein de mystère comme la nuit, je retrouvais son sourire salué par toutes les voix de mon cœur; enfin je sentais par instants ses lèvres répandant en moi tout à coup la mort passagère du baiser. Il n'était point de soins ingénieux qu'elle n'employât pour me faire parvenir le plus promptement et le plus régulièrement possible ces chères lettres. Elle avait mis, je crois, dans ses intérêts toutes les diplomaties européennes. Malgré l'immense variété des obstacles que la guerre créait à la correspondance d'une Française et d'un Russe, ses messages me suivaient partout. Ce perpétuel commerce avec un être adoré avait produit en moi le plus étrange

phénomène de double vie. J'étais en Crimée au débarquement des Français ; là, malgré les émotions de la grande lutte où je me trouvais engagé, je pourrais bien jurer que sa pensée ne se retira pas de moi un seul instant. Tout en sentant pour la guerre l'invincible tendresse que m'inspire jusque dans ses rigueurs cette mère des seules vertus dont je n'aie pas encore reconnu le néant, je ne me suis jamais séparé de ma passion pour ma femme, pour ma maîtresse absente, même sous le feu, les pieds dans le sang et la tête dans la fumée.

« Ainsi le plus vif souvenir assurément que m'ait laissé la journée de l'Alma, c'est une souffrance qui me vint d'elle, la première de toutes celles dont devait se composer mon supplice. Le soir arrivait, la bataille était perdue pour nous, notre armée opérait sa retraite sous le feu de l'artillerie française, et toutefois, je l'avouerai, il y avait comme une sorte de jouissance dans les sentiments qui remplissaient mon cœur. J'avais la conscience d'avoir fait de mon mieux pendant tout le temps du combat; prêt à paraître devant Dieu depuis six heures, je me sentais l'âme agrandie, pacifiée, dégagée des amertumes mesquines dont naissent les seules tristesses que je redoute. Ma douleur, que ne corrompait rien de bas, rien

de vulgaire, rien d'égoïste, me semblait une de ces douleurs d'élection que l'on reçoit comme de terribles mais précieux présents du ciel. Puis il y avait une majesté émouvante dans les spectacles qui m'étaient offerts. Le soleil d'automne qui se couchait dans une mer lumineuse me parlait, dans un magnifique langage, du monde éternel pour lequel tant d'âmes vaillantes venaient de partir. Les hommes qui m'entouraient avaient cette expression de morne intrépidité, de dévouement silencieux que j'aime, car elle me console de toutes les grimaces qui d'ordinaire altèrent la physionomie humaine. Le bruit de quelques boulets qui de temps en temps trouaient nos rangs, de quelques fusées qui, décrivant une courbe enflammée, venaient éclater au-dessus de nos têtes, me causaient, — pourquoi n'en conviendrais-je pas? je ne suis pas le premier qui ait senti de cette manière, — me causaient, dis-je, cette impression des nobles choses, des rares et poétiques beautés qui, suivant Montaigne, font frissonner « l'enfant bien nourri ». Enfin, j'en demande pardon aux dieux de la patrie, non, je n'étais point malheureux.

« Eh bien! ce fut en ce moment que je reçus une lettre qui chassa de ma pensée cette sérénité dont j'étais fier, ce calme que je savourais, et

changea pour moi l'aspect de tout ce qui m'environnait. Un courrier de Simphéropol avait apporté au général des dépêches si urgentes qu'on était venu les lui remettre sur le champ de bataille. Parmi ces dépêches était un de ces billets si attendus, si désirés qu'Anne trouvait toujours un moyen sûr et nouveau de me faire parvenir. Je déchirai avec précipitation une frêle enveloppe que je vis, avec un chagrin superstitieux, le vent prendre et emporter du côté de la mer, car j'aimais à ne rien perdre de ce qui venait d'elle, et je lus sa lettre, sans tirer comme d'habitude une impression distincte de ma première lecture. Les mots tracés par sa main me causaient, au premier abord, une sorte d'éblouissement qui m'empêchait d'en saisir le sens. Je m'aperçus bien pourtant que j'éprouvais une émotion d'un ordre insolite, tenant de l'irritation et du malaise. Anne s'était laissé conduire par sa mère chez la duchesse de Plangenest, la belle-sœur de Tancrède. « Il y avait là, me disait-elle, fort peu de monde, on y chassait à courre cependant, et je crois que l'on y jouait un peu la comédie. » Quand elle ne m'aurait point dit de quel lieu venait sa lettre, j'aurais pu le deviner sans peine. Ce n'étaient point seulement quelques détails mondains apparaissant pour la première fois dans notre corres-

pondance qui m'apprenaient sous quelle influence celle que j'aimais était placée : non, le coup funeste porté loin de moi à mes amours m'était révélé d'une manière plus intime et plus certaine. Anne, qui depuis mon départ s'était montrée la compagne héroïque de ma vie, qui était entrée, avec cette divine intelligence de la femme, dans tous les secrets de mon âme, semblait tout à coup étrangère et presque hostile à certaines parties de ma nature. Ces émotions sacrées du devoir et du péril qui étaient si loin de me séparer d'elle, auxquelles, au contraire, j'associais toujours sa pensée, excitaient, au lieu de sa sympathie ordinaire, des reproches, des plaintes, comme de l'ironie. Elle s'était, disait-elle, unie à un guerrier d'Ossian qui l'oubliait pour la sanglante déesse des batailles. Elle m'aurait voulu dans l'esprit un tour plus conforme à l'allure ordinaire des tendresses humaines. En me répétant tout bas chacune de ses paroles, je sentais peu à peu un trouble effrayant s'élever des profondeurs de mon âme qui se remplissait d'agitations et de ténèbres. Avec ce merveilleux instinct des êtres destinés aux grandes souffrances, j'embrassai dans toute leur étendue, je sentis dans toute leur énergie les chagrins que me gardait l'avenir. En un mot, j'eus la vision de ma douleur.

« Ainsi la fin de cette journée s'écoula pour moi loin du sol que je foulais, loin des hommes qui m'entouraient. Je me rappelle à peine ma rentrée nocturne parmi une population consternée. Les gens qui passaient devant mon cheval me semblaient des fantômes, les réalités de ma vie étaient à des distances énormes de mon corps. Dès que je fus seul en mon logis, je me mis à lui écrire. Je l'avouerai, ma lettre était violente. Pour la première fois, je me livrais loin d'elle à une amertume qu'un regard, une parole, un sourire ne pouvait plus m'enlever. Quand cette lettre fut partie, j'éprouvai un vrai remords. Les querelles à distance m'ont toujours paru quelque chose d'odieux et d'insensé; mais je me dis avec une douloureuse consolation que je n'avais pas ouvert la voie où désormais marcherait fatalement notre amour. Avec cette cruelle faculté de l'esprit qui, dans les souffrances morales, rend certains hommes semblables au médecin atteint d'un mal dont il connaît toutes les péripéties, je m'expliquai ce qui se passait dans la plus chère partie de moi-même, dans l'être où je vivais et où j'allais mourir.

Anne m'échappait. Les gens et les choses auxquels je l'avais arrachée me la reprenaient. Comment avais-je pu espérer un instant que mon souvenir aurait le pouvoir de défendre ce que je

défendais moi-même avec tant de peine, quand toute attaque me trouvait présent? Ce lien auquel j'avais consenti malgré ma répugnance secrète, bien loin de m'être favorable, était peut-être ce qu'il y avait de plus redoutable pour moi. En devenant ma femme, c'était un sacrifice qu'elle avait accompli. Sa mère le lui répétait chaque jour, et Anne était de ces natures que les sacrifices ne rivent pas, mais enlèvent au contraire à ceux pour qui on les fait. Elle avait dépensé, dans un acte qui lui avait paru sublime, les plus vives forces de son amour. A présent qu'elle aurait eu réellement besoin, pour m'envoyer sa vie à travers l'espace, de ce souffle tout-puissant, de cette inspiration soutenue du cœur qu'on appelle l'esprit romanesque, elle avait repris sa manière habituelle de sentir, elle écoutait avec une approbation secrète la voix qui lui disait : « Assez d'exaltation, assez d'enthousiasme! Il est temps de renoncer aux routes excentriques où vous avez failli vous égarer... » De là sa rentrée, aux applaudissements universels, sur le vieux théâtre des Oswald, des Tancrède et des Isaure, dans le rôle d'une femme sensée supportant avec une tristesse discrète l'absence de son mari. Elle ne voulut pas cependant accepter à mes yeux un tel personnage avec trop de facilité. Après la lettre dont je fus blessé à

l'Alma, la lettre qu'elle m'écrivit contenait ces litanies, répétées tant de fois, sur les souffrances que l'on contient dans le monde au risque de faire éclater son cœur. Je me rappelai qu'en un temps bien loin de nous je lui avais dit un soir avec un sourire : « Ma chère enfant, ne me racontez jamais pareilles choses ; presque toutes les femmes, si on les croyait, seraient dans le monde comme ce jeune Spartiate au repas public, elles sentiraient sous leurs robes des morsures dont leur visage ne dirait rien. Je n'ajoute point foi à ces morsures-là. »

« Je ne veux pas calomnier pourtant celle à qui j'ai dû, après tout, des jouissances exquises, et dont il me semble aujourd'hui encore que je ne puis pas être à jamais séparé. Les souffles glacés qui faisaient rage contre son amour ne l'éteignirent pas tout d'un coup ; par instants la précieuse flamme jetait de nouveau d'adorables lueurs. Avec la divine crédulité des grandes passions, je me reprenais alors à rêver de bonheur sans trouble et de tendresse sans fin. J'avais reçu, à de courts intervalles, deux lettres où je croyais avoir retrouvé tout entière la souveraine des seules heures vivantes de mon passé. Aussi, soumettant comme d'habitude à la pensée qui me dominait ce que pouvaient avoir de plus émouvant, de plus sérieux, de plus

formidable, les choses dont j'étais environné, j'avais recouvré une sorte de bien-être intime à travers les préoccupations de chaque jour. Rien ne saurait mieux le prouver que l'état de mon esprit à l'instant où je reçus le second coup dont je ne devais pas me relever cette fois. Par une singulière fatalité, c'était le soir d'Inkerman. Mon régiment avait fait contre les assiégeants cette grande sortie destinée à seconder l'escalade du plateau. Encore une fois la victoire s'était déclarée contre nous, et j'avais vu mes meilleurs soldats tomber sur cette terre aride, couverte de pierres et de boulets, qui séparait nos travaux du camp ennemi. L'action avait cessé depuis longtemps, il était tard, le jour commençait à tomber; mais comme on craignait de l'assaillant quelque coup d'emportement et d'audace, toutes nos troupes étaient restées sous les armes. Pour moi, je bivouaquais dans un petit cimetière situé à l'extrémité de la ville. Ce lieu, forcément mélancolique d'ordinaire, ne présentait certes pas alors un aspect qui pût disposer à la gaieté. Par moments, quelques bouffées d'un vent humide, s'échappant d'un ciel pluvieux, inclinaient sur les tombes des branches dépouillées de feuilles. Çà et là des hommes étaient couchés, dont la capote entr'ouverte laissait voir une poitrine déchirée, ou dont

la tête pâle, se détachant sur une flaque de sang, semblait entourée d'une sorte d'auréole rouge, car les projectiles arrivaient dans ce champ de repos transformé en théâtre de guerre; souvent une pierre tumulaire brisée en éclats devenait un engin aussi dangereux que les boulets et les obus. La mort active, la mort militante, le cavalier de l'Apocalypse venait réveiller, dans cet endroit désolé, la mort qui s'étend sur le sépulcre après avoir fini son œuvre. Eh bien! j'assistais sans horreur à ce genre de spectacle qu'un secret instinct nous fait souhaiter quand Dieu ne nous l'a pas envoyé encore. Assis sur un tertre funèbre, je me disais, avec un sentiment de gratitude pour mes destinées, que je voyais de mes yeux, que je touchais ce qui a préoccupé tant d'éminents esprits, et ce qu'ils n'ont pu reproduire qu'en le créant par des efforts surhumains: « O peuple de mon âme, s'écrie quelque part un poète slave, qui a fait suivant moi des élégies d'une singulière beauté; spectres de mon esprit, lutins de mon cœur, gnomes bizarres sortis des profondeurs de ma pensée, quand vous formez ces danses qui me font oublier les heures, c'est toujours à la lueur du même astre, sous les rayons de mon amour! » Le poète slave a parlé pour moi. C'était à la clarté de ma passion que se jouaient mes rêveries du cimetière.

« Mais voici qu'un soldat arrive et me remet une lettre d'elle. Un obus éclate auprès de cet homme et de moi. L'obus nous couvre tous les deux de terre. Qu'importe? je défierais quoi que ce soit de m'arracher à ce que j'éprouve. Il y a encore assez de jour au ciel pour que je puisse lire. Ah! la terrible lettre!... Voici une nouvelle blessure, et plus profonde encore que ma blessure de l'Alma. Ces querelles à travers l'espace, ces querelles prévues, redoutées, que je devais éviter à tout prix, s'élevaient ardentes et implacables. Elle répondait à ce que je lui avais écrit il y a six semaines, à ce qu'avaient suivi depuis les paroles les plus tendres, avec une colère qui me navrait, et qui, je le sentais, détruisait désormais entre nous toute possibilité d'harmonie. Je pus reconnaître, par les cruels épanchements de son courroux, quels progrès avait faits en elle ce qui pouvait le plus m'affliger... Il y avait certains passages qui me faisaient entendre Mme de Béclin résumant les délibérations de ses amis. On m'accusait de ne rien comprendre aux tendresses délicates et dévouées, d'être une de ces natures orgueilleuses, rongées par un égoïsme chagrin et bizarre, qui ne cherchent dans l'amour qu'un moyen d'exercer de capricieuses dominations. J'étais, à travers le monde réel, un échappé de mauvais roman. Il fallait me

reléguer dans ces régions chimériques d'où je n'aurais jamais dû sortir. A quoi bon me répéter tous ces reproches? La violence même des paroles affaiblit rapidement mon courroux, qui se noya bientôt dans une immense tristesse. Je répondis en disant dans quels lieux ces reproches cruels m'étaient parvenus. Quoiqu'on m'accusât de ne pas appartenir à ce monde, je pensais, en regardant la pluie de fer tombée à mes pieds, toucher un peu plus, par les nobles côtés du moins, aux réalités de cette vie que certaines gens dont je reconnaissais l'influence sur ce que j'aimais. Du reste, puisque je n'étais bon qu'à reléguer dans le pays des rêves, la mort se chargerait, je l'espérais, de faire de moi quelque chose de semblable à un rêve, c'est-à-dire un souvenir. Pût ce souvenir n'être pas un remords pour celle qui n'avait pas craint un jour de faire traverser à sa colère des espaces que l'amour seul aurait dû avoir la force de franchir!

« Rien de triste et de stérile comme la lutte contre les lois implacables qui amènent les révolutions de nos cœurs. Ni la résignation, ni la résistance, ni l'énergie, ni la faiblesse ne pouvaient empêcher mon empire de s'écrouler dans la seule région où j'aie jamais désiré la toute-puissance. Quelques paroles m'arrivèrent encore, toutes

pleines des parfums du passé : je les accueillais toujours avec joie, mais avec une joie mélancolique. Elles avaient pour moi le charme douloureux de ces caresses sans vie que gardent longtemps parfois, après la mort de l'amour, les lèvres et le regard de ceux qui ont aimé. Une rencontre passagère avait seule existé entre moi et celle à qui j'avais cru m'unir par une étreinte immortelle. Des destinées opposées nous réclamaient tous deux avec une égale violence. Plus le danger, la méditation, la rêverie et tout un enchaînement étrange de grands faits m'emportaient dans les océans sans limites, plus elle était attachée aux rivages où je l'avais laissée par la distraction, par les vains bruits et par toute la série vulgaire des petits événements de l'existence. Voilà ce que je sentais avec désespoir; puis je sentais aussi, avec une colère impuissante, la conspiration, en permanence autour d'elle, de toutes les banalités, de toutes les hypocrisies. Un incident, à coup sûr bien imprévu, me montra l'activité et le succès de ce complot contre mon bonheur.

« J'ai connu à Venise, il y a près de dix ans, la signora Claudia Salenti. Cette célèbre cantatrice était, non pas alors dans tout l'éclat de son talent ni de sa renommée, mais, ce qui valait peut-être mieux, dans tout l'attrait de sa jeunesse. Grande,

svelte, un peu maigre, elle avait une chevelure épaisse et tordue de ce blond sombre qui a des reflets de bronze florentin. Son visage, d'une teinte vigoureuse, mais où il n'y avait de carmin que sur les lèvres, s'accordait merveilleusement avec ses cheveux. Ses grands yeux, d'un noir infernal, semblaient renfermer la mort pour ceux-ci, la ruine pour ceux-là et la damnation pour tous. Cependant la Salenti était au demeurant une excellente fille, menant à bien les affections de toute nature qui souriaient à ses heureux débuts. Un hasard me rapprocha d'elle, et un autre hasard voulut que je n'en devinsse pas amoureux. Je venais de faire quelques folies. Fut-ce une déesse logée dans mon cœur ou le diable établi dans ma bourse qui m'empêcha de songer à ses faveurs? je n'en sais trop rien aujourd'hui. Du reste, les seules femmes qui me fassent comprendre les affections platoniques sont les femmes galantes avec leurs allures semblables aux nôtres, et ce qui est certain, c'est que je devins tout simplement l'ami de la Salenti. Pendant quelques mois, je la vis souvent; puis je fus entièrement séparé d'elle, et je puis dire que son souvenir m'avait rarement visité depuis dix ans. Seulement cet hôte fugitif de ma pensée était toujours le bienvenu, car avec la signora Salenti je revoyais Venise, mes jeunes années, et tout

un coin de cette vie où j'ai dormi, sous des arbres qui ne fleuriront plus pour moi, d'un sommeil plein de songes charmants et légers.

« Tout récemment la Salenti s'est imaginé de venir à Paris, où elle a trouvé, dit-on, cet enthousiasme qui est assurément la plus précieuse de toutes les monnaies françaises. Il paraît que son talent et sa beauté ont pris un développement merveilleux. Sa vie est une série de triomphes. Le bonheur dispose à la sensibilité, quelquefois même à un peu de mélancolie. Tout à coup, une nuit, à la fin d'un souper qui avait suivi une de ses ovations les plus éclatantes, l'excellente fille se mit à songer à ses amis absents. Elle avait justement pour convives quelques-uns de mes compagnons de plaisir. Mon nom, quand il sortit de sa bouche, éveilla une vive et bruyante sympathie. « J'ai envie de lui écrire, dit Claudia, que nous avons bu à sa santé. » On accueillit cette pensée avec l'ardeur qu'éveille en pareille occasion toute idée imprévue, et l'on m'adressa séance tenante une lettre qui sentait les rapides tendresses du vin, mais qui cependant m'inspira une sorte de reconnaissance. Cette missive me parvint un soir où j'étais à table avec quelques officiers; seulement notre repas avait lieu dans un bastion, et un obus venait d'endommager un peu la toiture de notre

réduit. Je lus tout haut la lettre de la Salenti. De toutes parts on me cria de lui répondre. J'avais été au feu toute la journée, et comme cela m'arrivait souvent, après ces longues heures de combat, je me sentais au cœur un soulagement passager. On m'apporta une mauvaise plume et une feuille d'un grossier papier dont la moitié venait d'être remplie par les adieux d'un blessé à sa mère. J'allumai un cigare, et, sur le coin même de la table, j'écrivis à la Salenti quelques vers que, Dieu merci, j'ai à peu près oubliés. Je sais seulement que je terminais en lui disant : « Nous vivons sur cette terre dans des pays bien différents, ma bonne Claudia, toi sous une pluie de fleurs, moi sous une pluie de fer; mais il est une région idéale où nous nous retrouvons à certaines heures, nous y arrivons tous deux portés sur ces doux et pâles rayons du passé que l'on appelle les souvenirs. Là les joies et les tristesses de nos jeunes années forment autour de nous un chœur harmonieux, car le temps a donné un sourire à nos tristesses et des larmes à nos joies. »

« Je ne songeais plus guère ni à ces vers ni à la Salenti, quand je reçus de Paris une lettre foudroyante. Ma réponse à Claudia n'avait pas joui de l'obscurité qu'elle méritait : cette poésie criméenne avait semblé piquante, et un journal

s'était empressé de l'imprimer. Voilà ce qu'Anne m'apprenait avec des amertumes et des colères qui vraiment m'étaient inconnues. Ce n'était plus à un Slave qu'elle avait eu le malheur de s'unir, c'était à un bohémien. Paris tout entier la plaignait, sa mère se voilait la face, et ses amis ne parlaient plus de moi qu'à voix basse. Ils comprenaient maintenant ces défiances instinctives que je leur avais tout de suite inspirées. On voyait enfin à quelle race funeste j'appartenais; ma nature reparaissait comme celle d'un Huron dont on aurait essayé de faire un galant homme. « Je n'espère même pas, m'écrivait Anne, vous faire comprendre jusqu'à quel point vous m'avez blessée. Ainsi l'âme de la signora Salenti était la sœur de l'âme que j'ai prise un instant pour la moitié de la mienne! Pourrai-je vous pardonner jamais? Je ne le crois pas. Ces malheureux vers resteront éternellement dans ma mémoire. La forme idéale que vous donnez à votre tendresse pour une femme méprisable était ce qui pouvait le plus m'offenser. Vous avez détruit notre passé, vous m'avez atteinte et frappée jusque dans mes rêveries les plus chères, en conviant une courtisane à venir errer avec vous dans le pays des souvenirs. »

« Je répondis à Anne : « Que vos amis, pour parler votre langage, médisent de la poésie comme

de la guerre, je le comprends; qu'ils me croient d'une race funeste, j'en suis fier; mais que vous partagiez leurs pensées, que vous répétiez leurs propos, c'est là ce qui me donne un découragement suprême, chasuble de damné dont je n'espère plus m'affranchir. Voilà plusieurs fois que vous m'écrivez de terribles choses, sans songer qu'à cette distance où vous êtes d'un lieu où les morts commencent à devenir plus nombreux que les vivants, vous courez grand risque de maltraiter un cadavre. »

« Ma lettre ne finissait pas là, mais telles furent les seules lignes que je conservai. Je me sentais écrasé par ces luttes où je perdais ce sang d'immortel qui fait les vertus de notre âme, ma foi dans l'amour, ma tendresse pour la poésie, et jusqu'à mon culte pour la guerre. C'est ce dernier sentiment toutefois auquel je m'attachai avec le plus d'énergie. Si le danger ne m'apparaissait plus gai, radieux, paré d'un prestige printanier comme l'espérance, il s'offrait encore à moi avec les charmes austères de la consolation. Un jour, en le cherchant peut-être avec un redoublement d'ardeur, je reçus une blessure qui me fit tomber entre les mains des Français. La mort s'est écartée de moi, comme elle s'écarte toujours de tous les suppliciés du destin. Dans l'oisiveté et dans la so-

litude du prisonnier, ne sachant qui appeler à mon aide contre l'inexorable ennui des heures présentes, c'est à ma douleur même que je me suis adressé. J'ai évoqué l'une après l'autre toutes les souffrances ensevelies au fond de mon âme : elles ont répondu à mon appel, maintenant elles sont à mon chevet. J'écoute leurs accents, et je crois presque par instants qu'elles me charment comme ces filles mystérieuses de l'Océan charmaient l'être misérable et divin dont mon père m'a donné le nom. »

V

Un boulet emporta Raymond de Caylo, et fit passer dans de nouvelles mains les feuilles qu'on vient de lire. Prométhée lui avait laissé ces confidences avec l'indifférence de quelques poètes pour ce qu'ils ont écrit dans l'unique intention de se soulager. Envoyé d'abord à Constantinople comme prisonnier, puis rendu à l'armée russe par un échange, le prince Polesvoï est retourné en France après la prise de Sébastopol. Il avait prévenu sa femme de son retour. Il trouva déserte la maison où il comptait la revoir. On lui remit un mot dans lequel Anne lui annonçait

qu'elle avait été obligée d'accompagner sa mère en Italie. La marquise de Béclin avait éprouvé le besoin de visiter Florence au moment où son gendre la menaçait de son arrivée. Prométhée se fit ouvrir la chambre où il avait quitté avec tant d'angoisses celle dont il croyait que la mort seule aurait pu le séparer. Il s'assit dans le fauteuil où il s'était mis à genoux devant elle pour lui dire adieu, et les deux mains sur ses yeux, d'où coulaient silencieusement des larmes, il se sentit descendre jusque dans les profondeurs les plus secrètes de la tristesse humaine.

La princesse Prométhée est complètement passée aujourd'hui à l'état de lady Byron. Elle a pour partisans déclarés tous les adversaires sans merci des puissances inquiètes dont elle a débarrassé son existence, c'est-à-dire de la passion et du génie. Et comme depuis quelque temps elle semble supporter avec une sérénité parfaite le veuvage précoce qu'elle s'est imposé, on s'est mis à la plaindre, car le monde a pour les tristesses qui se réfugient dans son sein des compassions merveilleuses. Les victimes qui se promènent dans ses fêtes, qu'il est sûr de rencontrer à leur poste, aux avant-scènes des théâtres fréquentés, sur les divans des salons en vogue, lui inspirent toute sorte d'attendrissements respectueux. Anne

est-elle dédommagée, par les triomphes glacés auxquels la voici vouée désormais, des joies brûlantes qu'elle a perdues? C'est vraiment ce que je ne puis croire. Je suis persuadé qu'elle ressemble à cette race d'artistes sans foi qui tout à coup sacrifient leur talent aux petits intérêts de cette vie. Le dieu qu'ils ont immolé s'agite longtemps au fond de leur cœur. Ils le sentent tressaillir par moments sous le poids écrasant des vanités qu'ils ont amoncelées pour l'ensevelir; mais un jour ces sourdes révoltes s'apaisent. Le *Titan*, pour parler le langage de Jean-Paul, ne laisse aucun vestige de son passage dans l'âme où il a régné. Les pygmées ont pris définitivement sa place. J'ai toujours trouvé un sens profond dans les peintures consacrées par le siècle dernier aux dessus de portes. Tous ces Cupidons sans ailes, parés d'attributs différents, représentent la vie réduite aux proportions que l'esprit mondain lui donne. Celui-ci porte un casque et une épée, cet autre un bonnet carré et une robe, il en est un qui porte un capuchon d'ermite. Puisse le maître de saint Augustin, l'époux de sainte Thérèse, l'hôte mystérieux des Thébaïdes, épargner à Prométhée le chagrin de voir ce dernier régner à son heure sur la princesse Polesvoï.

Ai-je besoin de dire qu'on juge notre Slave avec

plus de sévérité que jamais? Il faut, répète-t-on, qu'il ait bien mal agi envers sa femme pour qu'elle se soit ainsi séparée de lui. Maintenant que son bonheur est détruit, ces propos ne l'inquiètent guère. Il subit dans l'isolement cette loi incessante de la création que le ciel fait peser sur les poètes. Récemment il a écrit sur le Prométhée antique la meilleure, suivant moi, de toutes ses odes. On y trouve ce passage qui peint d'une manière complète la situation actuelle de son esprit :

« Dans la solitude où je souffre comme toi, héros moderne des anciens jours, tes consolateurs, ou, pour mieux dire, tes tentateurs, sont venus me trouver. J'ai reconnu Io, Mercure et le vieil Océan. Io est toujours cette femme sensible qui prétend guérir l'un après l'autre les cœurs malades avec l'élixir inépuisable de son amour. Mercure est toujours ce faquin cynique pour qui tout trouble intérieur naît d'un seul principe qu'il s'agit d'étouffer sans retard, — de la conscience. Enfin le vieil Océan est aujourd'hui, comme au temps même de la Fable, ce personnage sensé qui vous conseille de ne pas engendrer la mélancolie, en évitant les nobles pensées, ces mères désolées des grandes souffrances, pour vous attacher aux pensées banales, ces mères joyeuses des petits bonheurs. Eh bien! j'ai dit au vieil Océan : « Je

garderai les compagnes farouches de mon âme, car je poursuis d'une haine implacable les vulgarités de la vie. » J'ai dit à Mercure : « Emporte tes poisons contre la conscience, car j'ai voué une tendresse reconnaissante à cette auguste gardienne de nos cœurs. » Et d'une voix moins sévère j'ai ajouté : « Io, va porter à d'autres ton amour passager qui fait les heureux, car les destins m'ont consacré à l'amour immortel qui fait les martyrs. »





TABLE



A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV

